



*Les pas
chancelants*

PAR

M^{ME} DAVID PERRET



BROUGG
IMPRIMERIE EFFINGERHOF S. A.
1921



*Les pas
chancelants*

PAR

M^{ME} DAVID PERRET



BROUGG
IMPRIMERIE EFFINGERHOF S. A.
1921

PRÉFACE

„Les livres sont un bienfait du Ciel; car dès que l'homme a appris à penser, il a senti le besoin de faire connaître sa pensée au monde entier, et la littérature est ancienne comme le monde. Ce sont les livres qui ont recueilli, dans l'Univers, les traits épars de la Beauté et l'ont présentée dans tout son prestige à l'Humanité, pour qu'elle ne cessât jamais d'y être sensible, car on a beau dire, l'homme a besoin du beau pour arriver au bon, et sans les livres combien d'imaginations paresseuses n'eussent jamais saisi dans la nature les traits de ce beau idéal, qui seul, peut donner à l'existence tout son prix.

Par les livres, les passions se sont ennoblies, les jouissances morales se sont accrues, un nouveau monde a été révélé et l'homme a connu que la vie est belle.

Chose admirable que des auteurs puissent faire ainsi les destinées morales de leurs contemporains et de la postérité; régner en souverains sur les plus secrets mouvements des

cœurs, commander la vie intérieure, colorer toutes les institutions, enfanter, pour ainsi dire à leur siècle, l'espèce d'idéal qu'ils ont conçu eux-mêmes.

Je respecte les livres, plutôt comme un don de la nature que comme une institution de l'homme, et ce moyen, sans doute, était compté dans les éternelles intentions de la Providence, entre les principaux instruments du bonheur des hommes.“

*Alexandre Vinet
(1819).*

I.

Moi, j'écoute en silence les refrains que j'aimais. Les souvenirs d'enfance ne s'effacent jamais.

J'ai un grand-papa, une grand'maman, une petite-maman et une sœur.

Ceux-là tiennent la première place dans mon cœur, avec une jeune tante Doya ; les autres, des tantes et des oncles, les uns très distingués, les unes très élégantes ; encore un grand-papa et une grand'maman, beaucoup de cousins et de cousines — des germains et des « remués » comme dit l'oncle Marcellin, sont très affectueux, mais, plus distants. Car, c'est chez les premiers que je vis avec ma sœur, les parents de notre petite-maman. Notre père, nous ne nous en souvenons pas ; il est mort, j'avais deux mois à peine, et ma sœur, quatorze mois ; elle l'appelait « Charles », comme tout le monde.

Quand on lui parle de Charles, aujourd'hui, elle ne se souvient plus de rien.

« L'autre grand-père », comme nous l'appelons, quand nous allons chez lui, en visite, pose sa main sur notre tête qu'il renverse légèrement, en arrière, pour mieux nous considérer, car nous sommes très petites et lui, très grand, et cherche les ressemblances que nous pouvons avoir avec Charles ; puis, il nous laisse aller, en disant tristement : « Pauvres petites orphelines ».

Ces paroles nous impressionnent chaque fois, douloureusement, et nous serions prêtes à en pleurer, si grand'maman, « l'autre grand'maman » ne nous appelait pour nous offrir une tartine à la gelée, en nous racontant que ce pain, c'est oncle Octave qui l'a fait, avec son propre blé, cultivé par lui ; le beurre, c'est oncle Edouard, avec le lait de ses vaches, et la gelée, c'est elle-même, avec les framboises de ses propres framboisiers qu'elle a plantés derrière la maison, de ses propres mains.

Aussi, chez les autres grands-parents, tout est-il propre à nos yeux ; nous donnons confusément à ce mot, ses deux sens et je raconte de la meilleure foi du monde, à qui veut m'entendre, que lorsque oncle Edouard mène ses propres vaches boire à la fontaine, il les suit, avec une propre ramassoire, pour ramasser et jeter ensuite, sur le fumier, leurs propres bouzes. Cici — c'est ma sœur — est beaucoup plus réservée que moi ; elle n'apprécie pas du tout, les rires qui accueillent mes récits, soit chez les cousins du Crêt, soit ailleurs, et me recommande, avant d'entrer, quand nous montons le sentier, main dans la main, de ne rien raconter.

Je promets volontiers ; cependant, je suis bien sûre qu'il ne se passera pas cinq minutes que le cousin du Crêt ne m'ait lancée sur la voie de quelque récit dont « cette bonne tante Zélie » fera les frais.

On nous invite à goûter ; le cousin du Crêt demande à sa femme si elle n'a pas encore de cette bonne gelée, — la sienne propre, aussi — on rit. La famille est très grande et comme tout le monde rit, ça dure

très longtemps et on est très gai, même Cici.

Emmeline joue de l'harmonium, « pour montrer aux cousinettes » ; nous embrassons tout le monde, à la ronde, y compris le cousin du Crêt qui ne pique jamais, car il fait sa barbe tous les jours, et nous partons.

En descendant, à travers les prés, par un sentier si drôle qui fait des contours, comme aucun autre sentier que nous connaissons, Cici s'arrête soudain, et les yeux fixés sur la rivière coulant impétueusement, à nos pieds, elle dit lentement, comme si elle cherchait à bien saisir le sens des paroles qu'elle va prononcer :

— « Souviens-toi, petite-maman a dit que les cousins du Crêt sont moqueurs ; qu'on ne doit pas rire de grand'maman Zélie. »

Chaque jour, c'est une nouvelle famille qu'il faut aller saluer, jusqu'à ce que le tour soit fait ; généralement, on nous invite à goûter, ce qui n'est pas toujours un plaisir, car on n'est pas partout, si gai que chez les cousins du Crêt : nous trouvons très gênant de répondre à des questions toujours les mêmes, posées par le père de famille, avec une tablée d'enfants qui nous examinent curieusement. Quand j'ai répondu un moment, je dis à Cici :

— « Maintenant, réponds, toi. »

Ce qui fait rire tout le monde, et la maman propose :

— « Laissons manger ces enfants. »

Le repas se termine alors, joyeusement.

Ailleurs, la maîtresse de maison nous introduit dans la chambre où travaille son mari ; après les phrases d'usage, elle nous

accompagne dehors, en déclarant à notre ahurissement :

— « Vous ne goûtez pas avec nous ? » sur un ton interrogateur, mais n'attend pas de réponse.

Nous rentrons silencieusement chez grand-papa qui rit doucement, et dit à grand'maman :

— « Ma chère Zélie, mes neveu et nièce Paul-Lucien n'ont-ils pas invité ces deux chères petites orphelines à goûter aujourd'hui ? »

Grand'maman répond :

— « Notre nièce a sa grande lessive ; les enfants goûteront avec nous. »

Quand arrive l'heure du goûter, c'est de la part des huit oncles, des exclamations sans fin, sur ces Paul-Lucien qui avaient invité les deux petites à goûter et ne leur avaient pas donné à goûter.

Grand'maman montre d'un geste très digne, les domestiques assis au bout de la table. Les huit oncles, comme de grands enfants, se taisent, et chacun allonge le bras pour déposer sur notre assiette une denrée de sa propre fabrication, en signe de protestation : oncle Adolphe, du séré ; oncle Edouard, son beurre ; oncle Jules, de la galette de son invention et oncle Octave résume l'événement par cette maxime grave :

„Moins on a de relations,
Moins on a d'agitations.“

Le reste de la journée se passe à jouer dans les champs à la recherche des nids de bourdons, dans la mousse, dont l'herbe est mélangée. Dans ce vallon élevé, l'herbe est rare et courte.

Quand approche l'heure du coucher, grand-papa lui-même vient nous appeler ; j'aime le voir s'avancer vers nous, de sa démarche élégante, redressant sa haute taille, sa main fine abritant ses yeux pour mieux nous trouver dans ce fourmillement d'enfants. Nous nous hâtons à sa rencontre et nous sommes fières quand il nous prend, chacune par une main, pour nous ramener chez lui, en faisant un détour, « par le voisinage » où les hommes assis devant les maisons, se soulèvent en se découvrant, à son passage.

Ce grand-papa là, bien que sa famille fût établie dans le canton de Vaud depuis 1688, est né français et a servi la France.

A quinze ans, il a été appelé à occuper, comme son père, son grand-père et ses ancêtres, avant lui, une fonction à la cour du roi de France, au service du Duc de B.

Grand-papa parle de ce temps-là, comme étant « l'époque des vanités » de sa vie, car il est très religieux ; il se réclame des Puritains du XVII^e siècle, auxquels appartenait sa famille et dont il a rétabli pour lui-même et les siens, le culte et les coutumes.

Grand'maman nous attend sur le seuil et nous prévient que nous ne serons pas ennuyées par les souris, cette nuit ; elle leur a fait porter abondamment à manger.

Nous habitons dans la vaste et antique maison, une grande chambre, proche des greniers, et chaque nuit, au clair de la lune, nous nous réveillons et pouvons assister aux ébats d'un bataillon de souris, à la recherche de quelques miettes.

Grand-papa s'est ému de cette invasion que Cici a racontée, le cœur un peu gros

et les coins de sa bouche tombant lamentablement. Grand'maman a promis que les souris ne reviendraient plus.

Moi, j'aime assez voir trotter ces jolis petits corps, d'un gris si tendre, à la pâle lumière de la lune. Au surplus, je sais qu'ils sont inoffensifs et quand ils ont exploré nos souliers, les chaises où sont déposés nos vêtements et le plancher tout autour, nous les voyons se retirer en bon ordre, tout piteux de si maigre pitance.

Si Cici n'avait rien dit, je ne me serais jamais plainte ; j'avais même pris la résolution d'apporter le soir même, du pain pour en parsemer le plancher ; mais, on ne résiste pas à « l'autre grand'maman » et du reste, jamais, je n'oserais lui confier un projet.

Elle est très bonne pour nous ; cependant, nous sentons que nous sommes chez elle, en visite, et non pas chez nous, comme chez nos grands-parents maternels.

Cici, qui ressemble à Charles, est sa préférée. Moi, je fais trop de bruit et quand je suis assise, je ne sais jamais tenir mes pieds en place ; je suis trop remuante, j'aime bondir et crier avec toute la bande des Marcellin.

— « De vrais sauvages » dit oncle Octave, « qu'il ne faudrait pas rechercher, non vraiment, je ne te le conseille pas, Anne-Julie, car vois-tu :

„Plus on vit dans la solitude,
Moins on a d'inquiétude!“

J'écoute tout, avec bonne grâce, comme petite-maman me l'a recommandé, mais je me promets bien de ne pas suivre « les vieux conseils du vieil oncle Octave ».

Je suis aussitôt prise de remords de ce mouvement d'humeur contre le bon oncle Octave ; quand il me propose de me montrer ses pétrifications, j'accepte en lui demandant, gracieusement, quel âge il a, et en ajoutant :

— « Tu n'es pas vieux, oncle Octave, n'est-ce pas ? »

Si oncle Octave distribue facilement ses maximes, — oncle Jules est sûr qu'il les fait lui-même, car personne d'autre ne les connaît — il n'en est pas de même lorsqu'il est appelé à répondre à une question aussi directe qu'indiscrete.

Il s'établit, alors entre nous, tout un verbeux dialogue, d'où je ne puis retenir qu'un point, qui est que, si l'on n'est plus jeune quand on est l'aîné d'une nombreuse famille, né en l'an de grâce 1834, on n'est pas vieux, non plus.

Oncle Adolphe que je ne me souviens pas d'avoir jamais vu sans un petit bonnet et un mouchoir noir, noué sous son menton pour préserver soit ses oreilles, soit ses dents, me dit à voix basse :

— « Il doit avoir entre 35 et 36 ans. Garde ça pour toi, Anne-Julie. »

Enfin, oncle Octave apporte dans la grande salle, la caisse contenant ses pétrifications. Après l'avoir déposée sur la table, il demande respectueusement à son père et à sa mère, la permission de rester couvert.

— « Bien que n'ayant mal, ni aux dents, ni aux oreilles, je me sens légèrement disposé à m'enrhumer. »

Il tire de sa poche un bonnet qu'il pose sur sa tête, avec des gestes lents et se met à

sortir ses pétrifications, une à une. C'est une fort belle collection, représentant des plantes, des graines, des fruits, des coquillages, des bois, des poissons et des agathes, numérotés et catalogués.

Oncle Octave, auquel s'est joint oncle Adolphe, nous les montre avec grands soins et force explications dénotant de solides connaissances.

Grand'maman tricote ; les uns après les autres, les « garçons », les plus jeunes oncles, rentrent ; grand-papa « évoquant les merveilles de notre globe terrestre, glorifie le Créateur et nous recommande tous à son infinie miséricorde ».

Les huit oncles, par rang d'âge, viennent s'incliner devant lui ; il leur donne sa bénédiction, puis ils embrassent leur mère.

Cici et moi assistons à cette scène patriarcale. Nos yeux suivent, avec émotion, l'attitude de noble déférence de ces grands jeunes hommes, penchés devant leurs parents. Pour la première fois, je remarque la ressemblance entre grand-père et oncle Octave, c'est le même visage régulier éclairé par des yeux bleus magnifiques ; grand-papa, à la mode de son temps, est entièrement rasé, tandis qu'oncle Octave porte une barbe blonde, soyeuse.

La vieille servante nous conduit dans notre chambre ; elle couche dans une pièce voisine et nous offre de laisser les portes ouvertes. Cici voudrait accepter, je refuse crânement ; nous regardons Mélie s'éloigner, son grand bougeoir de cuivre à la main, qui fait danser sur la muraille, l'ombre étrange de sa coiffe.

II.

Chantons notre aimable Patrie . . .
Doyen Curtat.

La maison qu'habitent nos grands-parents maternels chez qui nous vivons, est froide en été, comme en hiver, l'auvent recouvert de tavillons est exceptionnellement large ; il donne aux chambres une ombre fraîche qui n'est pas très saine, mais nous réserve pendant les jours de pluie, un refuge en plein air que recherche tout particulièrement pour nous, notre grand'mère.

Elle a vécu plusieurs années de sa jeunesse, chez des Anglais, dont elle a adopté des notions hygiéniques très variées.

Le matin un bain froid, beaucoup de fruits, de l'huile de foie de morue et le grand air, nuit et jour. Le soir, une toilette très soignée du visage, des mains, des dents et des cheveux. Cette vieille maison, ouverte à tous les vents, au bord de la route poussiéreuse, ne la satisfait guère ; dès qu'il le peut, grand-papa, sur l'ordre de grand'mère, nous emmène dans les bois.

Chaque semaine, grand-papa choisit un beau jour et nous partons tous quatre, tante Doya, grand-papa, portant au dos un ancien sac militaire, recouvert de peau à poils bruns et blancs, contenant les vivres d'un jour ; Cici et moi, remises à la garde d'un roulier rentrant en France avec son camion à bois, vide, que grand-papa et tante Doya suivent de près.

Les dernières maisons dépassées, la route tient le fond de la vallée, parallèle à la grande rivière luisante et silencieuse, ser-

pendant à fleur de rive, confondant ses eaux glauques aux végétations qui la bordent.

Elle va ainsi, sans ombrage, d'un bout de la vallée à l'autre, et sans bruit. Rien n'annonce sa présence ; quand nous nous échappons, Cici et moi, et courons, ivres de liberté, sans souci d'un but, il nous arrive parfois, de nous trouver face à face avec cette chose mystérieuse qui glisse, sinueuse et perfide sous nos pieds. Nous nous regardons, prises d'une crainte subite, nous remontons la pente et ne nous sentons rassurées, que lorsque le grand toit familial à tavillons mousseux émerge derrière les « caroubiers ».

Mais, nous sommes sur le camion du « Long Félix ». Il est descendu pour soulager ses percheros ; nous atteignons la première montée ; bien que très occupée à brandir le fouet que j'ai beaucoup de peine à tenir des deux mains, je ne reste pas insensible à la beauté de cette merveilleuse journée et de notre agreste vallée.

Elle s'étend vers la France, toute droite devant nous ; de chaque côté de la route, les pâturages montent doucement jusqu'aux forêts qui couronnent les crêtes, de grandes forêts sombres et sévères. Et dans les pâturages, par ci, par là, comme jetés au gré d'une main puissante, des sapins majestueusement solitaires, dont les branches traînant jusqu'au sol, forment un refuge d'ombre.

Des vaches, par centaines, paissent à l'entour ; nous voyons dans les plis du terrain, les trois chalets fameux de la vallée. Malheur à celui qui s'aventure seul et craintif sur cette grande route, quand il y a un taureau

méchant. Il n'a d'autre salut que sur un sapin, jusqu'à ce qu'un pâtre ou un passant assez courageux pour affronter le taureau, viennent le délivrer.

Nous n'avons rien à craindre, le taureau ne cherchera pas chicane à un camion ; il a du reste une salubre frayeur du fouet, et le nôtre est de belle taille.

Nous nous arrêtons à la fontaine d'eau sulfureuse ; pendant que les chevaux reniflent leur désapprobation de l'odeur qui les incommode, nous descendons de notre siège et grand-papa nous fait boire un petit verre de cette eau et y laver nos mains « pour les rendre douces ».

Le Long Félix nous regarde en ricanant.

— « Les bêtes n'en voudraient pas, pour sûr, et lui non plus, de cette saleté qui sent les œufs pourris. »

Conscientes de nous être conformées à un usage, auquel grand-papa ne nous laisse jamais manquer, nous reprenons, avec gravité, notre place sur le camion, ignorant les railleries du Long Félix.

La route s'en va, montant et descendant, laissant derrière elle, pâturages après pâturages, troupeaux après troupeaux ; la voiture postale, toutes ses places occupées, nous croise dans un grand tourbillon de poussière blanche, de claquements de fouet, de grelots tintants et de bruyants saluts échangés avec le postillon.

Voici la forêt. Elle passe d'une pente à l'autre ; elle traverse la vallée qui se resserre.

Oh ! la belle, l'hospitalière forêt ! Les têtes des sapins gigantesques se penchent câline-

ment les unes vers les autres ; les mousses, à leurs pieds ont des veloutés d'une variété et d'une richesse incomparables.

Un tronc d'arbre évidé, couché au bord du chemin, reçoit l'eau d'une source par une sorte de chéneau de bois, posé à même le lit de fin gravier d'où elle sourd.

J'aurais voulu descendre et inspecter à fond tout cela, goûter cette eau fraîche ; grand-papa ne permet pas au Long Félix de nous mettre à terre : du reste, nous approchons de notre but, nous apercevons déjà les échafaudages de la nouvelle maison en construction que nous venons visiter.

Elle est située à la sortie de la forêt, où la vallée est la plus étroite pour franchir le territoire de France et y perdre son nom.

Le Long Félix nous enlève de notre siège en nous faisant décrire en l'air à chacune, une superbe parabole jusqu'à terre, où il nous dépose quelque peu étourdies.

Pendant que grand-papa examine les travaux accomplis, nous disposons, avec tante Doya, sous le grand sapin, le dîner emballé par grand'mère. En nous tenant les quatre par la main, grand-papa, tante, Cici et moi, nous entourons, tout juste, le tronc du grand sapin. Il n'a pas de branches qui touchent à terre ; au contraire, elles s'étalent horizontalement, comme un vaste plafond vert-sombre, sur nos têtes. C'est le plus beau, le plus noble sapin de toute cette région de beaux, de nobles sapins ; la maison est en face, la route entre les deux.

Nous explorons ce que nous appelons le Parc, qui n'est autre qu'un enclos assez vaste, fermé de barrières à la façon de celles

des pâturages et destiné aux chèvres du Poste. Il est aussi parsemé de quelques sapins, soit seuls, soit en groupes de deux ou trois, et de gros blocs de pierre arrêtés là, au hasard de leur chute des rochers des Grands et des Petits Plats.

La construction avance lentement ; grand-papa ne prévoit pas que nous pourrions aménager avant l'été prochain. Cela nous paraît bien loin, à nous, petites filles impatientes, quand tante Doya nous explique qu'il faudra attendre un Noël, un Nouvel-an, un hiver tout entier et encore beaucoup, beaucoup de jours, jusqu'à ce qu'il fasse de nouveau chaud.

Grand-papa nous recommande de ne plus nous éloigner, de nous tenir prêtes sous le grand sapin, car pour le retour, nos jambes courtes étant incapables de la longue course, il faudra recourir de nouveau à un voiturier complaisant qui se chargera des « petites » ; grand-papa va, lui-même, à sa recherche au hameau voisin, les premières habitations françaises.

Le temps passe sans ramener notre grand-père ; sans la confiance rassurante de tante Doya, nous nous laisserions aller à un bruyant désespoir, qu'elle a ; du reste, peine à contenir, car le soleil quitte tôt cette étroite vallée, il disparaît déjà derrière la grande Roche, les ombres commencent à prendre des proportions fantaisistes. Les maçons dont c'est jour de paie sont partis ; nous sommes environnées de solitude et de silence ; les vaches sont descendues vers la rivière, les mélodies des clochettes n'arrivent plus jusqu'à nous et la grande forêt, épaisse et ténébreuse, a pris un aspect farouche.

Un char approche, nous entendons le sifflet de grand-papa ; il a trouvé au village le docteur de la vallée, qui va nous ramener tous.

Le cheval est vif. Nous avançons rapidement ; nous saluons les étoiles apparaissant les unes après les autres dans le bleu profond du ciel. Soudain, à l'horizon, derrière la ligne des forêts fermant la vallée, à l'occident, apparaît une étrange lueur.

— « Elle est trop brusque pour un incendie », dit grand-papa.

Cependant, elle croît avec rapidité et un bolide ayant la forme d'un sabre colossal, s'élève dans le ciel, le traverse et va se perdre derrière la Dent de Vaulion.

— « Si j'étais superstitieux » dit le docteur en tournant la pointe de son fouet derrière lui, dans la direction de la France, « je dirais que c'est un présage de ce qui a l'air de se préparer, contre nos voisins là-bas ! »

III.

Et son tableau de vie . . .
Doye - Curtat.

Cet hiver-là fut très rude. Grand'maman et des voisines font de la charpie ; Cici en fait aussi, assise dans une chaise à sa taille, placée dans leur cercle ; j'admire ses petits doigts accomplissant une besogne ingrate dont je suis absolument incapable.

Je viens et vais, au grand mécontentement de grand'mère, dérangeant les unes ou les autres ; grand-papa m'a acheté de beaux socques bien ferrés, je ne puis résister au désir d'aller les essayer, puis de rentrer les

montrer, en semant derrière moi de gros paquets de neige qui s'y sont attachés.

Grand'maman me menace de m'enfermer dans une chambre voisine, les dames intercedent en ma faveur, séduites par mes réparties, faites sur un ton cajoleur, avec beaucoup de s, des d pour des g et des j et une complète méconnaissance de la lettre r.

Ce défaut, persistant à mon âge, n'est pas sans inquiéter ma petite-maman, qui recommande sans cesse de me faire parler lentement.

Enhardie par l'indulgence de ces dames et désireuse de prouesses, je me mets à marcher, puis à sautiller autour de la table de milieu couverte d'un tapis, avec, posée au centre, la grande lampe à huile, appelée modérateur.

Grand'maman me rappelle à l'ordre ; je sautille de plus belle et m'accrochant le pied dans un des pans du tapis, je tombe entraînant, avec moi, le tapis et la lampe modérateur.

Grand'maman, tante Doya, toutes les dames accourent ; Cici pleure, on ramasse la lampe et le tapis, pendant que je me relève lestement et vais me blottir dans l'angle que forme vers la porte, la grande horloge de Morez. C'est là que grand'mère me trouve, le premier émoi passé, et s'apprête à me tancer vivement, quand je lui dis en levant vers elle, des yeux graves :

— « Tu sais, grand'mère, la petite-maman a dit qu'il fallait me parler lentement. »

Ce trait diplomatique m'épargne la punition méritée et grand-papa accouru au bruit, se hâte d'emporter pour la recommander, la lampe modérateur.

Nous sommes invitées à passer le Nouvel-an chez le parrain de Cici. C'est l'événement le plus considérable de notre vie : on va nous confier à la Poste — la voiture postale desservant la vallée — et à nos vieux amis, le postillon et le conducteur.

Les robes neuves sont prêtes ; notre petite-maman ne se résigne pas facilement à abandonner le deuil, en dépit des années ; du moins, pour les robes qu'elle appelle « du dimanche ». Celles-ci sont à grands carreaux noirs et blancs, corsages ajustés à la taille, largement ouverts autour du cou, laissant voir la guimpe ; les manches courtes et la jupe à plis serrés, très ample du bas que grand'maman aurait voulu raccourcir pour montrer la dentelle du caleçon comme les jeunes Misses Hare. Tante Doya s'est insurgée contre cette mode surannée et grand'maman a fait les jupes, selon la coutume du jour.

Grand-papa insiste pour que nous mettions nos socques et que les bottines d'étoffe noire soient emballées avec nos tabliers blancs et autres objets de toilette, en un paquet remis à la garde de Cici.

Nous sommes enveloppées dans des manteaux et des châles, encapuchonnées et catéchisées longtemps avant que les grelots du traîneau postal ne se fassent entendre.

Enfin, nous voilà parties, moi, toute à la joie de cette aventure fantastique ; Cici essuie de grosses larmes avec sa mitaine. Je la console en lui rappelant que nous rentrons le lendemain, que ce sera bien joli chez son parrain, et finalement, je fais le sacrifice de lui offrir un bâton de sucre d'orge con-

servé depuis plusieurs jours pour le savourer en route, mais, déjà sensiblement diminué.

Le sucre d'orge est enveloppé dans un morceau de journal et caché dans ma main, le conducteur le débarrasse obligeamment du papier qui s'y est attaché et je vois Cici oublier son chagrin et les larmes se sécher sur ses joues, gonflées tour à tour par le morceau de sucre d'orge qui passe tantôt de celle de gauche à celle de droite. L'eau me vient à la bouche quand je pense à ce délicieux sucre d'orge et je m'indigne un peu, contre Cici qui a mangé le sien tout à la fois, lorsque tante Doya nous l'a partagé.

Le conducteur me rassérène en me complimentant sur ma générosité envers ma petite sœur. Je lui explique que Cici est plus petite, plus petite que moi, mais qu'elle est venue avant moi, qu'elle a connu Charles et moi, pas. Je vais ajouter que Cici, quand on nous donne quelque chose, mange toujours mais que moi, j'en garde toujours un peu et qu'alors Cici veut que je le repartage mais, je me souviens à temps que cette constatation a le don d'exaspérer Cici, et craignant de voir reparaître les larmes maintenant que je suis sans moyens pour les arrêter, je me tais avec prudence.

Du reste, les chevaux ont fait du chemin aux arrêts, les buralistes apportant et venant chercher leurs sacs, contenant les courriers, nous complimentent sur nos bonnes mines et notre chance d'aller en visite ; nous donnons, aidées du conducteur, tous les renseignements qu'ils peuvent souhaiter au

Dans un des villages que nous traversons, un gros homme sortant d'une auberge a entendu la conversation. Il s'approche de nous, en disant :

— « C'est les petites à Charles? Adrienne », crie-t-il à une grosse dame, dans la maison en face, « donne-voir quelque chose pour les petites à Charles. »

La grosse dame, elle est très grosse aussi, elle a une belle figure douce et riante, nous remet à chacune un cornet blanc et nous embrasse tendrement. Cici et moi remercions et j'ajoute :

— « Voilà Cici, elle a connu Charles. »

— « Peut-on », dit la grosse dame en s'essuyant les yeux, car tous deux, disent-ils, ont beaucoup aimé Charles, et Cici le leur rappelle.

Le traîneau se remet en marche, le conducteur nous propose de placer nos cornets avec notre bagage, après qu'il ait jeté un coup d'œil sur leur contenu ; celui de Cici, nous annonce-t-il, renferme de jolis petits cylindres de sucre de couleurs vives et le mien du sucre d'orge.

Toute la famille nous attend devant la belle maison de parrain qui est aussi le cousin de notre père. Il ressemble à notre grand-père paternel ; il est grand, mince, droit, élégant. Il nous sort vivement du traîneau et nous porte à sa femme, sur le perron ; une domestique offre un grog au postillon et au conducteur « car c'est jour de l'an et bonne année ! » dit parrain.

Sa femme n'est pas marraine et nous l'appelons cousine Nicolette. Elle nous impressionne par son élégance ; elle porte une

longue robe de soie bleue à volants, ouverte en pointe à la gorge ; ses cheveux blonds, partagés en deux coques sur le front et retenus par un velours noir, retombent sur ses épaules, en belles boucles savamment formées qu'elle appelle ses « tire-bouchons » et qu'elle rejette en arrière d'un geste gracieux, en parlant et en riant.

Elle a une parure de bijoux en pierres rouges, scintillantes, jetant des feux qui nous émerveillent : dans ses cheveux, à son cou, un médaillon ; une broche à son corsage ; des boucles d'oreilles et un bracelet. Et puis, elle sent bon, cousine Nicolette, et ses jupes bruissent et ses petites bottines de satin noir trottent partout ; elle nous enlève nos châles, nos mitaines, réchauffe nos mains raidies par le froid, nous ôte nos socques, nous fait mettre nos bottines et nos beaux tabliers blancs :

— « Ils ont aussi un volant », dit Cici.

Elle nous entraîne dans une salle claire et gaie où le dîner est servi. Les deux enfants, un garçon et une fillette, se bornent à nous regarder. Parrain nous a fait nous embrasser à l'arrivée. Vali — diminutif de Valentin, tout est drôle, chez cousine Nicolette — m'a tiré les cheveux, pendant que je l'embrassais, et Aglaé nous a fait une affreuse grimace.

Cela ne nous surprend pas, ni Cici, ni moi, car lorsque nous venons faire visite à parrain et à cousine Nicolette, avec notre petite-maman ou notre tante Doya, leurs enfants nous ont habitués à ces procédés extravagants.

Nous les supportons en silence, tant notre joie est grande de vivre quelques instants

dans l'atmosphère de notre séduisante cousine et du bon parrain. Tous deux témoignent aux petites orphelines une affection irrésistible, et nous les aimons de tout notre cœur. Parrain était l'ami intime de son cousin Charles ; il ne tarit pas en anecdotes sur leur enfance et leur jeunesse et en regrets de sa mort prématurée. Cici étant sa filleule est naturellement sa préférée, et puis, à lui aussi, elle rappelle Charles.

Cousine Nicolette ne permet pas que je me sente délaissée ; elle a des attentions pour moi qui me touchent profondément, malgré mon jeune âge.

Je suis plus forte que Cici, plus entreprenante, plus robuste ; chacun a pris l'habitude, de me la recommander ; cela a éveillé en moi le sentiment d'une responsabilité et a développé mes facultés. Cousine Nicolette, qui gâte ses enfants, en a conçu pour moi une sorte d'admiration et me traite en personne raisonnable. C'est à moi qu'elle confie que c'est la vieille Nounou qui rend Vali et Aglaë si désagréables et gloutons qu'ils en sont constamment malades :

— « Tu verras ce soir, Nanette, ils seront malades, ils rejèteront. Je ferais peut-être bien de changer de robe. . . . »

— « Oh ! non, cousine Nicolette, vous êtes si belle. »

— « Et toi, tu es un petit cœur. »

Parrain lit dans sa chambre où Cici feuillette des albums, la Nounou a conduit les enfants, chez leur grand'mère, « toucher leur Nouvel-an », dit-elle. Je puis donc contempler à loisir ma brillante cousine ; elle me montre les cadeaux qu'elle a reçus, auxquels

je n'accorde qu'une attention distraite, absorbée que je suis par la robe bleue et les boucles chatoyantes, les bijoux et les aimables propos. Je l'accompagne à la cuisine où, revêtue d'un grand tablier, sa jupe retroussée montrant ses pieds fins, cousine Nicolette fait une crème pour le goûter. Elle enlève ses bagues et par un geste extrêmement flatteur pour moi, elle les dépose dans la petite poche de mon tablier :

— « Pour qu'elles soient bien gardées », dit-elle. Je la regarde casser des œufs, faire son feu, brûler du sucre, tous mouvements empreints d'une grâce qui me semble incomparable.

Le goûter est excellent, suivi de jeux auxquels parrain, cousine Nicolette prennent part, ainsi que les domestiques ; les enfants mis en bonne humeur par leur Nouvel-an se montrent gentils, et sauf l'accident prévu, arrivé à Aglaë, où heureusement, le tablier de Nounou, plutôt que la belle robe de cousine Nicolette, est seul en contact dommageable, il ne nous reste que les plus doux souvenirs de cette journée.

La soirée est fort avancée quand cousine Nicolette nous conduit dans une chambre d'amis, à un immense lit à colonnes, « où vous pouvez coucher de n'importe quel côté » nous dit-elle, « il est aussi large que long ».

Comme de coutume, elle me recommande Cici, qui se presse contre moi et nous aide à nous déshabiller.

Le lendemain, nous nous levons tous tard, puis l'heure est vite là, où le traîneau postal s'arrêtera pour nous reprendre. Cousine Nicolette a préparé un grand paquet avec une

surprise pour chacun. Même tante Doya n'est pas oubliée. Parrain envoie une boîte en terre cuite pour le tabac de grand-papa.

— « De notre grand-papa, le papa de petite-maman » raconte Cici au conducteur. « C'est bien, bien gentil, puisqu'il n'est pas son parrain. »

Le conducteur écoute nos récits avec complaisance ; nous parlons toutes deux à la fois, quand il remarque que Cici n'a plus besoin de sucre d'orge pour arrêter ses larmes, ces paroles nous rappellent les deux cornets de la grosse dame qui a connu Charles. Le conducteur a, nous dit-il, deux petits garçons, qui, eux, n'ont pas été gâtés comme nous ; spontanément, Cici et moi, nous lui offrons les cornets pour eux. Son attendrissement nous récompense largement ; lorsqu'il nous dit qu'il appellera Cici et Nanette les deux chèvres qu'il vient d'acheter, nous pensons que cette faveur vaut bien nos cornets.

Comme à notre arrivée chez Parrain, grand-papa, et tout son monde, sont sur la porte pour nous accueillir.

Nous trouvons à peine le temps de dire adieu à nos amis, le conducteur, le postillon et les deux chevaux Fuchs et Fritz, tant il nous tarde de raconter ce que nous avons vu et déballer notre grand paquet.

Cousine Nicolette a été aussi délicate que généreuse dans le choix de ses cadeaux ; j'entends grand'maman faire à grand-papa la remarque qu'il peut constater une fois de plus « que cette linotte a un cœur d'or ».

Pour moi, je demeure persuadée qu'une linotte est une créature radieusement belle et

éblouissante, portant sur elle son cœur tout en or !

IV.

Toi qui de mon jeune âge
Fus le premier berceau . . .

Notre petite-maman vient de partir « pour un autre pays » dit Cici. Elle emmène des meubles et bientôt, nous la rejoindrons. Grand-papa, grand'maman et tante Doya pleurent déjà à l'idée de cette séparation.

Même les poules de grand'mère ont pris un air affligé et la chatte, blanche et jaune, nous regarde longuement, à travers ses paupières entr'ouvertes où les prunelles ne sont plus que de minces petites lignes noires.

Cici, naturellement, pleure avec la famille, s'attriste avec les poules et considère longuement la chatte blanche et jaune. Moi, je me réjouis d'aller dans « cet autre pays » ; du reste, nous reviendrons souvent, et puis, dis-je confidentiellement à Cici :

— « Il faut avoir le cœur dur quand on part. »

Ces propos rapportés par Cici à grand'mère m'attirent de sévères reproches ; quand les voyages sont si longs et coûteux et qu'il y a la guerre, comment une enfant peut-elle parler de revenir souvent. Le fait, de ce réjouir de s'en aller, démontre beaucoup de légèreté et quant à avoir le cœur dur, c'est inqualifiable.

Cette scène se passe dans la chambre de grand'mère où celle-ci travaille. Cici, à ses pieds, dans sa petite chaise, lit à haute voix

le journal. Un mot rencontré a rappelé mes paroles à Cici, et j'ai dû venir subir la réprimande de grand'mère, d'autant plus courroucée que tante Doya rit aux larmes.

Je ne trouve rien à dire pour rentrer en grâces, aussi lorsque grand-papa apparaît, je me jette à sa rencontre et m'accrochant à une de ses jambes, je lui dis : « Allons-nous en, grand-père, grand'maman gronde. »

Mais grand'maman ne permet pas cette fuite ; grand-père doit entendre ses griefs. C'est au tour de grand-papa de rire, tante Doya rit de plus belle et Cici, heureuse de la diversion, joint ses rires aux leurs.

Grand-papa sait, par expérience, qu'il vaut mieux tout écouter une bonne fois et ne pas aggraver les torts de Nanette en les discutant ; il s'efforce de prendre un air grave. Quant à moi, j'écoute avec tranquillité ; lorsque grand'maman entreprend le chapitre des talents et des bonnes manières de Cici, et de l'inutilité de ses efforts à polir les miennes, je sais que c'est le signal de la retraite, je m'approche de grand-papa qui me prend la main et m'emmène. Il m'installe à son bureau, en face de lui avec un crayon bleu ; devant moi un registre dont il ne reste plus que les souches auxquelles je fais consciencieusement une croix, feuillet après feuillet ; lorsque grand-papa estime que le calme est rétabli, il me reconduit, « vers ces femmes ».

Je voudrais aussi avoir de bonnes manières pour faire plaisir à mon grand-père :

— « Quand je saurai lire, grand-papa, comme Cici, est-ce que j'aurai aussi des bonnes manières ? »

Grand-papa est mécontent ; je ne sais pas bien pourquoi ; je me demande si toutes mes imperfections y sont pour quelque chose, je n'ose pas insister car je redoute terriblement d'avoir à apprendre à lire.

Lorsqu'il a été question de notre départ, grand'maman si fière de la lecture de Cici, avait commencé à m'enseigner les lettres dans le même alphabet employé pour Cici. Le premier jour, tout alla bien ; le second, mon zèle avait sensiblement baissé ; le troisième, je montrai une grande répugnance et ainsi decrescendo jusqu'au jour où je déclarai à grand'maman que les lettres étaient trop petites, que je ne les voyais pas.

— « Qu'à cela ne tienne » avait dit grand-mère, qui tourna la page et me présenta des lettres d'un format plus grand.

— « Celles-ci me font mal aux yeux » fut ma remarque, sur quoi grand'maman ferma le livre et grand-papa fut appelé pour juger de mes manières.

— « Ne tracassez pas cette enfant » avait-il dit.

Je m'étais sentie rassurée, mais pas pour longtemps.

Or donc, grand-papa n'a pas répondu à ma question.

— « Dis-moi, grand-papa, si je sais lire, j'aurai des bonnes manières comme Cici ? Tu es pas content que je sais pas lire ? »

— « Mais non, mais non » répond grand-papa, et comme nous entrons dans la chambre, il dit à grand'maman d'une voix que je ne lui connais pas :

— « Elle est trop jeune pour apprendre à lire. »

— « Et Cici ? »

— « Ce n'est pas une Cici. N'est-ce pas, Nanon ? »

Ce nom évoque une des chansons favorites de grand'mère ; grand-papa se met à la chanter :

« Dis-moi, Nanon, le nom de ton village ? »

Au grand ébahissement de tous, je reprends sans hésitation et parfaitement juste, comme quand grand'maman chante :

— « Ah ! non, Monsieur, vous ne le saurez pas ! »

Grand-papa triomphant m'élève à bout de bras jusqu'au plafond.

Dès lors et jusqu'à notre départ, il n'est plus question de ce terrifiant alphabet.

Une fois encore, nous attendons le traîneau postal, emmitoufflées de la tête aux pieds. Le froid est vif. Grand'maman surveille les bagages, grand-papa et tante Doya cachent leurs larmes, vont et viennent, s'affairent on ne sait guère à quoi.

Je pleure presque autant que Cici ; Cici silencieusement, et moi bruyamment avec de grands élans vers grand-papa et tante Doya. Grand'maman, qui nous accompagne, met fin soudain à nos sanglots en annonçant que dans six mois nous reviendrons pour déménager et entrer dans la maison neuve. Le départ s'effectue alors plus calmement qu'on ne s'y attendait.

Nous couchons à B. d'où nous repartons, le lendemain matin, de bonne heure, dans un grand traîneau postal fermé, suivi de deux autres, tant il y a de voyageurs.

Nous ne voyons que la neige et des sapins chargés de neige.

— « Les pives sont toutes blanches de givré et semblent des bougies sur un arbre de Noël. »

Cette phrase de Cici s'adresse à un monsieur somnolent qu'elle secoue par la manche pour attirer son attention.

— « D'abord, qu'est ce que c'est que des pives ? » dit le monsieur.

Je crie de ma place :

— « Des pivettes. »

Le monsieur est français et ces termes locaux ne lui disent rien ; mais, il y met de la bonne volonté et un désir sincère de s'instruire, déclare-t-il à Cici. Aussi, après nous avoir dit qu'il appelle des pives ou pivettes, des cônes, nous nous entendons à merveille. Il promet à Cici de dire désormais, des pives, et à moi, des pivettes, aux petites.

A C. où nous mangeons, nous quittons les voitures ; il n'y a presque plus de neige. Nos bagages sont chargés sur des charrettes. Nous entrons avec grand'maman dans une maison, qu'elle appelle « gare ».

De cette gare nous voyons s'étendre, dans deux directions opposées, une longue route droite que suivent deux lignes métalliques régulières, étroites et brillant au soleil. C'est le chemin de fer dont on nous a tant parlé dans notre vallée primitive et solitaire. Avant que nous soyons revenues de notre étonnement, une chose fantastique, sifflant et crachant de gros nuages de fumée, a surgi et s'avance contre nous, c'est une formidable masse noire, traînant une longue suite de chariots inconnus, ressemblant à de petites maisons, et garnis de fenêtres.

Tout ce convoi s'arrête aisément, naturellement, devant nous, et des chariots sortent des hommes, des femmes, des enfants qui ne paraissent pas le moins du monde empruntés de se trouver là. Cici est atterrée ; je regarde de tous mes yeux ; nous montons dans une sorte de couloir garni de bancs où nous nous asseyons de chaque côté de grand'maman sans mot dire.

Des coups de sifflet, une secousse. Est-ce nous qui glissons doucement ou le paysage qui passe sous nos yeux ?

Nous ne parlons plus, une de nos mains est étroitement emprisonnée dans celles de grand'mère ; ce mystère nous cause une sorte d'insécurité qu'avive chaque ébranlement.

Peu à peu, nos têtes se penchent sur les genoux de grand'mère ; nous nous endormons bercées par le roulement qui nous emporte dans « cet autre pays » où nous attend notre petite-maman.

Il nous semble avoir dormi bien longtemps quand grand'maman nous réveille avec mille précautions ; nous arrivons à Lausanne. Nous ne voyons pas grand'chose, nous sommes à moitié endormies encore, nous avons froid et faim. Comme les gens sont pressés dans ce Lausanne. Tout le monde court, circule, dans tous les sens, menaçant de se jeter entre nous et de nous séparer de notre grand'mère. Tout est noir ; le vent s'est mis à souffler, il fait vaciller les flammes des grandes lampes et pleure lugubre, en s'engouffrant dans la gare.

Des machines, comme celle qui nous a amenées, avec leurs voitures à fenêtres éclairées, entrent en gare ou en sortent, faisant

trembler le sol et vibrer les réverbères avec un bruit de verre qui va se casser.

O joie ! voici oncle Henri, avec sa belle barbe brune ; voici derrière lui, un visage bien connu « mon ami Bailli ». Ils nous enlèvent dans leurs bras, nous emportent, suivis de grand'mère et des bagages, et nous nous trouvons bientôt, comme par enchantement, dans une chambre chaude et claire.

Oncle Henri place en riant, un miroir devant moi ; je ne connais pas cette petite fille ébouriffée, ce visage si sale qu'il est noir. En cherchant des yeux, autour de moi, je vois Cici aussi ébouriffée, aussi sale et aussi noire que moi et nous rions.

Nous nous réveillons tard, le jour suivant ; nous ne nous laissons pas d'observer par la fenêtre, le va-et-vient des passants dans la rue. Où vont-ils donc ? Que cherchent-ils ? Pourquoi sont-ils tous, si pressés que personne ne s'arrête pour examiner toutes les choses étranges que nous voyons en face de nous, dans de grandes fenêtres ?

Personne ne nous renseigne. Tante Eugénie dit que c'est ainsi dans les villes et nous devons nous contenter de ces explications sommaires.

A Lausanne, il n'y a pas du tout de neige ; un clair soleil fait étinceler les toits, les vitres et tout a un air alerte et gai.

Nous retournons à la gare pour la dernière étape de notre long voyage.

Mon ami Bailli me tenant solidement par la main, me fait voir un train entrant en gare. Il est arrivé beaucoup plus vite que le premier que nous avons vu à C.

La machine souffle violemment et halète :

— « C'est qu'elle est fatiguée, n'est-ce pas ? » dis-je à mon ami Bailli.

Cici, qui veut toujours déchiffrer partout, tout ce qu'elle voit, est fort intriguée par des hommes portant les lettres J. S. et S. O. S. sur les revers de leurs blouses ; elle cherche assidûment, les mots dont ces J. S. et S. O. S. peuvent bien être les initiales.

Elle proclame le résultat de ses recherches :

— « S. O. veut dire soûlon », dit-elle, « et J. S. j'ai soif. »

C'est alors, dans la salle d'attente un éclat de rire général.

Je vois, sur le quai, deux personnages bizarres dont l'un porte, attaché à son cou, par une chaînette et perché sur son épaule, un merveilleux oiseau gris et rouge éclatant.

Mon ami Bailli l'appelle un perroquet et obtient de grand'maman la permission de sortir avec moi et me le montrer de plus près.

Mes cris d'admiration attirent l'attention de l'oiseau, il se met à chanter, à siffler, à parler, à rire, à miauler, à aboyer.

Je suis abasourdie et muette d'étonnement, mais voici que l'oiseau, avec un long rire moqueur se penche vers moi et me dit distinctement :

— « Tu as fait un pipi dans ton lit, cette nuit ! »

Quels sont mon émoi et ma confusion, car l'oiseau dit vrai, et mon ami Bailli le sait. Je n'ose le regarder, je l'entraîne vers grand'mère, suivie des regards amusés des voyageurs et des ricanements de cette infernale créature.

Tout cela est bientôt oublié, les impressions

s'effacent aussi rapidement qu'elles se succèdent dans les âmes enfantines.

Nous contemplons le lac, le beau Lac Léman d'un gris ardoisé profond et chatoyant ; ses rives aux courbes gracieuses, ses villages posés sur ses bords ou étagés sur les pentes ; les montagnes qui le dominant, toute cette grandeur et cette majesté séculaires, patrimoine immuable du canton de Vaud.

Heureux celui qui t'aperçoit, ô Léman, pour la première fois par une journée de gai soleil et de riche verdure, où le bleu de tes ondes se confond avec le bleu du ciel, où tes paysages sont riants et tes flots animés par les barques latines les sillonnant en tous sens.

Mais, bienheureux est celui dont le cœur gardera à jamais ton image gravée pour la première fois, en un jour d'hiver !

Tes rives méridionales ne sont ni froides, ni désolées ; les ceps et les arbres dépouillés attendent paisiblement, le renouveau plein de promesses. Ils se reposent et ton soleil d'hiver les visite avec sollicitude.

Tes vagues n'ont pas le murmure enchanteur des étés dorés, mais elles ont le calme qui promet. Tu symbolises ainsi bien justement la vie, la vie où les beaux jours passent, mais où l'espoir demeure.

Le lac a disparu derrière les replis du terrain ; notre train, puisque c'est ainsi que nous devons appeler cette merveilleuse machine, s'arrête devant une autre gare solitaire, dressée sur un grand tapis de neige, et de la neige partout.

A peine hors du train, Cici a aperçu petite-maman s'avançant à notre rencontre ;

elle se précipite vers elle sans remarquer un talus, roule et disparaît jusqu'au fond. La neige a amorti le coup, Cici, moitié pleurant, moitié riant, est remise sur pied et nous nous dirigeons allègrement, vers notre nouvelle demeure, en racontant avec volubilité nos extraordinaires aventures. J'évite prudemment ce jour-là, de mentionner le perroquet !

V.

Salut riant village

Au pied du vert coteau . . .

La route descend et là, dans le fond, pelotonné dans la neige, c'est le village.

Petite-maman nous raconte qu'il y a beaucoup de petites filles dans ce village, que ces petites filles joueront avec nous, que nous aurons beaucoup d'amies.

Je pense à Aglaë et à ses grimaces ; à Vali qui me tire les cheveux ; j'écoute petite-maman sans répondre et laisse Cici, seule, émettre quelques exclamations.

Par contre, ce qui me cause une joie très vive, c'est d'apercevoir une voiture postale avec un postillon, comme là-bas, chez grand-père. Voilà quelqu'un qui pourra être un ami !

Pendant que grand'maman et petite-maman s'occupent des bagages, je m'avance hardiment vers lui, arrêté près de sa poste, non loin de nous, et j'entame une intéressante conversation avec lui.

Il connaît mon ami Bailli. Il veut être mon ami et m'apporter un corbeau vivant ! Je pousse de tels cris de joie que le cheval,

un vieux cheval borgne, appelé Bijou, en dépit du calme que donne la décrépitude, montre des signes d'agitation.

Notre installation s'effectue joyeusement ; tout est si nouveau pour nous que grand'maman est obligée de constater qu'à part quelques remarques : « Quand grand-papa verra », « Je dirai à grand-papa... », notre nouvelle existence nous absorbe en entier, et « tant Cici que Nanette, le caractère de ses petites-filles démontre une certaine légèreté qu'elle n'a jamais constatée dans celui des demoiselles Hare ».

Grand'maman dit cela sur un ton réprobateur ; nous nous regardons avec quelque consternation, mais nous souvenant que les demoiselles Hare sont ces deux fillettes du grand daguérotype de grand'mère : deux petites personnes à longues boucles et longs caleçons dépassant leurs robes, personnes avec lesquelles nous ne nous sentons rien de commun, nous secouons notre crainte naissante et nous absorbons à nouveau dans la contemplation des événements du village. Nous sommes assises chacune dans notre petit chaise, perchées sur le rebord intérieur d'une haute fenêtre, donnant sur la place principale du village, d'où nous observons un va-et-vient continuel.

La place est longue et a la largeur d'une large route ; nous sommes à une de ses extrémités, elle s'abaisse légèrement devant nous pour bifurquer en remontant à gauche, puis à droite où elle passe un pont à arche unique, en pierres de taille. Les maisons sont généralement anciennes. La Maison de Ville, relativement moderne, à notre droite,

a conservé l'enseigne suspendue à l'angle ouest qui porte encore la Croix Blanche, emblème de la domination de Savoie et qui a subsisté pendant les deux siècles et demi du régime bernois.

Des soldats, la plupart en pantalons rouges, portant soit un bras en écharpe, ou un bandage à la tête, ou bien encore, boitant, appuyés sur une canne, créent beaucoup d'animation.

Deux soldats, surtout, excitent prodigieusement notre curiosité ; ils ont de très larges pantalons serrés, en dessous du genou, par des guêtres ; des vestes courtes et d'étranges bonnets, bien différents de ceux d'oncle Adolphe, oncle Octave et monsieur Michot ; ils conduisent par la bride de jolis petits chevaux, gracieux et vifs comme des gazelles, dit grand'maman.

Quelle est notre joie quand nous les voyons se diriger vers nous et attacher chacun leur coursier à un des barreaux de notre fenêtre. A travers la vitre, ils s'informent qui nous sommes. Je m'empresse bien entendu, de leur dire que c'est Cici et Nanette ; ils discutent un instant, puis font un geste significatif d'ouvrir la fenêtre et nous présentent sur leurs mains tendues, de grosses pièces de cuivre que nous reconnaissons pour des sous français. Nous sommes très perplexes, Cici et moi, et quelque peu choquées ; nous appelons notre grand'maman, qui ouvre la fenêtre par laquelle les deux étrangers jettent vivement, leurs sous sur nos genoux.

Cici se met à pleurer et je l'imite ; grand'maman a une discussion bruyante avec les soldats ; elle nous explique que ceux-ci trom-

pés par les barreaux de la fenêtre, nous ont prises pour deux enfants prisonnières et attendris par notre sort, ont cherché à l'adoucir en nous offrant leurs sous.

Les spahis, comme les appelle petite-maman, font de grands sourires avec beaucoup de protestations amicales.

Nous entreprenons des visites avec grand'maman ; dans plusieurs familles, nous trouvons des petites filles de notre âge qui ne nous font pas de grimaces, mais nous montrent leurs jouets.

Cici, saisie d'une timidité insurmontable, reste appuyée à grand'mère et ne se laisse pas entraîner comme moi ; je suis de tous les jeux et de tous les divertissements, au comble de l'allégresse.

C'est dans la famille de notre pasteur, dans la grande cure aux volets verts et blancs que nous nous sentons absolument heureuses. Et pourtant, il n'y a pas d'enfants dans cette famille, mais deux dames si douces, si bienveillantes, si maternelles, qui prennent les deux petites orphelines par la main, les accueillent avec une affection tendre et sincère. Notre cœur est conquis sans retour, aussi est-ce une admiration passionnée que nous vouons « aux Elizas ».

La femme du pasteur s'appelle Eliza ; ce nom, dans la bouche de son mari et de sa belle-sœur, est synonyme pour nous, de perfection, et comme ces dames sont toujours vêtues presque identiquement et que de vivre ensemble, elles en sont venues à se ressembler, nous les confondons dans ce nom d'Eliza qui résume à nos imaginations d'enfants, la distinction féminine.

Avant le départ de grand'maman, nous sommes invitées avec elle et notre petite-maman, à un souper à la cure. Pour la première fois de notre jeune existence, nous goûtons des châtaignes bouillies dans la coque. Cici ne comprend pas que les châtaignes doivent être débarrassées de leur dure enveloppe. Petite-maman m'a préparé les miennes ; grand'maman, en conversation avec notre pasteur, ne s'occupant pas d'elle, Cici en a mis une entière dans sa bouche et la mâche avec courage, jusqu'au moment où se tournant vers elle, grand'maman remarque son air angoissé et son petit visage écarlate.

Grand'maman jette une exclamation ; les larmes de Cici, déjà prêtes, commencent à couler et tout le contenu de sa bouche dégringole pitoyablement le long de la serviette nouée autour de son cou. Je surprends sur le visage de notre pasteur une expression si amusée, que mes larmes qui se préparaient à jaillir à l'unisson de celles de Cici, se refoulent brusquement et je ris d'un rire si contagieux que tout le monde en fait autant.

Petite-maman voudrait gronder, mais les Elizas ne le permettent pas. Les bonnes, les tendres Elizas comprennent tout ; elles n'ont pas de petits enfants à elles, à élever, mais elles savent que les petits enfants sont maladroits, malhabiles et ignorants ; qu'il ne les faut point gronder quand ils ont mal agi par maladresse, par malhabileté, par ignorance.

D'où leur vient cette science du petit enfant ? De leur cœur indulgent aux faibles et aux ignorants et tendre aux petits ; des

trésors de bonté qui en débordent et qu'elles dispensent si affectueusement autour d'elles.

Les Elizas, nous les revêtons de tous les charmes, de toutes les beautés. Elles les possèdent, ces charmes et ces beautés, car elles possèdent cette charité qui est douce, qui ne cherche point son propre profit et qui espère tout et qui supporte tout....

La grand'maman d'Isaline dit que c'est servir Dieu que de servir son prochain et que c'est le secret des Elizas.

Nous faisons aussi la connaissance de la bonne Marie, « la servante de ces dames », comme elle se nomme. Quand son travail est terminé, elle nous rejoint dans la chambre à manger ; assise à un bout de la table avec Cici et moi, sous le regard austère des ancêtres des grands tableaux de famille, nous admirons les livres d'images des Elizas, quand elles étaient des petites filles comme nous.

Tout le monde félicite Cici, qui sait déjà lire ; je sens mon infériorité et c'est pour les Elizas que je vais apprendre à lire et à réciter des poésies, comme Cici, que les Elizas et notre pasteur écoutent avec une attention dont je suis aussi fière que Cici.

Un mercredi matin, nous sommes réveillées par un grand remue-ménage dans le village. C'est la foire. Grand'maman nous y conduit au plus fort du jour ; nous faisons consciencieusement le tour des « bancs ». Etalages de souliers, de socques, de vêtements, de mercerie, de cloches de vaches, d'ustensiles de ménage, et de vaisselle : il y a de tout.

Grand'maman nous a donné, à chacune, dix centimes et petite-maman, autant : nous

nous trouvons très riches, avec nos vingt centimes, et pourtant, nous sommes très embarrassées pour les dépenser. Grand'maman nous propose d'acheter des châtaignes rôties, nous en emplétons pour dix centimes chacune et courons les manger avec petite-maman.

Puis, nous recommençons avec grand'maman la tournée du village : le marché des vaches sur la place de l'Église, celui des moutons et des chèvres à la Poya ; celui des cochons nous intéresse particulièrement car il y en a des quantités de tout petits, enfermés dans des caisses à claire-voie d'où ils nous apparaissent roses et mignons.

Quand les paysans les saisissent par les oreilles, pour les sortir de leurs caisses et qu'ils poussent des cris perçants, Cici et moi sommes prêtes à en faire autant et nous supplions ces bonnes gens de ne pas les faire souffrir. Ils rient de nous et nous assurent que les cochons ne souffrent pas.

— « Alors pourquoi qu'ils crient ? » demande Cici, à travers ses larmes.

— « Voyez-vous », nous dit un vieux paysan, « ils en verront bien d'autres dans leur vie, et vous aussi. »

Cette prédiction peu rassurante nous ôte, momentanément, le désir d'en voir davantage ; nous acceptons l'offre de grand'mère de rentrer.

Mais, voilà que Cici se souvient des dix centimes qui nous restent, elle prétend les dépenser. Isaline et sa grand'maman font aussi un tour de foire. Isaline a fait l'achat d'un biscôme, elle nous recommande cette friandise et nous montre le banc de la marchande de Romont qui les vend.

— « Choisissez mesdames, choisissez », nous dit cette grosse personne.

Le banc est abondamment pourvu de biscômes de toute sorte ; les uns en plaques régulières, les autres en formes diverses. Elle nous montre de ses grosses mains rouges, des bonshommes en biscôme qu'elle nous recommande chaudement.

Quand nous la voyons sortir une des épingles qui retiennent ses cheveux, s'en servir pour faire un trou dans la tête d'un bonhomme et y planter une plume rouge ou bleue dont elle a préalablement mouillé l'extrémité à sa bouche, Cici et moi disons tout bas, à grand'mère que nous aimons mieux du « biscôme sans plume ». Munies d'une belle plaque de biscôme de Romont à vingt centimes la plaque, nous rentrons triomphalement et perchées sur la fenêtre, assises dans nos petites chaises, nous surveillons la fin de la foire.

Grand'maman nous reste encore. Toutes les familles que nous avons visitées nous invitent à tour de rôle. Chacun veut nous fêter. Chacun veut rendre hospitalière, aux petites orphelines, leur nouvelle patrie, C'est grand'mère qui nous accompagne ; à chaque nouvelle invitation qui nous parvient et nous conserve notre grand'mère, nous sautons de joie.

Nous goûtons chez le Régent ; il y a là une grande famille ; comme c'est à deux pas de chez nous, Jean-Louis nous y porte, l'une après l'autre, nos pantoufles aux pieds, à travers la neige fondante, à califourchon sur ses épaules ; il dit « à caquelicou ».

La réputation de Cici qui lit le journal à cinq ans, l'a précédée ; le Régent et ma-

dame Michot l'accueillent avec une bienveillance toute spéciale ; heureusement pour moi que leur fille Isaline, qui a mon âge, est aussi ignorante que moi.

La grand'maman d'Isaline et d'Alice est une délicieuse vieille grand'mère, elle me promet d'être aussi ma grand'maman et il faut que je sois l'amie d'Isaline et d'Alice que je dépasse d'une demi-tête. Je le promets aussi de grand cœur ; nous nous embrassons, la grand'mère y comprise, avec effusion, sans que personne me tire les cheveux par derrière.

Le goûter est servi dans une grande chambre ; trois garçons plus âgés que nous et une jeune fille complètent la famille. On nous sert d'énormes tranches de gâteau au vin cuit qu'il faut tenir à deux mains pour y mordre. Quand le repas est terminé, le Régent nous conduit à la cuisine, voir les soldats internés fumer leur pipe autour du foyer ; ils sont mélancoliques et taciturnes ; ils toussent beaucoup :

— « Une vraie musique » dit la grand'mère d'Isaline. Elle leur prépare une tisane qu'ils boivent silencieusement, en attendant le signal de la retraite. Ils couchent dans les salles d'école, d'auberges et à l'église : le soir, ils viennent ainsi s'asseoir aux foyers hospitaliers du village, où les ménagères pansent leurs blessures et leur distribuent du lait, du thé aux taconnets et autres fleurs pectorales.

Un jour, les frères d'Isaline nous conduisent voir les internés préparer leur dîner ; cela se passe entre autres, dans le lessivier de la Maison de Ville. C'est si sombre, si

mystérieux que nous autres, petites filles, rebroussons chemin dès le seuil, et rien ne peut nous décider à nous en approcher de nouveau.

Il y a des officiers français chez le Juge : « La belle maison comme Berne a enseigné aux Vaudois, l'art de construire des demeures plus riches et plus vastes, avec des toits à double pan. » ¹⁾ Dans la façade nord, on voit encore un chapiteau de pilastre, décoré de volutes, provenant des ruines du vieux couvent de Haut-Crêt, quand celui-ci ne fut plus que débris vétustes, abandonnés au pillage des habitants du pays.

Un platane séculaire ombrage un banc à droite de la porte ; une fontaine appuyée au mur d'un corps de bâtiment formant équerre, murmure éternellement.

VI.

Quelle douce existence . . .

L'hiver très froid a passé rapidement. Nous avons vécu des journées entières chez l'oncle Elisée, ne descendant que pour les repas. Cet oncle Elisée fait partie de la même compagnie du bataillon de notre vrai oncle Edouard, ce qui lui a valu d'être promu au titre d'oncle, et sa femme, à celui de tante Sophie.

Oncle Elisée est assis sur une grande table et coud, coud, coud. Jamais, il ne lève la tête, même s'il nous parle. Il se borne à dire à tante Sophie :

— « Sophie, vois donc ce qu'elles font. »

¹⁾ G. de Reynold.

Elles, c'est Cici et moi, et nous jouons avec des boutons.

Oncle Elisée en a des boîtes pleines, des tiroirs pleins ; jamais, nous n'aurions imaginé qu'une même personne pût avoir tant de boutons. Boutons ronds, plats, minces, épais, gris, blancs, noirs, bruns, jaunes, en bois, en étoffe, en nacre, quels trésors !

Pour moi, c'est très difficile de résister à la tentation de glisser quelques-uns des plus jolis dans ma poche.

Je le fais un jour, et en sortant mon mouchoir, le soir, vers petite-maman, les boutons sont partis dans toutes les directions. Je dois les rendre, le lendemain à l'oncle Elisée, qui me dit sans lever les yeux :

— « Remets-les dans la boîte. »

Tante Sophie et l'apprenti rient. Cici les informe que petite-maman a été très triste et que tous les soirs, elle demandera :

— « Anne-Julie, as-tu des boutons à l'oncle Elisée dans ta poche ? »

Je suis contrite et vexée que Cici raconte cela. J'en ai le cœur gros ; cependant, la leçon est bonne et l'envie de prendre des boutons s'est entièrement dissipée.

Tante Sophie coud des boutonnières, sans relâche, elle aussi. Cici lui fait la lecture.

C'est l'histoire d'un petit enfant volé par des Bohémiens dans un château, pendant que les parents sont en voyage. Les domestiques du château assistent à une représentation des Bohémiens. La bonne de l'enfant, infidèle à son devoir, l'a quitté un instant dont les Bohémiens profitent. Un vieil ermite sage et fort instruit, recueille l'enfant, l'élève et le rend à ses parents.

— « Comme les boutons », dit l'apprenti.

Ici, je lui jette à la tête la grosse pelote toute bardée d'épingles de tante Sophie. Oncle Elisée a suspendu son travail; il dit sévèrement à l'apprenti de se taire.

Le printemps approche, la neige a entièrement fondu par places où nous pouvons jouer; notre coin favori est près du collège dans l'angle de la maison du Juge.

Là, il y a des branches d'arbres et des arbres coupés en un grand tas; des moules de bois entassés; ce sont les numéros qui ont été misés aux ventes de la commune et attendent là, qu'on les débite pour être brûlés.

Nous arrachons, avec soin, la mousse des troncs pour en tapisser des espaces aménagés entre les troncs représentant nos maisons. Cela nous occupe des après-midi entiers.

Nous aimons cette odeur âcre du bois et de la terre.

Nous jouons avec Isaline, Alice, les petites au Juge et d'autres petites filles. Il y a beaucoup de petites filles dans ce village; elles y sont en majorité; chaque famille en compte, au moins, deux de notre âge.

Peu à peu, les grandes plaques de neige ont disparu; les enfants en venant à l'école, apportent des bouquets de perce-neige et de scilles « aux rayons bleus ».

Un après-midi où il fait très beau, nous partons avec nos petits paniers, Cici et moi, Isaline et Alice, conduites par leurs frères, cueillir des fleurs, derrière la tannerie. C'est la première fois que nous nous aventurons si loin. Nous passons derrière les boîtons de la laiterie d'où sort un concert de grogne-

ments affreux. Cici et moi nous arrêtons effrayées, prêtes à rebrousser chemin.

Les garçons se moquent de nous ; pourquoi les garçons se moquent-ils toujours des filles quand elles ont peur ? N'ont-ils jamais peur, eux ? Il est vrai que ces trois garçons savent que les cochons sont enfermés et qu'ils ne peuvent rien de plus que soulever le couvercle de leur mangeoire, d'où nous voyons sortir leurs museaux roses.

Nous arrivons au verger célèbre en scilles, en perce-neige ; en effet, sous chaque arbre, pommiers ou poiriers, s'étalent de ravissants tapis de fleurs. Et nous cueillons jusqu'à ce que nos petits paniers soient pleins.

La terre est lourde de l'humidité de l'hiver ; les arbres noirs et secs ; mais le printemps s'annonce par un air de fête qui met de la joie dans l'espace et nous souffle une haleine vivifiante. Les champs de blé, fraîchement levés, semblent déjà des couvertures de velours vert posées sur la terre. Cette même odeur âpre, montant du sol humide nous enivre, nous fait gambader, courir en avant, et oubliant les recommandations de ne pas aller plus loin, dépasser les bornes qui nous avaient été indiquées.

C'est ainsi que Jean-Louis, envoyé à notre recherche, nous découvre à Sumont. Des internés attirés par la beauté de la journée contemplent le paysage, leurs inséparables pipes entre les dents. A quoi songent-ils devant la campagne vaudoise ?

Sans doute, aux campagnes qu'ils ont laissées pour répondre à l'appel des armes, à leurs campagnes abandonnées peut-être, sans soins ou livrées aux dévastations de la guerre.

Jean-Louis, porteur de nouvelles, par excellence, leur apprend que la paix est proche. Leurs physionomies s'animent ; leurs yeux, en se posant sur nous, ont une expression moins navrée.

Cependant, les ombres de la nuit enveloppent déjà le bois de Mont, tandis qu'à l'horizon, les nuages dorés par un dernier reflet du couchant, jettent sur les vastes champs où la semence lève, une chaude lueur d'espérance.

Et là-bas, dans le pays des soldats prisonniers aux pantalons rouges, tandis que les hommes versent leur sang, la bonne nature, comme ici, comme partout, fidèle et inlassable, féconde la terre que les hommes ont préparée.

L'été passe. Grand-papa, grand'maman et tante Doya entrent dans la maison neuve sans nous ; les temps sont trop durs pour voyager.

Avec l'insouciance de notre âge, nous nous consolons facilement de cette déception ; les après-midi de pluie, nous jouons avec les boutons de l'oncle Elisée ; tous les beaux jours, nous les passons dehors, dans les jardins de nos nombreux amis et de temps en temps, chez les Elizas.

Ce sont toujours des moments délicieux, quand entourées de leur sollicitude, nous jouons avec les jouets qui étaient, autrefois, les leurs ; nous faisons du café dans une ravissante petite cafetière et notre joie est à son comble, quand notre pasteur le déguste avec nous, dans une minuscule tasse de porcelaine bleue.

Ce qui nous ravit, c'est d'entendre jouer

du piano et chanter les Elizas. Sitôt rentrées chez nous, nous nous installons à une table et nous chantons, moi, très juste, et Cici très faux, et nous jouons à quatre mains, à notre tour, comme les Elizas.

Nous ne disons qu'entre nous, les Elizas ; petite-maman ne nous le permet pas ; elle veut que nous appelions poliment ces dames par leurs noms.

Pour nous, ce sont les Elizas et personne ne nous convaincra qu'on puisse les nommer plus courtoisement, tant ce nom d'Eliza renferme à nos yeux de vénération respectueuse. Même « la servante de ces dames », leur Marie, bénéficie de ce culte ; nous la mettons, elle-aussi, bien au-dessus de toutes les autres servantes de n'importe quelles autres dames.

— « Vous avez bien des dames ici, dans l'endroit », nous dit la vieille Salomé, qui s'y connaît, car elle a une fille qui est dame en Amérique du sud, où elle porte une voilette et une « ombrette ».

— « Mais, ce n'est toujours pas ça, je n'en vois point avec une voilette. »

La vieille Salomé descend, de temps en temps, de son village, affranchir une lettre pour sa fille, dame en Amérique du sud. Elle nous tient ces propos et passe en revue, avec nous, toutes les dames, mais inutilement, car aucune n'a de voilette.

Cici et Anne-Julie, rouges d'indignation, protestent au nom des Elizas, d'abord, puis au nom de leur petite-maman, de la dame au Juge, de la tante Sophie et de toutes les mamans de toutes leurs amies.

La vieille Salomé secoue la tête, remet ses

lunettes, son porte-monnaie dans son panier et au moment de refermer la porte, elle persiste :

— « Ce n'est toujours pas ça, elles n'ont point de voilettes. »

Et l'été a passé. Nous avons vu la floraison des vergers : il y en a tout autour du village. A l'Est, ils entourent de grosses fermes et montent doucement jusqu'à la forêt de la pente, aux flancs des Préalpes ; à l'occident, ils descendent vers le fond de la vallée où coule la rivière ; au nord et au midi, ils s'étalent, se succèdent et vont rejoindre ceux des villages voisins. Les arbres en fleurs se détachent comme de gigantesques bouquets aux couleurs délicates, sur l'herbe tendre étoilée de fleurs.

Des armées d'abeilles bourdonnent et butinent dans ces prés odorants ; leurs petits corps fauves luisent au soleil.

Et l'automne est venu à son tour ; avec lui, les fruits des vergers. Fruits de toute sorte, plusieurs nouveaux pour nous, car les arbres fruitiers ne résistent pas au rude climat de notre haute vallée ; on n'y connaît guère, outre les pives, que les baies des sorbiers et des genévriers.

Avec l'approche de l'hiver, a reparu l'ancienne terreur de l'alphabet. Depuis que je sais qu'Isaline apprend les lettres pour aller à l'école de la Petite Maîtresse, on ne m'aperçoit plus qu'avec un alphabet dans un petit sac suspendu à mor. cou, par un ruban de laine rouge. Ce sac a été brodé par grand-maman ; sur un fond rouge se détachent deux ramoneurs, un grand portant une échelle, un petit, avec un balai dans la main.

Ici, c'est la mode d'aller à l'école de la Petite Maîtresse, avec un sac brodé, muni d'un cordon de couleur vive, du rouge, du vert, du jaune ou du violet, qui s'achète à la foire.

Cici en a un, exactement le même ; pour les reconnaître, ils ont l'initiale de notre nom, brodée, aussi dans le coin. Comme Cici s'appelle en réalité Lucie, j'ai longtemps pris la lettre L. dont il est marqué, pour le C. et j'en ai voulu à grand'maman, de m'avoir induite en erreur, en brodant sur le sac de Cici, la lettre d'un nom que je ne lui donne jamais.

Les Elizas se sont émues de mon ignorance ; nombreux sont les quarts d'heure qu'elles consacrent à m'enseigner les lettres ; mais, grosses ou petites, en dépit de mon zèle très réel, elles ne sont entrées qu'en un nombre fort restreint dans ma cervelle récalcitrante.

Il a été décidé avec les parents d'Isaline et Alice que nous entrerions à l'école de la Petite Maîtresse, après la foire de novembre. Le temps n'est décidément plus propice à la vie au grand air.

C'est ainsi que le premier jeudi de novembre nous partons pour l'école, nos petits sacs suspendus à notre cou, contiennent du pain, une pomme et une ardoise. Alice et Isaline ont chacune aussi, un petit sac ; après vérification des contenus qui sont les mêmes pour toutes quatre, nous nous mettons en marche : Alice donne la main à Isaline ; selon l'usage établi, je conduis Cici, fort émue.

Les garçons sont partis en avant ; la maman d'Isaline nous accompagne.

La Petite Maîtresse — pourquoi l'appelle-t-on petite ? Selon toute évidence parce qu'elle est de petite taille ; puis aussi, parce qu'elle dirige la Petite Ecole, et surtout une école de petits, de tout petits même — nous attend ; nous avons déjà fait connaissance ; elle pose, selon sa coutume, ses mains sur nos têtes et nous présente à son petit monde :

— « Vous serez gentils avec ces orphelines, et avec Alice et Isaline. Henri, toi qui aimes les niches, tu ne leur en feras pas. Et toi, Charles, et toi, Thalie, et toi, Samuel, vous êtes les grands, vous les protégerez, ces quatre chères petites filles. »

Elle décroche au plafond, un grand panier ; il a un drôle de couvercle, fixé au centre vers l'anse, et s'ouvrant à chaque bout. Chaque enfant y place son pain, sa pomme, tout ce que contient son petit sac. Aux « dix-heures », la Petite Maîtresse distribue à chacun son lot, mais elle veille à ce que la fillette du boulanger cède son beau pain blanc, tantôt à l'un, tantôt à l'autre des petits campagnards et se contente de leur tranche de pain noir. Quand les privilégiés mordent à belles dents dans une superbe pomme ou poire, et que de petites mains avides se pressent autour, sollicitant le rongeon, la Petite Maîtresse intervient, doucement persuasive, et finalement, le fruit se partage, tantôt avec ceux-ci, tantôt avec ceux-là.

En l'honneur de nous quatre nouvelles venues, on ne fait pas de leçons ce matin-là ; la Petite Maîtresse remet à chacun, un morceau d'étoffe de laine et nous nous livrons à l'opération minutieuse du défilage ;

les uns défilent du bleu, les autres, du rouge ; d'autres du vert, du brun, du noir ; la Petite Maîtresse nous surveille ; les brins défilés doivent tous être soigneusement placés devant nous ; elles les recueille quand l'heure du départ approche.

Alors, nous chantons :

Nul *n'enfant* n'est trop petit
Pour la route étroite ;
Quand le Seigneur l'y conduit
Marchant à sa droite.
Même, le plus jeune cœur
Peut être un *templon*¹⁾, Seigneur !

Puis, la Petite Maîtresse organise le retour dans nos foyers : les plus grands tenant les petits par la main ; ainsi le veut la Petite Maîtresse ; les plus forts, les plus énergiques, les plus entreprenants sont responsables des plus faibles ; l'âge n'entre en ligne de compte que quand il confère une autorité incontestable. Telle fillette robuste a la charge d'une aînée plus frêle.

Tu nous veux bons et secourables avec les faibles, Petite Maîtresse. Tu mets dans nos petites mains débiles d'autres petites mains, plus débiles encore, tu nous dis : « Va, je te confie cette faiblesse. »

Ton influence sur nous est telle que même hors de ton regard, nous sommes fidèles au rôle de protecteurs que tu nous as assigné.

Dès lors, chaque jour, matin et après-midi, nous nous joignons à la marmaille du village et des maisons environnantes qu'on voit déambuler vers la route de la Poya. Jusqu'au carrefour où commence cette route, les mamans suivent encore des yeux leurs

¹⁾ temple au.

petits, ou les y amènent même, avec des recommandations. Le vaste monde s'ouvre là, devant nous, avec ses tentations, ses terreurs, ses charmes ! Cette route qui monte bordée de maisons à gauche et à droite, chacune bien à l'aise, installée dans son jardin, que d'attraits. Autant de maisons, autant de mystères.

Devant l'Union — c'est le premier mot que j'ai su épeler — premier émoi. Du corridor sombre où parfois titube un homme, le gros Emile surgit, joufflu, pétulant, point tendre pour nous autres petites filles qu'il terrorise par son apparition fougueuse. En décrivant des cercles autour de nous, il nous montre dans son petit sac les friandises dont il est toujours abondamment pourvu.

Le craintif troupeau se hâte ; sur le peron de la Petite Cure, les Jumelles aux boucles lustrées nous attendent pour se joindre à nous. Quelques pas, et nous atteignons les ruines de l'ancienne hôtellerie de l'Ours, jadis prospère au temps des magnanimes Excellences de Berne, hôtellerie que les patriotes vaudois se hâtèrent de débaptiser le 24 janvier 1798 et de rebaptiser Croix d'or. Elle fut détruite, sous ce nom-là, par un incendie en 1861.

Ces ruines, quelle séduction ! Que d'aventures parmi ces grandes pierres envahies par les mousses et les ronces ; que de trouvailles !

Mais le temps n'est pas à la flânerie ; les petits pieds continuent vaillamment, contournent la maison du Teinturier, pour s'engouffrer dans le corridor de la tante Sophie. C'est une autre tante Sophie, celle de la Petite Maîtresse.

— « Il faut s'essuyer les pieds. »

Tante Sophie, à la voix douce, nous le rappelle inlassablement et veillé à ce que les yeux fureteurs et curieux ne s'attardent pas dans sa vaste cuisine enfumée. Elle presse et pousse la marmaille dans la domaine de la Petite Maîtresse. « Taté », l'appellent les tout petits.

La chambre est basse et rustique ; le lit de notre Petite Maîtresse est toujours soigneusement couvert ; le poêle est en molasse, avec trois marches pour atteindre le dessus ; les tout petits engourdis de froid, geignant et grelottant, y sont juchés un instant pour les réchauffer ; les grands bancs, bas à souhait, pour nos tailles menues et — voilez-vous les yeux, hygiénistes modernes — dans un coin, un ustensile en poterie jaune auquel manque régulièrement l'anse, à l'usage des tout petits, toujours quand il fait très froid et qu'on est bien pressé :

— « Maîtresse, maîtresse, peux plus attendre. »

La Petite Maîtresse invariablement calme et sereine, accourt, s'empresse, installe et doucement gronde :

— « Oh ! le petit sale ! Il est déjà mouillé. »

Elle tricote en instruisant et morigénant son monde, alerte, petite et mince, nette et droite, les yeux si bons.

Et les leçons ! Quel talent d'organisation : là, les fillettes tricotent ; ici des garçons écrivent sur l'ardoise ; les uns ont des « touches », les autres se servent de morceaux d'ardoises cassées et ça crisse, ça grince, on dirait des lames qu'on aiguise !

La Petite Maîtresse n'a heureusement plus

de dents, et nous autres, à part Edouard, nous n'avons apparemment pas encore de nerfs !

D'autre part, la Petite Maîtresse, son tricotage en mains, fait lire à tour de rôle, toute la rangée d'un banc dans un seul livre, pointant les passages difficiles du bout de son aiguille.

J'en suis à $b, a = ba ; c, a = ca ; d, a = da$. Je n'avance que lentement, et bien que je sois sage et obéissante, — Petite Maîtresse le dit — je la désespère.

Elle tient toute cette rangée en respect, ne permettant aucune distraction à ceux qui ne lisent pas, les interpelle, les secoue par l'épaule, sans se départir de sa sérénité, ses yeux vigilants allant d'un banc à l'autre, d'un coin de la chambre à l'autre, rappelant celui-ci au travail et suprême punition, envoyant les récalcitrants dans le coin.

Ce coin, c'est le fond de la chambre où s'entassent quelques bancs supplémentaires. Ce coin ne manque pas d'intérêt ; les souris apparaissent fréquemment sous les bancs en quête de miettes — à la manière des souris de tous les pays — ; quand le pénitent crie :

« Petite Maîtresse, des souris ! », cela vexa la Petite Maîtresse. Elle le renvoie à sa place.

Notre Petite Maîtresse nous parle parfois des jolies salles d'école qui se trouvent par le monde. Elle pense, peut-être avec quelque regret, qu'il n'y a pas de souris dans celles-là. Mais sa douce philosophie reprend vite le dessus ; son regard cherche par la fenêtre le verger de tante Sophie et plus loin, les vallonnements de la Poya ; d'un geste large de ses bras maternels qui semblent vouloir nous recueillir tous, elle dit :

— « Ils n'ont toujours pas ce bon air-là, eux. »

— « Travaillons, enfants, travaillons. »

Son âme scupuleuse s'émeut de la crainte de ne pas suffire à sa tâche. Elle se met alors à récapituler une sorte d'examen : Jules sait répondre à toutes les questions « quand il veut ». Henri, toujours à l'affût d'une niche, lit néanmoins très joliment. Les Jumelles assidues ont achevé pour le nouvel-an de l'oncle des Bois, un miton en laine brune, avec une dent bleue.

Quant à Cici et Adèle, la lecture de l'une et l'écriture de l'autre sont la gloire de la Petite Maîtresse. Cici, qui lisait déjà le journal à cinq ans, s'est encore perfectionnée à la fréquentation de l'école de la Petite Maîtresse, et le cahier d'Adèle — car Adèle écrit si bien qu'elle a un cahier et on y voit toutes les lettres de l'alphabet — est un plaisir à feuilleter.

Le reste, eh bien ! le reste, c'est le menu frétin ; ça écrit sur l'ardoise, ça marche cahin-caha.

Lorsqu'il était pasteur chez nous, le poète vaudois, Alfred Cérésole avait assisté à une leçon de la Petite Maîtresse ; il lui avait déclaré que ses petits élèves en savaient plus long sur l'histoire biblique que ses propres catéchumènes.

La Petite Maîtresse nous raconte cela, de temps en temps, en toute humilité, et elle ajoute :

— « Et puis, mes chers petits, je vous enseigne la crainte de Dieu, ceci est au-dessus de toutes choses. »

Bonne maîtresse ! Comme elle veut ar-

demment « nous conduire au Seigneur » ! Comme elle nous veut bons et doux et « humbles de cœur » ! Comme elle apaise les querelles ; comme elle stigmatise l'envie et la moquerie !

Quand la Petite Maîtresse est contente de nous, elle nous aligne tous en cortège, dans la chambre. Il y a beaucoup de neige, nous ne pouvons plus jouer dehors.

Elle met les petits devant, les grands derrière, deux à deux. Placée en tête du cortège, la Petite Maîtresse marche à reculons, donne le signal. Le cortège s'ébranle aux accents de :

„Bons garçons,
Commençons
Notre marche et nos chansons.
Bien au pas,
Chantons bas . . .“

Chacun chante à tue-tête et les pieds frappent en marchant et la Petite Maîtresse, toujours à reculons, guidant sa troupe, scande le pas en ouvrant et fermant violemment ce que nous appelons le « livret ». C'est comme qui dirait la couverture d'un livre en bois de buis, qui s'ouvre et se ferme avec un clac formidable.

Et nous marchons autour de la chambre, chantant, tapant des pieds, soulevant un nuage de poussière, et le livret de claquer, et les « Bons garçons » de recommencer et la marche et les chansons, jusqu'à ce que la Petite Maîtresse, n'en pouvant plus, s'assoit tout essoufflée sur un banc.

Ça, c'est de la joie ! Quel beau train nous menons, et comme ça résonne dans la chambre basse. Comme la poussière tour-

billonne follement. Nos lourdes socques ferrés de villageois battent une marche triomphale et entraînant :

— « Encore un tour, Petite Maîtresse », crient les jeunes voix en clairon.

— « Vous serez bien gentils, mes petits ? »

— « Oui, oui, Petite Maîtresse. »

Et l'on repart, avec un entrain endiablé, la Petite Maîtresse, son livret en mains, claquant de plus belle.

Oh ! ce livret ! Que n'avons-nous pas fait pour nous en emparer ? La Petite Maîtresse le garde jalousement dans un placard situé haut. En posant un tabouret sur la table, Henri a pu le prendre, un jour où la Petite Maîtresse nous avait laissés seuls, un instant. Il était en train de le faire claquer du haut de cet édifice, quand celui-ci s'écroula soudain, entraînant la table, le tabouret, le livret et Henri qui entraîna, à son tour, Léon, trônant sur l'ustensile. Il y eut de sérieuses contusions que la Petite Maîtresse soigna avec des compresses d'extrait de Saturne et un breuvage de fleurs d'oranger.

Cette catastrophe ne fut pas sans nous impressionner et je crois que la Petite Maîtresse aurait pu, tranquillement dès lors, remettre le livret dans le placard : notre volée n'y aurait plus jamais touché. Pourtant, elle le cache dans la grande horloge de Morez où aucun de nous ne pourra désormais l'atteindre.

De temps en temps, il arrive cependant que la Petite Maîtresse dépose le précieux livret dans une paire de menottes, pour un petit moment ; c'est en guise de compensation consentie par elle, ensuite d'un grand

sacrifice ; ou bien c'est une consolation d'un malheur qui n'est pas la conséquence d'une faute.

Elle est intransigeante à ce sujet, la Petite Maîtresse :

— « Tu as commis une faute, la conséquence mauvaise est ta punition. Tu la subiras. »

Et ni pleurs, ni démonstrations bruyantes ne la font dévier de sa maxime.

Quand elle juge le coupable, imbu de cette vérité, elle vient tendrement à lui, obtient un mot la convainquant qu'il a réalisé son tort, et alors, si le petit mouchoir, plutôt généralement douteux, n'y suffit plus, elle sort de sa poche un grand carré de cotonnade orné de lunes jaunes et rouges et essuie mouche, lisse, console

Bien rares sont ceux qui résistent à leur Petite Maîtresse.

Ces beaux mouchoirs aux couleurs vives sont souvent, un sujet d'étonnement pour Isaline et pour moi. La Petite Maîtresse porte, noué autour du cou, un mouchoir invariablement aux mêmes dessins ternes, blancs et noirs, dans la note grisaille :

— « Dis, Petite Maîtresse, pourquoi que tu te mouches pas avec le vilain mouchoir et que tu mets pas le beau autour de ton cou ? »

— « Ah, mes petites, une fille doit être modeste. »

— « Dis, Petite Maîtresse, t'es une maîtresse, t'es pas une fille ? »

— « Travaillons, enfants, travaillons ! »

C'est l'argument de la Petite Maîtresse pour obtenir que la vie coule aussi sagement

que possible, sans secousses d'aucune sorte, dans la Petite Ecole de la Poya.

Quelle vie douce, en effet !

Quand on apprend, un jour, qu'une jeune maîtresse, une dame de la ville, est venue diriger une nouvelle école et qu'on se met à appeler notre Petite Maîtresse « la vieille maîtresse », il y a une grande indignation dans la place.

De grandes discussions aussi ; la Petite Maîtresse n'est plus jeune, puisqu'elle porte un bonnet comme les grand'mères, et sous le bonnet, ses cheveux blanchissent ; aucun de nous ne veut admettre qu'elle soit vieille, cependant.

— « Puisqu'elle n'est pas jeune et qu'elle n'est pas vieille », dit Henri, « c'est qu'elle est tiède. »

Tout le monde accepte ce terme avec enthousiasme.

— « C'est bien sûr que je suis vieille », nous dit notre Petite Maîtresse. — « Je suis vieille mes enfants. Pourquoi ne pas le dire ? Et pourquoi vous en fâcher ? »

Bonne maîtresse ! Elle abandonne son tricotage, nous attire près d'elle, caresse nos cheveux et selon l'habitude qui lui est chère, ses mains posées sur nos têtes, elle ajoute gravement :

— « Les jours de nos années reviennent à soixante-et-dix Eternel, le temps de ma vie est devant Toi, comme rien. »

VII.

Souvenirs, vieux souvenirs d'enfance,
D'où vous vient ce pouvoir de nous
charmer toujours?

Eugène Rambert.

Ce Noël fut un Noël mémorable. Dans la vieille salle des catéchumènes de la cure où se trouve encore l'arche antique servant à recueillir les dîmes, les Elizas ont allumé un arbre de Noël.

La Petite Maîtresse y amène ses petits et les fait chanter.

Nous chantons tous nos chants, même notre « Roulez tambours. Battez gaîment une marche en arrière. »

Il y a un ravissant petit ange qui se balance au-dessus de l'arbre.

Les yeux brillent et les bougies s'y reflètent comme dans des miroirs. Notre pasteur demande aux petits ce qu'ils voient sur l'arbre :

— « Des pommes. »

— « Des oranges. »

— « Des noix dorées. »

Et beaucoup d'autres réponses encore, mais pas celle qu'attend le pasteur.

Enfin, un petit crie :

— « Du sucre ! »

Ce n'est pas encore ça.

Les parents viennent à l'aide et la réponse attendue « des lumières » sort enfin, de plusieurs bouches.

Notre joie n'est pas épuisée encore, car voici bientôt le Nouvel-an avec son Bon Enfant. Chacun de nous s'imagine ce Bon

Enfant à son idée ; elle est bien vague, cette idée. Les parents ne sont pas, non plus, toujours d'accord pour le décrire aux enfants.

Jean-Louis, lui, l'a rencontré ; il portait deux jolis petits paniers, un rose et un bleu, couverts de papiers assortis aux paniers. Sous ces papiers, Jean-Louis a vu des noix, des bonbons, un rouleau de chocolat. Jean-Louis croit que c'est pour nous. Le matin de l'An, en nous réveillant, voilà les deux petits paniers qui frappent nos regards. Le bleu pour Cici, le rose pour Nanette ; Cici lit sur des étiquettes que c'est le cadeau de grand-papa et grand'maman.

Quel ravissement ! Jamais nous n'avons été à pareille fête ! C'est la première fois que nous possédons chacune autant de douceurs.

C'est à peu de temps de là que nous sommes invitées à goûter chez une nouvelle tante : c'est la tante Charlotte des enfants du Juge. Jules et sa sœur, la petite Elise timide et douce, nous accueillent gentiment. On s'embrasse à la ronde. Il y a Isaline, Alice, les Jumelles et beaucoup d'autres.

D'emblée, tante Charlotte prend place, avec les Elizas, dans l'élite du petit monde où nous nous mouvons. Elle est jolie, tante Charlotte, aussi jolie que cousine Nicolette quoique bien différente ; son visage est fin et frais, ses yeux noirs et veloutés, ses gestes harmonieux, sa voix surtout charme et séduit nos cœurs ; une voix qui vibre tendrement comme une musique qui cherche à calmer, à adoucir, à séduire ; oui, elle est séduisante, la tante Charlotte des petites au

Juge, autrement que cousine Nicolette ; elle est séduisante, sans boucles, sans volants, sans bijoux. Elle est séduisante parce que la bonté rayonne sur ses traits.

Et puis, tante Charlotte ne dit jamais un mot qui peine, et elle est toujours juste.

Avant la foire de novembre qui marque mon entrée dans la Petite Ecole, j'avais, un jour, avec Isaline et son frère, passé très près d'un grand « fleurier » où séchaient les noix de tante Charlotte, si près que quelques noix avaient trouvé le chemin de nos poches. Tante Charlotte nous avait appelés de sa galerie et rien qu'en entendant sa voix, nous avions replacé les noix sur le fleurier. Pas un mot n'avait été prononcé ; mais, comme les yeux tendres nous avaient souri.

Et puis, tante Charlotte cherche toujours le beau côté des gens et des choses ; elle fait voir aux petits, comme aux grands enfants, où est le devoir, et combien l'accomplissement de tous les devoirs, si insignifiants qu'ils paraissent, est une source de joie et de saine fierté.

Mais, quand tante Charlotte rencontre une chose répréhensible, elle le dit avec fermeté ; dans sa belle humilité, cela lui coûte de sermonner... Ses yeux sont humides et elle est comme un peu hors d'haleine.

Cici tient un aussi beau cahier qu'Adèle. J'écris toujours sur l'ardoise et je fais crier ma touche, prétendant m'appliquer, tandis que c'est parce que je vois Edouard grincer des dents. Je trouve cela déplacé, à son âge.

Nous avons tous beaucoup toussé cet hiver ; les « bises » de la Petite Maîtresse ne

suffisent plus, elle nous fait du thé de taconnets.

Que ceux qui ne savent pas ce que c'est qu'une bise, qui n'ont jamais connu cette douceur, ne s'en préoccupent point.

C'est un des privilèges de notre enfance simple et fruste.

Quant aux taconnets, ceux de la Petite Maîtresse sont épuisés. Aux premiers beaux jours d'avril, la bande arrive tapageuse, paniers en mains, réclamant l'expédition promise, à la cueillette des taconnets.

La tante Sophie, consultée, déclare que la journée ne peut être plus propice. Sami a raconté en rentrant d'un labour à Sumont, que les pentes y sont jaunes de taconnets ; aussi les piétinements redoublent.

La Petite Maîtresse noue les brides de son chapeau sous son menton, compte et aligne son monde, et la colonne s'ébranle — la Petite Maîtresse tient à la colonne, deux à deux, un grand pilotant un petit, — suivie par le regard attendri de tante Sophie et le bon sourire du colosse barbu qui est son mari.

On gravit, en chantant, la pente de la Poya, pour atteindre Sumont où foisonnent, en effet, les taconnets. L'allégresse est générale, le mot d'ordre est de remplir les paniers, chacun selon sa propre initiative, et la petite troupe exubérante s'éparpille sur les talus de Sumont, cueillant les taconnets.

Dans l'air attiédi, dans l'azur vibrant du vol des insectes, au grand soleil, vivifié, semble-t-il, après son long repos hivernal, nous donnons cours à la joie de nous sentir vivre, vivre et rire en plein air, gambadant

de ci, de là, mesurant pour ainsi dire, de nos bonds, ce royaume de « fais ce que tu veux » où nous nous trouvons, soudain en liberté.

Et pourtant, la terre encore froide ne montre que l'herbe noircie de l'automne dernier ; aucune végétation, aucune fleur ne l'embellissent ; seuls, les taconnets disgracieux sur leurs tiges raides, tendent à nos doigts malhabiles, leur tête soyeuse.

Le Bois de Mont dénudé est muet, encore. Ça et là, de grosses plaques de neige rappellent que l'hiver qui vient de sortir, laissant un coin de son manteau blanc, n'a point refermé entièrement la porte.

Plus tard, quand le printemps s'est royalement installé, les courses prennent plus d'envergure. La Petite Maîtresse et ses petits vont au Bois de Mont, aux Bûres, au Chaney, en chantant :

C'est le printemps,
Allons aux champs,
La campagne est fleurie . . .

Nous longeons les prés et nous initiant à la vie, nous faisons, derrière le dos de la Petite Maîtresse, des incursions illicites, pour arracher des « barboutzets » dans la belle herbe drue et les manger tels quels !

Et quand les foins sont venus, nous nous jetons dans les « toules », humant les parfums délicieux.

Un soir de juin, nous avons fait les foins avec les Jumelles chez leur tante, c'est-à-dire que nous avons regardé faire, jouant autour des tas. La chaleur a été accablante ; on déploie une grande activité de toutes

parts, pour rentrer les foins ; le temps a été extraordinairement propice, mais il faut se hâter ; de gros nuages roulent lentement un peu partout et la Tour de Gourze prend sa mine renfrognée, en tirant son bonnet jusque sur ses épaules. La soirée est merveilleuse, le soleil en descendant derrière le Jorat, s'attarde encore en longs traits de feu sur les campagnes d'où monte la douce haleine de la terre après les foins coupés.

Un grand char de foin, traîné par deux chevaux, gravit avec lenteur la route arrivant au village qu'il faut traverser pour atteindre la grange.

Les chevaux sont fatigués ; ils ont amené plus d'un char, ce jour-là, c'est le dernier. Ils le sentent à la voix calmée du conducteur et aux claquements moins impérieux de son fouet.

Ils avancent d'une marche égale, quasi triomphale. Sur le foin odorant, nous sommes assises ou à demi couchées, telles les jeunes Vénitiennes de Sotto Marina, d'Edmond de Pury, sur leur barque enguirlandée de fleurs, chantant leur cantilène.

Et nous chantons, nous aussi, « les airs des anciens jours ». Et dans l'air tiède et calme, la vieille chanson finit :

„Moi, j'écoute en silence
Les refrains que j'aimais . . .“

C'est beau de grâce, de fraîcheur, de force, ces enfants, ce chant, ces chevaux.

Petite maman n'a pas permis que j'accepte le corbeau vivant du postillon, car où le logerions-nous ?

Quelle douleur de devoir y renoncer ; il

est si joli, si familier, il crie si nettement :
« An...ne — A...ne... »

Le postillon propose de l'envoyer à notre grand'maman maternelle, là-bas, dans notre vallée retirée ; il vivra avec les poules et les chèvres. L'idée nous fait bondir de joie, le corbeau est expédié : nous le reverrons quand nous irons à notre tour.

Et voilà que notre oncle Henri entreprend le voyage ; il se charge de conduire Cici et Nanette qui disent adieu à leurs amis et, en route....

Nous sommes familiarisées avec le chemin de fer ; il ne nous cause plus ni étonnement, ni frayeur. Nous avons même revu Lausanne.

C'est par une magnifique journée de juillet que nous reprenons possession de la vallée natale, que nous rentrons dans la sérénité auguste des forêts du Jura.

Le radieux soleil inonde les Combes ; les grands toupeaux assoupis ressemblent, parsemés dans les pâturages, à des graines de haricots tachetés, de couleurs diverses, qu'on aurait jetées dans l'herbe, par poignées.

La chanson des clochettes se répand assourdie, voilée sur la campagne immobile, s'en va se perdre dans la grande forêt accueillante. Les sapins la recueillent et quand nous nous promènerons, le soir, sur le tapis de mousse qui étouffe nos pas, nous entendrons là-haut, où les têtes altières des sapins se touchent, les douces mélodies que nous reconnaitrons.

Nous faisons à pied le dernier bout de chemin ; nous retrouvons les petites étoiles blanches qui fleurissent dans le creux des

mousses, les orgueilleuses gentianes, le grand sapin, tous les coins familiers et la nouvelle maison, puis voilà grand-papa dont la moustache martiale tremble en nous serrant dans ses bras ; grand'maman qui rit et qui pleure en accueillant sa Cici et sa Nanon, sa Cicette et sa Nanette ; tante Doya, ses chats sur les épaules, des lézards apprivoisés dans la poche de son tablier.

A quelques pas de nous, perché majestueusement sur le dossier du banc, le corbeau du postillon. Il bat lentement des ailes plusieurs fois, puis articule solennellement : « An . . . ne, An . . . ne. »

Qui est à la joie de ce revoir ? C'est bien nous ! Nous courons de grand'mère à grand-père, du corbeau aux lézards. Nous n'aurons pas assez de longues semaines pour jouir de tous ces bonheurs.

Heureuse enfance dont le ravissement peut atteindre une telle intensité !

Grand'maman nous mesure à la porte du bureau où grand-père a déjà relevé l'échelle de notre taille qui figurait sur la porte de la vieille maison, depuis que nous savons marcher.

Nous sommes pesées sur la grande bascule, nos poids dûment marqués en regard des mesures : grand'maman parle de rétablir aussitôt ses traitements à l'anglaise et grand-papa de nous faire boire du lait chaud.

Enfin, nous faisons l'inspection de la nouvelle maison, le corbeau croassant et sautillant derrière nous, les chats sautant de meubles en meubles avec des regards obliques et soupçonneux dans la direction de cet intrus.

Nous visitons les quatre chèvres dans leur étable.

— « Quant aux poules », nous dit grand-mère, « si vous voulez les saluer, vous les trouverez dans la forêt. »

En quelques pas, nous y sommes. Le troupeau de grand-mère circule d'un air posé, de ci, de là, sous les grands sapins, enjambant élégamment les racines saillant autour des troncs et ne prend grande attention, ni à nous, ni à nos démonstrations amicales.

Tous les oiseaux sylvestres, par contre, entonnent des salves mélodieuses en notre honneur ; ils chantent, ils ramagent, ils s'égo-sillent.

Nous écoutons religieusement ce concert, assises sur la mousse. Les voix se sont tues que nous écoutons encore. Voilà que soudain, au clocher voisin, sur la terre de France, toute proche, tombent dans le crépuscule les sons de l'angelus, saluant la chute du jour.

VIII.

Pour mon cœur, que d'attraits . . .

Nous retrouvons notre vallée ancestrale bien différente à nos yeux de ce que nous l'avons laissée. Ce n'est pas elle qui a changé, c'est nous.

L'éloignement, d'autres lieux parcourus créent une puissance de comparaison inconsciente chez l'enfant, il est vrai, mais dont les effets s'affirment à son insu.

Je remarque la différence entre les maisons du pays que nous venons de quitter et les habitations de notre vallée. Ici, elles

adoptent les lignes longues et monotones des pentes qui enserrant la vallée. Elles sont généralement tournées dans le sens de sa longueur; elles sont basses, les fenêtres petites, les toits rappellent les côtes douces et lentes, toutes proches, par lesquelles on atteint les crêtes couronnées de sapins.

On voit partout les antiques cheminées en bois avec leur « couvert » qui de la cuisine s'abaisse et se relève au moyen d'une longue chaîne ou d'une tige de fer.

Comme les jardins me paraissent maigres après ceux de notre riante contrée nouvelle; là, les allées sont bordées de buis taillés; les roses trémières alignent leurs tiges superbes et multicolores; les riches pourpiers envahissent les murs et s'étalent jusque sur les chemins; les poiriers du Japon s'épanouissent; les citronnelles embaument, c'est coloré, c'est chatoyant, brillant. Tout cela cadre avec le paysage verdoyant aux molles inclinaisons, aux frondaisons opulentes.

Ici, la terre est pauvre, mélangée de cailloux; les fleurs sont rares dans les jardins; par contre les fenêtres sont libéralement garnies de geraniums et de fuchsias qui, au grand air, ne supporteraient pas les gelées tardives du printemps et précoces de l'arrière-été.

Voilà les combes solitaires, perdues dans les forêts de sapins et les bouquets de hêtres aux vigoureuses ramures; elles sont parsemées de rocs de toutes tailles. Une lumière blonde et tendre les baigne et les imprègne d'une poésie calme et sereine.

Les oncles font fête aux deux petites orphelines, grandes qu'elles en sont méconnaiss-

sables. Oncle Adolphe qui n'a, pour le moment, mal ni aux dents, ni aux oreilles, enlève son bonnet pour nous embrasser et je remarque que tant grand-père que les oncles nous donnent le baiser de l'arrivée et celui de départ, en se découvrant.

— « Anne-Julie sait lire », se disent les oncles les uns aux autres, ce qui me fait rougir très fort, car en vérité, je ne sais lire que les tout petits mots. Je le confie à oncle Octave demeuré mon confident ; il me débite ses maximes et me sort d'embarras avec beaucoup de diplomatie, lorsque je m'embarque dans de mauvaises affaires avec la bande des Marcellin, plus téméraires que jamais.

Et pourtant, oncle Octave me démontre constamment les avantages d'une vie de reclus ; ayant épuisé ses maximes, il finit par ces vers :

Pour vivre heureux.
Vivons cachés.

Quant le moment arrive d'entreprendre les visites à la parenté et d'accepter des invitations nombreuses, c'est oncle Octave qui est le plus empressé à combiner les courses et à nous conduire dans son vieux char d'un bout de la vallée à l'autre, tout en déclarant que

Plus on a de liaisons,
Plus on a de déceptions.

Des cousins revenus d'Angleterre où ils ont fait fortune, nous convient à passer une journée chez eux. La maison qu'ils ont achetée et embellie, a sa façade au Sud, sur la place du village ; à l'Est, une barrière

en fer ouvragé très lourde, ferme le jardin dont ils ont fait une sorte de jardin de plaisance, pour le moment encore sec et aride.

On nous envoie jouer dans ce jardin, mais nos petits cousins qui portent des pantalons serrés au genou, les jambes nues et de longues boucles, font l'émerveillement du village ; ils préfèrent de beaucoup la place pour nos ébats. Nous y menons de joyeux divertissements avec tous les marmots de l'endroit quand notre cousine apparaissant à la fenêtre, nous appelle :

— « Enfants, venez souper à la viande. »

En effet, ce que nous autres, nous appelons goûter, avec du lait, des tartines, un plat de riz ou une compote, chez nos riches cousins cela s'appelle souper à la viande. Viande, salade, légumes, vin, pâtisseries et une boisson étrangère et amère qu'ils appellent « tii ». Et nous soupons à la viande, émerveillées, nous aussi.

Et le cousin nous ramène chez grand-père dans une jolie petite voiture jaune, haute sur roues, avec un cheval également jaune. Les oncles viennent nous cueillir dans ce véhicule élevé que le cousin appelle un tilbury.

— « Tilbérie ou tilburie », dit oncle Edouard, « c'est bien encore un de leurs drôles de mots pour les choses ; moi, j'appelle ça un tapecu ».

Survient une série de jours pluvieux, où il n'est pas question de jouer dehors ; la pluie fouettée par les vents furieux qui soufflent de toutes les directions, ne laisse aucun recoin sec.

Nous avons fait de brillantes parties sur

les soliveaux de la grange des Marcellin, mais la Jute est tombée si malencontreusement qu'elle s'est cassé un poignet et grand-papa, en personne, est intervenu pour nous défendre désormais, l'accès de cette délectable grange.

Grand'maman charge alors Mélie de balayer le galetas, d'ouvrir les œils de bœuf et de nous préparer ainsi une magnifique chambre de jeux.

On choisit chez les Marcellin ceux des enfants réputés les plus calmes — ou plutôt les moins intrépides, — pour se joindre à nous.

Mélie a poussé dans les bords, les meubles, les caisses et les malles qui encombrent ce vaste grenier. Quand nous avons assez gambadé, couru et sauté, nous nous avisons de fureter dans les meubles et les malles : nous découvrons des vêtements antiques, des uniformes, des armes ; nous organisons des appartements avec les meubles, et, revêtus de ces défroques, nous jouons avec délices les contes de fées.

La Belle au Bois Dormant est couverte du voile de mariée de la tante Anne-Geneviève de notre grand'maman et le Prince porte l'épée et la cadenette de grand-père ; il a à ses pieds les souliers à boucles de grand-père.

Grand'maman et Mélie ne savent trop que penser de ces sacrilèges ; bien que toutes ces choses soient depuis longtemps abandonnées aux mites, grand'maman est soucieuse ; Mélie insiste pour qu'on en parle à « notre maître » et finalement, je suis chargée d'aller avouer à grand-père ce que nous avons fait et de le vousoyer, dit Mélie.

Grand-papa lit dans son fauteuil près de la fenêtre ; la grande horloge de Morez se dresse près de lui, je vois le balancier passer et repasser derrière la vitre ovale et j'éprouve quelque angoisse à me confesser.

Grand-papa m'aperçoit, pose son livre et m'attire à lui.

— « Je lis quelque chose qui t'intéresserait beaucoup, Anne-Julie », me dit-il doucement, en prenant dans les deux siennes ma main potelée et brune.

— « Oui, grand'père, mais je dois vous vousoyer et vous dire que Mélie a dit que nous avons joué avec vos malles et les choses qui sont dedans. »

— « Tu veux dire les malles du grenier ? »

— « Oui, grand-père, nous avons tout sorti et tout mis, et sans demander la permission, dit grand'mère. »

— « Eh bien ! Il faut tout rentrer et ne jamais plus rien toucher sans permission. Quant à ces choses, ce sont les témoins des années des vanités de ma vie, qu'on les laisse dormir où elles sont. Maintenant, veux-tu écouter mon histoire ? »

— « Oui, grand-père, et je peux te tutoyer ? »

— « Mais oui, quelle étrange idée a cette bonne Mélie ! »

Le livre de grand-père est un vieux volume, imprimé très fin, en deux colonnes par page, avec des gravures anciennes.

— « Regarde », dit grand-père, « que vois-tu sur cette première page ? »

— « Je vois un homme chargé d'un énorme fardeau et qui ne peut plus avancer. »

— « C'est Chrétien, mon enfant, ce livre

est le voyage du Chrétien. Tu vois le chrétien qui s'est rendu compte du poids de ses péchés et qui fuit la Cité de Destruction où il est né et a vécu ; il part chercher « l'héritage incorruptible qui ne se peut souiller, ni flétrir », conservé dans les cieux, pour nous.

Ses amis, ses parents veulent l'en empêcher. Obstination et Souplesse sont envoyés pour le retenir.

Mais, il leur résiste, encouragé par Evangéliste. Vois, mon enfant, le pauvre Chrétien s'est mis courageusement en route ; il tient dans sa main la Parole de vie que lui a remise Evangéliste et qui lui montrera le chemin à suivre.

Malgré cela, étant distrait par ses compagnons, ils s'enfoncent tous trois dans les Marais du Découragement.

Là, Secours vient à l'aide de Chrétien.

— « Il l'a fait remonter hors d'un borbier fangeux ; il a assuré ses pas. »

— « Va rejoindre ta grand'mère qui t'appelle, Anne-Julie, et je te raconterai la suite une prochaine fois. »

Nous attendons le lendemain au bord de la grande route, au haut du Crêt, la poste, qui nous reconduit chez nos grands parents maternels.

De la place où nous sommes arrêtées avec nos oncles Pierre-Eugène, Octave et Edouard, nous voyons la ferme, le jardin, les prés familiers, la maison vénérable, grand-papa, grand'maman sur le seuil, les oncles appuyés aux barrières du jardin, leurs têtes blondes levées vers nous ; la coiffe de Mélie apparaît d'une fenêtre à l'autre, et toutes les mains s'agitent en signe d'adieu.

Notre vieil ami, le conducteur, nous installe en nous saluant avec effusion. Il ne nous a pas encore vues depuis notre arrivée. Ses chèvres, Cici et Nanette et ses petits garçons se portent bien. Il va nous apporter un de ces premiers jours, à chacune, une « tomme » de ses chèvres et nous verrons ça, quelles bonnes tommes et quelles bonnes chèvres.

Comme il n'y a pas d'autres voyageurs que nous, il nous tient compagnie à l'intérieur, en nous racontant ses peines et ses joies, ses succès et ses déboires. Nous devons, à notre tour, lui parler de notre nouveau pays : le conducteur en connaît tous nos amis, quand nous arrivons chez nos grands parents maternels.

Le vie reprend son cours ; tous les après-midi, nous allons avec grand-papa conduire les chèvres brouter dans la forêt ; il y a nos deux chèvres blanches, nos deux noires, et les trois chèvres grises des gendarmes.

Elles sont dociles et douces ; nous n'en avons plus peur. Les deux blanches avaient bien essayé les premiers jours de nous effrayer en s'approchant de nous, à brûle-pourpoint, la tête basse et leurs jolies petites cornes tendues dans un geste quasi agressif. Grand-papa nous avait crié :

— « Prenez-les par les cornes ! »

Nous avons délibérément obéi, et les deux chèvres blanches s'en étaient tenues à ces escarmouches.

Et la vie coule égale, paisible.

Parfois Cici a bien quelques velléités de résister aux ordres ; Anne-Julie souvent, même, désobéit : grand'maman sermonne,

tante Doya se fâche ; Cici pleure puis cède ; Anne-Julie tape du pied, dit des vilains mots, tire la langue ; grand-papa paraît, contemple tristement la scène ; instantanément, le calme renaît, tout est oublié.

Charbonnier, le joli corbeau, a été trouvé mourant dans la cuisine, à côté d'un panier de griottes. Il en a tant mangé et si goulûment qu'il en est mort.

Nous le pleurons violemment, Cici et moi, et nous serions inconsolables si les préparatifs de son enterrement ne venaient nous distraire de notre chagrin.

Tante Doya coud un joli fourreau blanc qu'on lui met, attaché autour du cou ; ses pattes passées dans des ouvertures, reposent sur sa poitrine. Grand-papa nous a donné une boîte qui sert de cercueil, et nous organisons les funérailles. La tombe a été creusée dans le parc.

Les chèvres sont invitées ; elles se comportent fort mal ; elles refusent de marcher deux à deux, et une voiture venant à passer sur la route au moment où le cortège s'ébranle, elles se précipitent toutes, comme des écervelées, pour la voir de près.

Grand-papa et grand'mère, ainsi que le chef de Poste préfèrent assister comme spectateurs ; seul un très jeune gendarme se joint à nous, avec tante Doya, Sem, Cham et Japhet, les trois lézards apprivoisés ; les deux chats avec une tenue pleine de dignité ont cependant sur leurs faces câlines une expression ambiguë, et la sympathie qu'elles s'efforcent d'afficher nous est très suspecte.

Malgré tous nos efforts, il nous est impossible d'amener les poules, errant à leur

façon dans la forêt. Cette défection nous cause une grande peine, Charbonnier était un de leurs bons amis, nous ne comprenons pas leur infidélité à son égard.

Un événement d'une grande gravité apporte une diversion : un des petits garçons de nos cousins d'Angleterre est mort subitement. Tante Doya a fait une magnifique couronne de feuillages et de fleurs ; nous allons avec elle, en poste, la porter, pour rentrer le même jour.

Le beau bébé à la tête bouclée est couché dans un cercueil capitonné de blanc, ses jolies mains à fossettes et encore roses, sont jointes devant lui ; il semble dormir paisiblement. Nous le contemplons en silence ; nous sommes pour la première fois en présence de la majesté de la mort. C'est moins l'enfant mort, lui-même qui nous impressionne, que l'attirail de la mort : la chambre assombrie, les couronnes aux parfums violents, les gens circulant sans bruit, les pleurs, les sanglots étouffés ; la ravissante créature reposant si blanche, si pure, si potelée, retient nos regards et c'est seulement lorsque je me penche pour embrasser sa joue ronde et que mes lèvres viennent en contact avec ce froid de marbre, que je réalise vaguement que ce corps charmant n'est plus qu'une dépouille sans vie et je suis frappée de stupeur.

Cici qui l'embrasse, à son tour, s'effondre ; tante Doya l'emporte. Moi, je reste seule et je tâche de comprendre. C'est cela, la mort. Je pense aux yeux voilés de Charbonnier ; je m'approche doucement du bébé pour voir les siens. Ils sont entr'ouverts et le même tissu terne les recouvre. Je touche

délicatement les mains, le bras, l'épaule à travers la gaze légère.

C'est le même froid rigide, la même insensibilité. Et j'ai alors la conscience très nette que le bébé n'est plus là. Mais où est-il ?

Soudain, le souvenir du petit ange qui planait si gracieux au-dessus de l'arbre de Noël des Elizas, me revient à la mémoire, avec les récits dont on a bercé notre enfance...

A ce moment, la porte s'ouvre et notre belle cousine Nicolette entre, touchante et grave, vêtue de soie noire, sans bijoux. Sur ses boucles blondes est posé un mignon petit chapeau noir. Elle tient à la main une corbeille de fleurs qu'elle dépose une à une dans le cercueil, sur l'enfant, autour de lui. Elle pleure sans bruit.

Tout cela est si harmonieux, si fascinant que je suis captivée ; je regarde comme je regarderais un tableau admirable ; ma respiration est haletante, je suis clouée sur place. Cousine Nicolette a vidé son panier et s'apprête à tamponner ses yeux bleus avec son petit mouchoir ; quand elle m'aperçoit, elle me prend tendrement dans ses bras et m'entraîne hors de la chambre.

Nous dînons chez elle et rentrons avec la poste de l'après-midi ; le conducteur toujours à la hauteur de toutes les circonstances, a pris un visage douloureux et nous parle d'une petite fille qu'il a perdue.

La mort de Charbonnier lui inspire ; nous semble-t-il, un bien plus grand intérêt.

— « Avec les poupons, ça veut arriver », dit-il, « mais ce joli corbeau, qui l'aurait cru ? Dire qu'il parlait, encore. »

Il trouve cette fin ignominieuse à tant de capacités, à un être aussi avisé que notre prodigieux Charbonnier.

Grand'mère nous fait cadeau, à chacune, d'un peloton de coton dans l'intérieur duquel est cachée une surprise. Nous devons apprendre à tricoter et chaque jour faire quelques tours.

Cici, comme toujours, se tire à merveille de la tâche ! Mais, la pauvre Nanette, que de larmes, ses aiguilles en sont entièrement rouillées ; le coton cassé deux ou trois fois chaque tour ; que de trépignements d'impatience. Mon pauvre grand-papa est désolé ; il ne reconnaît plus sa Nanette.

Personne ne sait comment cela finirait, si nos voisins de France ne venaient nous inviter pour la grande fête qu'ils appellent la Vogue.

Même grand-père admet qu'Anne-Julie n'ira que si elle est enfin parvenue à tricoter convenablement. Il dérouille mes aiguilles, ce bon grand-père. Tante Doya recommence le tricotage et par un effort désespéré, — le courage du désespoir — je parviens à faire, pendant la semaine d'épreuve, six tours à peu près passables.

Grand'maman appelle cela une victoire sur mon insurmontable paresse ; tante Doya y voit une tentative de vaincre mon tempérament violent ; moi je confie à grand-papa que j'ai surtout bien envie d'aller à la Vogue, et empruntant le langage du jeune gendarme, j'ajoute que : « Je me fous de ça, si je n'apprends pas à tricoter. »

Grand-papa jette un coup d'œil dans la direction du jardin où travaille grand'mère,

puis il me fait des reproches de mon langage de gendarme, reproches bien tendres qui m'émeuvent beaucoup. Je promets tout ce qu'il veut, à mon grand-père.

Cette Vogue, grand'maman l'appelle la Saint-Goulu. Cela commence par des processions, des services religieux, puis un formidable banquet qui dure jusque bien avant dans la nuit. On vous sert de tout, sur votre assiette, et il faut manger de tout.

Comment n'avons-nous pas eu dix fois le sort d'Aglæë, pendant cette mémorable journée !

Nous jouons avec une troupe d'enfants, garçons et filles de tous âges, auxquels s'ajoutent, à chaque instant, de nouveaux contingents. Un riche habitant du hameau qui ne se console pas de n'avoir pas d'enfants lui-même, nous paie des tours de roue où je gagne un vase et une assiette.

A la nuit tombante, grand-papa nous emmène, extrénuées, mais triomphantes ; mon vase, intact dans mes mains, tandis que Cici à qui j'ai donné mon assiette l'a cassée en la laissant tomber.

Le temps est magnifique ; nous vivons pour ainsi dire, sous le grand sapin où nous jouons, mangeons, où grand'maman nous fait lire chaque jour, écrire sur l'ardoise et tricoter.

Grand-papa me trouve plus docile, mais il a dû m'interdire toutes relations avec le jeune gendarme dont le langage énergique mais inélégant ne convient pas à une fillette.

Nous vivons aussi des journées entières dans la forêt, à la cueillette des framboises

et des myrtilles. Nos cousins d'Angleterre sont venus en famille, passer une journée où tout le monde a cueilli, sauf leurs quatre garçons qui, à notre grande indignation, mangent dans les paniers. Grand'maman prétend que ceux qui veulent manger, peuvent au moins cueillir ce qu'ils mangent. Ces observations étant restées sans effet, je me charge de remettre vigoureusement ces petits messieurs à l'ordre.

Les enfants de leur village, en admiration perpétuelle devant eux, les rendent insupportables. Il s'en suit une discussion irritée, quelques bousculades, puis des gros mots. L'aîné Edouard, dites Edward, à l'anglaise, nous réduit tous au silence par cette menace :

— « Quand on aura de nouveau un petit frère mort, vous ne viendrez pas le voir » !

Cici et moi, nous trouvons ces mots horribles. Cici se souvient en frissonnant du bouleversement qu'elle a éprouvé au contact du visage glacé de l'enfant mort ; par contre, elle a été, comme moi, profondément émue par la solennelle beauté de la mise en scène de la mort. Instantanément, notre petit cousin Edward nous devient antipathique et un irrésistible besoin me prend de tirer aussi une fois, des boucles, les siennes, ses belles boucles.

Je n'y vais pas de main morte. Ses cris, les cris de Cici et des trois petits frères attirent les parents assis plus loin, à admirer les charmes du jour finissant. Les parents d'Edward sont frappés de consternation ; toutes les personnes présentes sont frappées de la même manière ; sans autre forme de procès, je reçois de tante Doya

une maîtresse secouée et une claquée dont je vais me remettre près de mon grand-père.

Je termine mon récit par ces mots :

— « Ne trouves-tu pas, grand-père, qu'avant de me secouer et de me claquer, tante Doya aurait pu demander qui avait les torts ? »

— « Mon cher petit », répond grand-père ; quand il m'adresse ainsi, il est remué, mon grand-père ; « tu as eu tort de frapper un enfant en visite chez nous. »

— « Je l'ai pas frappé, grand-père, j'ai seulement tiré ses grandes boucles. »

— « C'est la même chose. Tu t'es laissée aller à ton caractère violent, Nanette. Tu as oublié que tes cousins ont droit à des égards, étant chez nous, même si Edouard vous a peinées. »

— « Tante Doya ne devait pas me punir devant eux, trouves-tu pas, grand-papa ? »

— « Tante Doya est plus prompte que le châtiment lui-même », dit grand-papa en riant. « Allons, Nanette, va faire ta paix. Le soleil se couche et vos cousins vont repartir. »

Une fois, encore, les sons de l'Angélus, à l'église prochaine, frappent mes oreilles ; ils résonnent comme un message de paix dont parle grand-père ; je prends mon courage à deux mains et le visage contrit, je m'approche de cousin, en train d'atteler son cheval :

— « Cousin, je regrette... »

Le cousin m'embrasse affectueusement et me soulevant dans ses bras, il me fait donner le baiser de réconciliation à Edward, assis sur le siège, fouet en mains.

IX.

Protège ma faiblesse
Et mes pas chancelants . . .

Le jeune gendarme est rentré en grâces auprès de grand-père, car il tient avec persévérance sa promesse d'épurer son langage. Il est de nouveau admis, lorsqu'il est libre, à nous accompagner dans la forêt avec les chèvres. Et tout va bien mieux, lorsqu'il est là, les chèvres sont plus dociles ; il abaisse les grandes branches des framboisiers si délicatement que nous pouvons cueillir toutes les belles framboises sans qu'elles tombent en pluie et se perdent dans la mousse.

Grand-papa est toujours présent, il est vrai ; mais il est fatigué au bout d'une heure ou deux et s'assied sur la mousse où il lit ou sommeille.

Le jeune gendarme a aussi dû promettre qu'il ne ferait pas toutes les quarante-quatre volontés de Nanette, et qu'il refuserait catégoriquement obéissance quand elle frapperait du pied. Il résulte de ces contrats, passés entre parties, que toutes deux en retirent profit : Anne-Julie est moins impérieuse et le jeune gendarme parle un français quasi châtié ; il entend sous le grand sapin la lecture des livres de Madame de Ségur ; il retient diligemment les plus beaux mots, comme abstraction faite, nonobstant, conséquemment, etc.

Je raconte à mon bon grand-père que mes oncles, « tous mes oncles, grand-père, très tous » — ceci est encore un dernier vestige de l'ancien langage du jeune gendarme — « très tous, Edouard, Octave, Adolphe, Ami,

Jules, Antoine - Elisée, Auguste et Pierre-Eugène, tous, ils disent que je sais lire, et tu sais, grand-père, notre Petite Maîtresse dit que je ne sais pas lire, parce que je ne lis que les tout petits mots, les grands, je ne peux pas les épeler. »

Grand-père entreprend la lourde tâche et voilà que je fais des progrès ; après les petits mots : mon, ma, lac, uni, vin, je déchiffre : mouton, père, arabe, etc. Je me réjouis avec grand-père de la surprise que je vais causer à notre Petite Maîtresse ; le tricotage aussi avance, avec beaucoup d'irrégularité, il est vrai ; quand grand'maman critique les longues mailles qui font par-ci, par-là, un trou béant ; grand-papa estime, lui, qu'il ne faut pas trop exiger de cette Nanette étourdie.

Mon grand-père me rappelle la Petite Maîtresse ; il est bon, indulgent, ferme et juste, comme elle. Il exige une certaine somme de travail, faite avec sérieux et constance, puis, c'est la liberté entière.

Quand les vaches, vers le soir, sont descendues à la rivière où les pâtres les attendent pour la leur faire traverser, je grimpe la côte, en face de la maison, jusqu'à l'orée de la forêt, avec le chien du chef de Poste, et nous redescendons en une course désordonnée jusqu'au fond de la vallée.

Je rentre avec des déchirures et de grandes plaques boueuses à mes vêtements, mes cheveux embroussaillés ; là encore, grand-papa intervient en ma faveur, et en celle des exercices au grand air, même des exercices violents, même des exercices impétueux de Nanette.

Nous avons, mon grand-père et moi, des

conversations interminables ; il me parle de son séjour à Paris, ce Paris fier et dur aux jeunes qui n'y apportent que leurs bras pour travailler.

Paris, où il a entendu la plus belle musique de sa vie ; où il a vu de grandes misères et un luxe insensé se côtoyer.

Ce grand-papa ne parle jamais des vanités de la vie ; il pense que pour celui qui veut travailler et apprendre, Paris est un foyer de lumières.

Il n'appelle pas vanités ce que Dieu nous donne.

— « A nous », dit-il, « d'en user sagement et avec prudence. »

Le dimanche matin, quand nos voisins rentrent de la messe et qu'ils ont chaud et soif, grand-papa, rasé et cravaté de frais, me prend par la main et nous nous trouvons là, pour entrer avec eux « chez Napoléon » où chacun prend une absinthe.

Grand-papa la prend très claire, à peine troublée, répète-t-il chaque fois à la jolie Philomène ; et chaque fois grand-papa m'offre la première gorgée.

Que dirait mon autre grand-père quand il verrait Anne-Julie assise au milieu de ces hommes, pour la plupart contrebandiers notoires ; le chef douanier français, un aimable vieillard a sa place réservée près de grand-papa ; le chef de Poste suisse, les douaniers français et suisses, les gendarmes, le maire, l'instituteur, le curé. Tous les hommes se donnent rendez-vous chez Napoléon. On parle politique, Thiers, Jules Favre, Napoléon III malade, dont on prévoit en exil, la fin prochaine.

A l'ouïe de ce nom, je regarde dans un des angles de la salle, les deux Napoléons, deux Grognards de l'Empire, les oncles de l'Hôtelier qui ont servi sous Napoléon premier, et qui à chaque mention de son nom, quand dans la discussion, il est question de lui, se lèvent brusquement et disent :

— « Présent, mon empereur. »

Mon autre grand-père ne sait rien de tout cela. Je l'aime beaucoup, je l'admire et le vénère, mais je ne lui confierais jamais ce que je dis à celui-ci, en rentrant à la maison pour le dîner, ou en nous promenant, ou assis ensemble sous le grand sapin.

Grand-papa a un culte passionné, c'est le devoir. Le devoir quel qu'il soit. Quand quelqu'un hésite à faire n'importe quoi, grand-papa à une façon de vous regarder droit dans les yeux et de dire.

— « C'est simple à débrouiller. Où est le devoir ? Jamais », dit-il, « vous ne serez embarrassés si vous êtes loyaux et écoutez la voix qui vous indique le devoir, vous n'y manquerez jamais. »

J'ai essayé maintes fois et je dois reconnaître que c'est fort simple et fort juste.

Un jour, où je suis seule à la maison avec grand-père, un marchand ambulant est venu acheter les os, dont le profit nous a été réservé par moitié, à Cici et à moi, par grand-mère, pour un achat qu'on tient secret entre nous.

Mais, voilà que le marchand me fait remarquer qu'avec ma part, je puis acheter un des beaux jouets qu'il a dans sa voiture. Un de ceux-ci me tente tout particulièrement. C'est un coq aux couleurs magni-

fiques, dressé sur une sorte de soufflet ; quand on pèse dessus, le coq vous jette à la figure un cri nasillard du plus bel effet.

Ai-je le droit de disposer de mon argent, ma part, un franc huitante ?

Le marchand le déclare tout ce qu'il y a de plus catégoriquement, et le jeune gendarme consulté, est absolument du même avis.

Grand-père s'est éloigné ; il a pris la part de Cici et me laisse libre d'agir à ma guise avec la mienne.

Je me pose la question de grand-père. Où est le devoir ? Mais, y a-t-il là, vraiment un devoir ? Ne puis-je pas faire ce qui me plaît sans porter la question sur un terrain aussi sérieux ? Le devoir, ce sont les grandes choses, les actions importantes, le travail...

Non, non, grand'maman compte sur notre part de la vente des os, à Cici et moi ; mon devoir ici est de ne pas les désappointer, ni elle, ni Cici, car où retrouverais-je jamais un franc huitante que je devrais donner pour le coq ?

Je dépose résolument le coq sur la voiture et je réclame le franc huitante que le marchand me remet avec ces mots :

« Voilà vos sous, mademoiselle. »

Je reviens vers grand-père, non sans un soupir à l'adresse du jouet. Grand-papa ne dit rien ; mais il pose sa main sur ma tête, comme la Petite Maîtresse, et je comprends qu'il m'approuve.

Le jeune gendarme me dit avec un sourire encourageant :

— « Ce coq, Nanette, il n'était apparemment pas naturel, et les coqs ne chantent pas comme ça ! »

X.

On y trouve un doux sommeil.

J. J. Porchat.

Mon ami Bailli rentre d'une grande ville qu'on appelle Lyon ; il est malade, très malade, dit grand'mère, si malade que nous ne pouvons aller le voir.

Grand-papa est sûr que l'air de la vallée natale le remettra ; en effet, quelques semaines à peine, se sont écoulées que la poste, un jour, nous amène le cher, le bon ami Bailli.

Mais, comme il est pâle, comme il a de la peine à descendre de la poste, comme le conducteur l'examine avec commisération.

Grand'mère et tante Doya, je le vois à leur visage, sont impressionnées, elles aussi ; grand-père s'avance rapidement avec nous, qui courons, et bientôt Bailli est entouré, embrassé, entraîné, installé sous le grand sapin où nous allons dîner.

J'ai pris mon ancienne place sur ses genoux ; quand grand'mère a voulu m'en empêcher, j'ai vu, à une contraction de ses traits, qu'il sait lui aussi, qu'il est affaibli et changé. Il a dit que ce serait plus prudent, peut-être.

Chacun dit tristement « peut-être » et je me suis alors assise près de lui. J'ai trop de choses à raconter et à montrer à mon ami Bailli, pour que la tristesse règne longtemps en ma société.

Sem, Cham et Japhet viennent montrer leurs tours ; pendant que tante Doya joue de l'accordéon, les trois lézards se démènent, sautent et dansent. Leur compagnie s'est

augmentée d'un quatrième lézard, pour lequel il n'a pas été trouvé de nom, et qu'on appelle « l'autre ». Il se borne à observer et à suivre de loin les trois camarades, sans se mêler encore à leurs jeux. Le chien du Poste s'exécute à son tour et le rire a déjà redonné des couleurs à Bailli.

Après dîner, il déballe un paquet volumineux, destiné à Cici et à moi. C'est une caissette de pralines et de fondants, quelque chose de fabuleux, d'extravagant : de la confiserie de Royat. Bailli est attaché à une maison de cette marque renommée.

Les fondants et les pralines sont si jolis que nous osons à peine les manger ; notre ami Bailli jouit de notre joie. Nous gardons notre ami Bailli au milieu de nous, pendant quelques semaines ; le temps est extraordinairement beau ; grand-papa a installé une sorte de couche pour lui, et il passe les journées, immobile, étendu au grand soleil. Le jeune gendarme va avec grand-père, conduire les chèvres en forêt, et Cici et moi restons auprès de notre ami Bailli. Nous lui parlons de notre nouvelle patrie, dans cet autre pays, où est notre petite-maman, et de nos amis nouveaux.

Cici fait la lecture, nous tricotons, nous jouons ; par un accord tacite, chacun s'ingénie à le distraire, car tous, nous comprenons que notre ami Bailli, notre beau Bailli, notre fort, notre vigoureux Bailli n'est plus. C'est un homme gravement atteint qui sans doute ne se relèvera jamais.

Nous remarquons qu'il ne nous embrasse plus, ni ne nous prend sur ses genoux, comme autrefois. Il saisit parfois nos mains,

les caresse un instant et y dépose un baiser.

Avant que l'air fraîchisse et que les ombres du soir commencent à s'allonger quand le soleil a atteint la grande Roche, Bailli rentre dans la maison ; grand'maman l'installe dans un fauteuil devant la cheminée où brille, en dépit de l'été, une vive flambée.

Un jour je le vois seul, et croyant qu'il dort comme cela lui arrive maintenant assez souvent, je m'approche doucement de lui. Quelle est ma douleur de voir qu'il pleure, qu'il sanglote désespérément.

— « Mon ami Bailli ! Mon ami Bailli ! »

Je ne puis qu'articuler avec peine ces mots à travers mes pleurs. Je me jette dans l'herbe devant lui et je pleure à mon tour, je sanglote aussi, désespérément. Je sens confusément qu'un grand malheur le menace.

Je sens la sombre présence d'un ennemi inconnu, sinistre, implacable. Bailli, qui a fait un geste pour se lever et venir à moi, se rassied et pleure maintenant, silencieusement.

Je verse dans le sein de la bonne terre maternelle, accueillante et sensible aux douleurs des enfants des mortels, toutes les larmes qui se sont accumulées dans mon cœur depuis bien des jours, depuis que j'ai deviné et que nous avons discerné, Cici et moi, que notre ami Bailli va mourir.

Quand je suis calmée, je m'approche de lui ; il essuie avec son mouchoir mon visage tout mouillé de pleurs ; d'une voix qu'il affermit avec peine, il me dit qu'il va partir, retourner vers sa mère, car c'est là qu'il veut mourir.

Quant il est revenu en Suisse, c'était pour mourir. Un docteur célèbre, là-bas, dans cette grande ville, lui a donné encore deux mois de vie et le terme approche.

Et notre ami Bailli nous a quittés pour ne plus revenir. Sa vieille mère l'a soigné quelque jours, encore, puis on l'a porté dans le cimetière, non loin des ondes mélancoliques du petit lac montagnard qu'il affectionnait.

Quand les belles gentianes bleues sont en fleurs, nous en cueillons de pleins paniers ; nous allons avec grand-père les déposer sur sa tombe et y planter un vigoureux petit sapin que grand-père a choisi avec une large motte de terre de la forêt, de notre belle forêt.

Nous allons faire nos adieux à nos autres grands-parents, je raconte avec larmes, à grand-père, la mort de mon ami Bailli. Grand-papa me parle longuement d'une meilleure demeure. Je ne m'intéresse aucunement à ses paroles ; je pense que mon grand-papa ne doit jamais s'affliger ; il discute de toutes les choses tristes avec une résignation souriante que je ne connais à personne d'autre.

Je regarde grand'maman, elle tricote activement des chaussettes pour mon oncle Pierre-Eugène qui va, lui aussi, faire son service militaire, comme oncle Edouard l'année passée, ce qui bouleverse toute la tribu des oncles.

— « Avec Edouard et ton père, Anne-Julie », me dit grand-papa, « ce sont les seuls de mes fils qui ont cru devoir porter les armes, en dépit des scrupules de conscience. »

— « Pierre-Eugène vous reconduira ce soir », ajoute grand'mère, « et portera une

terrines de notre propre beurre que j'ai fondu pour votre maman.»

Cici, dont les bonnes manières ne se démentissent jamais, remercie « proprement », dit Pierre-Eugène, avec une drôle de grimace et des clignements d'yeux à notre adresse.

Pierre-Eugène est le plus beau de tous nos oncles. Il est grand, comme ils le sont tous ; il n'est pas maigre, comme les autres ; il est blond, comme ils le sont tous aussi, avec une jolie petite moustache qui se relève et dégage tout le tour de la lèvre. Sa bouche est spirituelle et moqueuse ; mais il a un sourire bon et aimable et ses plaisanteries sont toujours gentilles ; et puis, il est très drôle, il taquine sa maman et l'appelle « ma mère propre », « Madame Provisions » ou « Maman qu'aimes-tu ? ».

Car grand'maman a une faiblesse pour chacun de ses grands hommes de garçons ; elle fait à chacun et à toute occasion, le plat qu'il préfère.

Et Mélie maronne et envoie notre maîtresse à ses affaires, et les oncles de rire, de pincer leur vieille Mélie, aux bras, au cou, de vouloir lui faire tourner une ronde, et pendant ce temps, grand'maman prestement, casse des œufs, bat la crème et le tour est joué.

Nos adieux à nos grands-parents maternels sont tristes. La mort de notre ami Bailli qui a suivi de si près celle du joli bébé, assombrit la fin de notre séjour. Grand-père nous reconduit chez notre petite-maman : il n'en fallait pas moins, pour que notre départ ne fût absolument lugubre.

XI.

J'avais un camarade . . .

Uhland.

Le temps passe sur tous ces événements et les efface comme s'efface le sillage d'un navire.

L'école va devenir le point capital de notre existence.

Nous allons quitter la tendre école de notre Petite Maîtresse : c'est notre dernier hiver. Nous en sommes affligées nous surtout, Isaline et Alice, Cici et moi.

L'automne qui a suivi la mort de mon ami Bailli, le père des Jumelles est mort subitement.

Un matin, on est venu les chercher à l'école : leur bon père qui les avait embrassées le matin même, au départ, avait cessé de vivre.

Nous nous sommes tous mis à pleurer, la Petite Maîtresse et ses petits, et quand les Jumelles se sont éloignées, la Petite Maîtresse nous appelle près d'elle, nous les orphelines, et nous recommande les Jumelles, qui elles aussi, sont maintenant des orphelines.

— « Maintenant, enfants », dit-elle avec solennité ; « mouchez-vous, cachez vos mouchoirs dans vos poches et nous allons parler au Seigneur. »

Quand tout est accompli selon son désir :

— « Joignez vos mains. »

Nous joignons nos mains et la Petite Maîtresse récite d'une voix ferme, les paroles divines :

— « Notre Père, qui es aux Cieux ; Ton nom soit sanctifié ; Ton règne vienne . . . »

Puis les leçons continuent.

L'hiver est froid, avec beaucoup de neige ; Charles et Thalie viennent nous chercher chaque jour, avec une luge pour nous conduire à l'école et nous ramener ; et l'habitude est si bien prise que c'est un traîneau dont ils se servent maintenant, pour ramasser les écoliers de la Petite Ecole.

Quelle belle descente en bas la Poya !

Charles, ses cheveux noirs et bouclés au vent, debout sur l'avant du traîneau, le dirige avec une perche ; nous autres, entassés à qui mieux mieux, derrière lui. On perd de temps en temps l'un ou l'autre ; on ne peut pas s'arrêter pour le ramasser, c'est un bon voisin qui s'en charge.

Cela inquiète notre Petite Maîtresse ; elle est effrayée de ce vent de nouveauté et d'indépendance qui souffle sur son petit monde.

— « Quand on n'en perd point », dit Thalie, « ça va très bien, je t'assure, Petite Maîtresse. »

Dès lors, la Petite Maîtresse s'occupe, elle-même, de l'installation sur le traîneau, et on n'en perd plus.

Un après-midi, nous arrivons à l'école avec un joli tablier du dimanche, mis par dessus nos robes de tous les jours ; nos cheveux bien lissés et nos mains extraordinairement propres.

La Petite Maîtresse nous a prévenus le matin que les Elizas viendraient l'après-midi visiter son école.

La Petite Maîtresse est, contre son ordinaire, un peu agitée quand nous arrivons ; mais, comme nous sommes tous exceptionnellement ponctuels, elle a vite reconquis sa

sérénité. Chacun prend sa place et se met à son travail.

Tout à coup, un gros sanglot éclate dans la salle.

— « C'est toi, Rosine », dit la Petite Maîtresse, « qu'as-tu ? Pourquoi pleures-tu ? »

Avant que la Petite Maîtresse ait le temps de se lever, Rosine court à elle et, cachant sa tête sur les genoux de la Petite Maîtresse, elle crie :

— « Pourquoi qu'elle me dit ça ? Pourquoi qu'elle me dit ça ? »

C'est un grand moment de désarroi dans la Petite Ecole. Les frères de Rosine pleurent à leur tour ; d'autres suivent et la Petite Maîtresse qui attend la visite des Elizas, d'un instant à l'autre, se trouve toute désemparée.

Rosine n'a pas mis de joli tablier, elle ; il paraît qu'elle n'en a point. Celui qu'elle a revêtu pour la circonstance est propre, mais en cotonnade ordinaire comme ceux que nous portons tous les jours. Des voisines de Rosine ont relevé cela, Rosine ne répondant rien, les voisines ont ajouté :

— « C'est parce que tu es pauvre que tu as point de joli tablier ? »

Rosine ne veut pas être pauvre ; elle a un papa, une maman, des frères, une maison, des arbres, des vaches, des poules. « Pourquoi qu'elle me dit ça ? », insiste-t-elle.

Oui, pourquoi ? La Petite Maîtresse s'attriste. Pourquoi faire de la peine à un de ses petits ? Et pourquoi est-ce justement un de ses petits qui cause cette peine à un autre ?

La Petite Maîtresse, quand elle se trouve

en face d'une difficulté, jette ses deux bras devant elle et les laisse retomber le long de son corps dans un geste d'appel à l'aide. Le secours quel qu'il soit, qu'elle invoque, ne lui manque jamais.

— « Enfants, enfants », dit elle avec calme, « ce n'est pas bien ce que vous avez fait là. Il ne faut jamais humilier personne. Entendez-vous ? Il ne faut pas humilier. Celles qui ont des jolis tabliers, sont-elles plus instruites ou plus sages que Rosine ? Oh ! enfants, enfants, ne faites plus jamais cela ! »

La porte s'ouvre. Les Elizas entrent. Tous les petits de la Petite Maîtresse se lèvent et disent en chœur :

— « Bonjour mesdames. »

On se rassied.

On voit alors les Elizas s'asseoir ; nous chantons :

„Nul n'enfant n'est trop petit . . .“

— « Ces dames veulent vous interroger », nous dit la Petite Maîtresse. « A mesure qu'on vous appelle, vous viendrez ici. »

Vous pensez si tous les jolis tabliers se rengorgent ; chacun certain d'être appelé le premier.

— « Rosine », dit la douce voix de madame Eliza.

C'est Rosine, dans son tablier de cotonnade, qui s'approche la première, Rosine, qui répond à toutes les questions, Rosine, qui est félicitée et louée de son savoir et de sa bonne conduite, Rosine, qui reçoit un baiser des deux Elizas.

Après ça, je vous assure que les jolis

tabliers s'approchent sans morgue, les uns après les autres, subir leur interrogatoire.

Le jour est là où pour la dernière fois nous apportons les cinquante centimes d'écolage mensuel, par enfant, à notre Petite Maîtresse ; cette matinée est triste, nous allons d'un coin à l'autre, regarder encore ces lieux familiers. La Petite Maîtresse nous laisse faire ; elle a repoussé ses lunettes sur son front, ses mains sont inactives, elle songe. C'est que son école va être sensiblement diminuée ; c'est une forte volée qui s'en va.

Le vénérable Teinturier — qui est venu par ci, par là, avec sa canne, rétablir l'ordre quand la Petite Maîtresse ne peut décidément plus faire façon de quelques-uns de ses garçons : il leur arrive, parfois de grimper sur les bancs de réserve, entassés d'où ils ne veulent plus redescendre « animés d'un mauvais génie », déclare la Petite Maîtresse, — le Teinturier assiste à nos adieux. Il nous recommande de ne jamais oublier notre Petite Maîtresse, ni ses enseignements.

Nous crions : « On reviendra la voir, on veut jamais l'oublier. »

La Petite Maîtresse nous croit volontiers ; mais elle sait ce que valent l'enfance et ses promesses. « Le beau temps », comme elle appelle notre volée, ne reviendra plus.

Au jour fixé pour notre entrée dans la nouvelle école, la Petite Maîtresse est là, elle aussi ; elle veut prévenir cette nouvelle maîtresse, une jeune femme, que quelques-uns de ces enfants, qui sont encore « ses petits, sont timides et sensibles ». Il faut les prendre un peu différemment des autres ; il y a la

bande des crânes, des allurés, qu'on peut faire marcher au doigt et à l'œil.

Mais il y a les autres, précisément les sensibles, et ceux-là sont, pour la plupart, des enfants fort intelligents « pleins de moyens ». Et la Petite Maîtresse parle avec chaleur, ses petits pour la dernière fois groupés autour d'elle, ses mains posées sur leurs têtes ; elle explique, elle conseille, elle recommande ; elle s'excuse aussi, car elle est humble, notre Petite Maîtresse, elle ne voudrait pas avoir l'air d'imposer quoi que ce soit, « mais vous me comprenez, madame, ces petits, ces chers petits, ce sont mes petits . . . ».

La voix lui manque.

Je regarde la jeune institutrice. Ses yeux froids sont posés sur le visage ému de notre digne maîtresse ; elle ne répond rien. Je vois qu'elle a de belles mains très blanches, aux doigts longs et effilés qu'elle sait faire valoir ; elle a un volant à sa robe, un médaillon à son cou.

Son silence est significatif. La Petite Maîtresse nous embrasse tous et s'éloigne.

La salle d'école est grande, basse et sombre ; les fenêtres à l'Est, sont en contrebas d'une colline et ne donnent, pour ainsi dire, aucune clarté, d'autant moins que nous sommes assis en leur tournant le dos. Les fenêtres au Midi sont étroites avec d'anciens carreaux très petits.

Ma taille élevée me fait classer parmi les premières ; j'ai travaillé depuis le jour où je déchiffrais « mouton, père, arabe » sous le grand sapin avec grand-papa ; j'écris dans un cahier, avec une plume ; je sais à peu près lire ; je fais les quatre règles, à peu près, aussi.

Mais, hélas ! la bonne volonté, le désir de plaire, le zèle, que peut-il en résulter quand ces dispositions se heurtent contre le parti pris, contre l'animosité, contre l'injustice.

Le temps que je passe dans cette école est un temps perdu, doublement perdu car ces bonnes dispositions mêmes s'effritent et se transforment en rancunes, en révoltes, en besoin de vengeance, en haine, même, sous l'influence de l'injustice.

Quel contraste avec notre Petite Ecole.

Le monde me paraît changé. Quelle chose anormale pour les enfants est la malveillance des grandes personnes. Les enfants ne veulent pas accepter l'injustice. L'injustice les dérouté, les exaspère, renverse toutes leurs notions, les notions simplistes de l'enfance. Quand, avec les années, ils se rendent compte que l'injustice existe, qu'elle leur vient, même des grandes personnes, il se fait dans leur cœur un bouleversement profond. Ils sont comme des cerfs traqués ; ils cherchent une issue pour se soustraire à cette douleur, qui étreint leur cœur ; ils jettent autour d'eux des regards de proies affolées, précisément de cerfs cernés par la cruauté du chasseur ; ils veulent savoir pourquoi ils subissent cette peine qui est l'injustice ; pourquoi les grandes personnes qui sont sages, qui savent, qui peuvent, ou du moins, qui devraient être sages, qui devraient savoir et pouvoir, pourquoi ses grandes personnes les font souffrir, eux, les petits, les faibles.

Une douleur amère se mêle à leur grande surprise. Leurs pensées, leur intelligence qui s'éveille, se tendent de toutes leurs

forces à chercher la solution de cette énigme : Pourquoi les fait-on injustement souffrir ?

Il ne vient jamais à l'idée de l'enfant qui s'est blessé ou qui est tombé, de s'insurger contre la cause de sa douleur en ce sens qu'il la juge injuste. Il frappe un meuble contre lequel il s'est cogné, par vengeance, en vertu de la loi, naturelle à l'homme, du talion.

Il se rend compte que la souffrance qu'il ressent est l'effet de la cause qu'il connaît.

Mais l'injustice, c'est autre chose qui échappe entièrement à l'enfant ; il sent une souffrance qui n'est l'effet d'aucune cause qui puisse lui être imputée ; cette souffrance prend à ses yeux des proportions redoutables, elle le fait douter de la sagesse des grandes personnes et ce qui est pire encore, il se rend compte que cette sagesse que les grandes personnes ont acquise, qui constitue leur supériorité sur les petits, que cette sagesse, elles peuvent s'en servir à faire souffrir !

Souffrir, mot odieux dans la bouche des petits.

Et cette souffrance engendrera peut-être, la haine dans le cœur de l'enfant. Ah, lecteur, qui lisez ces lignes, ne soyez jamais injuste avec les petits, ne soyez jamais injuste avec les enfants. Gardez-vous d'accumuler dans leur cœur, par une injustice, une souffrance d'autant plus douloureuse que fréquemment, l'enfant la tait par pudeur.

Plus tard, la vie se chargera d'apprendre à l'enfant, que l'injustice est monnaie courante sur le marché des individus, comme sur celui où trafiquent peuple à peuple, les fragiles humains que nous sommes.

Isaline — à qui, rien de ce qui me touche n'est étranger, au point que son nom est constamment associé au mien : c'est « Isaline et moi », ou bien c'est « Anne-Julie et moi » — Isaline se sépare de moi.

Elle, sinon sa famille du moins, est en très bons termes avec la nouvelle maîtresse et nous ne nous entendons plus. Anne-Julie et Isaline rompent leur association. Isaline et Anne-Julie divorcent.

C'est à cette époque que je conclus un pacte d'amitié éternelle avec les Jumelles, orphelines comme nous.

Nous les rencontrons souvent chez le Juge où nous jouons presque chaque jour avec deux petites filles de notre âge. Toutes ensemble, nous allons chez leur maman qui est la cousine Sophie au Juge.

C'est une nouvelle Sophie ! Que de Sophies mais que d'aimables Sophies, de douces de bienveillantes Sophies. Elles rendent sympathique le nom qu'elles portent, ces Sophies-là.

Madame Sophie, la cousine au Juge, habite la Petite Cure avec ses trois orphelines.

La Petite Cure fut acquise en 1620 par le bailli Michel Stettler, sur l'ordre de L. L. E. E. de Berne, afin que le diacre nommé pour aider aux deux pasteurs à tenir l'école des paroisses fût pourvu d'une maison curiale. Les fonctions de ce diacre, puisque nous parlons de lui, consistaient à « instruire et catéchiser fidèlement la jeunesse qui luy est donnée en charge et de corriger les insolences d'icelle de tout son possible ». La Petite Cure fut achetée à monseigneur de Tavel.

Dans la grande salle, un poêle antique, en catelles peintes, s'élève presque jusqu'au plafond. C'est le refuge d'Elise, notre cadette ; sur les marches qui conduisent au-dessus du fourneau et sur ce dessus même, elle a installé ses poupées et son chat. Ce chat est admirablement dressé ; il porte un bonnet et un mantelet de poupée ; il dort dans un lit de poupée, la tête sur l'oreiller et ses petites pattes allongées sur la couverture.

Cici et Elise se complaisent à ces jeux tranquilles. Les Jumelles et moi en avons bientôt assez ; nous organisons des parties merveilleuses avec nos voisins : Thalie, Henri, Emile, Fanny au Teinturier, Edouard et Léon, Blanche et Eugénie, des parties de cache-cache que la vieille maison en tremble ; des tirs à l'arbalète, des concerts dans la chambre de derrière où toute la batterie de cuisine et une cheminée portative figurent comme instruments. Quel vacarme !

Et le dimanche, quand Jules et Aline descendent de Lédamont, quelles courses à travers le jardin. La pauvre madame Sophie de la Petite Cure a beau crier « mes salades, mes carottes ! ». Nous gambadons, nous roulons, nous poussons des cris stridents, indifférents aux salades et aux carottes, et sourds à madame Sophie.

Quelles délicieuses dînettes sur nos petits fourneaux dans l'antique Rucher désaffecté. Nous avons même déniché une vieille lampe à esprit de vin, sur laquelle nous cuisons le plat de résistance, un volumineux pouding à la semoule et aux raisins secs ; la mèche de cette lampe remplacée par un tampon

de ouate, nous saute à la figure régulièrement, chaque fois que nous l'allumons.

Léon a imaginé de l'attacher au moyen d'une ficelle ; mais quand la ficelle a brûlé, la mèche n'en saute qu'avec plus de désinvolture et Léon est tout surpris de cette malignité que met la mèche, à sauter quand même.

Cela le fait réfléchir à l'avenir ; son goût bien arrêté est de devenir cuisinier, mais en face de la malice des choses, il abandonne l'idée de cette profession et en revient à sa toute première intention qui était de s'engager chez un boulanger, comme porteur de petits pains.

Un fort bel abricotier croit en espalier, promettant chaque année une récolte ; l'abricotier ne tient-il pas sa promesse, les vents soufflent-ils particulièrement dans ce recoin, tous les abricots disparaissent avant la maturité et sans jamais laisser de traces.

Mais madame Sophie de la Petite Cure est d'une patience inlassable et d'une indulgence extrême, envers ces tapageuses petites filles ; elle est heureuse de les voir jouer joyeusement autour d'elle ; elle supporte leurs cris, leurs courses échêvelées à travers ses légumes et ses fleurs ; leurs rapines dans ses provisions, la disparition de ses abricots avec une constance rare.

Nos vacances entières se passent dans son jardin ou le Rucher quand il pleut, ou encore dans la chambre de derrière.

Nous chantons dans ce Rucher, et sur le toit de ce Rucher, et sur l'arbre qui l'ombrage, des heures durant, à tel point que de la maison voisine, séparée par les jardins,

le docteur, notre Docteur, exaspéré, nous crie par la fenêtre, d'arrêter « au nom du Ciel! ».

Nous nous chicanons rarement ; nous portons nos différends devant nos mamans et chacune prenant à partie ses propres enfants, les exhorte à la tolérance.

Quand par ci, par là, une brouille grave éclate, où les mamans ne peuvent rien, les Jumelles vont à tante Charlotte, j'en appelle à la Petite Maîtresse et entre les deux, elles remettent tout au point.

Isaline est revenue à nous ; la renommée de nos dînettes et nos cris de joie ne peuvent la laisser insensible ; elle apparaît un jour avec Alice ; sur sa déclaration catégorique que la nouvelle maîtresse est vilaine et après avoir subi sans crier, l'épreuve infligée par Emile, de lui pincer le lobe de l'oreille pendant qu'Henri compte neuf, elle est admise définitivement à participer à nos jeux.

Emile, Henri et moi, les ennemis irréconciliables de la nouvelle maîtresse, nous crachons par terre, en signe de dédain, puis la corporation admet Alice sans autre, par surcroît.

Il est certain qu'avec Isaline, c'est un regain de vie et d'entrain ; elle contribue aux dînettes par des denrées inédites ; dès lors, on se partage les jours de vacances, tantôt chez Isaline, tantôt chez les Jumelles et tantôt chez le Juge, et chaque jour je rentre à la maison, un peu plus tard, avec quelque accroc à mes vêtements et le récit vibrant de nos divertissements, l'accroc soigneusement dissimulé dans ma main.

Mais, c'est toujours chez les Jumelles que nous revenons de préférence ; est-ce habitude,

est-ce liberté plus entière, je ne saurais dire.

Chez le Juge tout nous impose : Madame au Juge, une belle personne, digne et placide ; le Juge lui-même ; la grand'maman, que notre grand'mère appelle « madame Mère », à cause de son grand air et de sa distinction. Et puis, chez le Juge, il y a des bébés, ce qui met une sourdine à nos cris et à notre impétuosité, auxquels madame Sophie de la Petite Cure a constamment laissé libre cours.

Chez Isaline, il y a son père malade ; nous jouons dans un grand hangar muni d'une cheminée à fumer la charcuterie. Là, Alice règne en maîtresse ; elle nous fait prendre place autour du foyer avec les poses d'anges que nous devons représenter ; montée sur une échelle, elle sollicite pour nous, en un dialogue céleste avec une puissance invisible, notre entrée dans le Paradis où aboutit son échelle. Ce Paradis tout noir et enfumé ne nous dit rien qui vaille.

Alice est consternée de notre manque de foi ; une de nous ayant insisté pour monter à son tour à l'échelle, pour aller voir, en redescend la figure et les cheveux couverts de suie et proclame la révolte des anges.

La vieille grand'maman Françoise, la grand'maman d'Isaline et d'Alice, débarbouille et console ; elle persuade Alice d'abandonner ce jeu imprudent et trouve une diversion qui remet chacun en bonne humeur.

Nous sommes réunies, pour la dernière fois, avec notre Pasteur et les Elizas. Notre Pasteur nous quitte ; la grande paroisse aux 9 communes est trop lourde à sa santé éprouvée. Nous goûtons sous la charmille. Nous voilà tous, de nouveau autour de la table,

comme au premier soir, après notre arrivée. Notre grand'mère maternelle est aussi là et la bonne Marie assise entre nous deux.

Chacune des personnes présentes semble inchangée à mes yeux ; seules, Cici et moi, ne sommes plus les mêmes ; cependant nous portons des robes à peu près indentiques aux premières : les carreaux, au lieu d'être noirs et blancs, sont noirs et rouges ; les jupes obéissant à la mode du jour, sont moins amples. Mes bras, mon cou et mes mains sont bruns et parsemés d'écorchures. Cici est fraîche et délicate. Ses bas sont bien tendus sur ses jambes fines ; je porte des chaussettes — quand on me met des bas, ils n'ont plus de genou au bout de quelques heures — et mes mollets ronds et fermes, attestent également mes habitudes de rechercher les fouillis, plutôt que les chemins tracés. Nos cheveux sont rejetés en arrière et retenus par un peigne en demi cercle, qui encadre la figure. Celui de Cici est intact ; il n'y manque pas une dent et ses cheveux blonds bouclent élégamment tout autour. Le mien a été placé droit par grand'mère, pour la circonstance ; mes cheveux rebelles s'enchevêtrent dans toutes les directions, cachant heureusement les grands vides des dents absentes ; comme tout cela boucle naturellement, notre Pasteur dit que ça ne manque pas de pittoresque.

J'ai aidé à porter les verres sur la table et pour plus de sûreté, je les ai tenus ferme, en mettant les doigts dedans. Melle Eliza m'a fait une remontrance, je retourne avec Marie, les essuyer dans la cuisine.

Je suis un peu confuse, mais la bonne

Marie me dit qu'il faut apprendre dans la vie, autre chose que l'alphabet et que les petites filles qui ont la chance de s'instruire avec des dames comme les Elizas — elle dit les Elizas puisque nous sommes seules, rien que les deux, et qu'elle veut me réconforter — sont bien favorisées.

· Nous récitons chacune des poésies ; nous recevons un baiser affectueux de notre Pasteur et des Elizas.

Notre Pasteur nous rappelle paternellement nos devoirs ; il nous met en garde, comme la Petite Maîtresse, contre la moquerie :

— « Ne t'assieds pas au banc des moqueurs. Une fillette ou une jeune fille moqueuse est comme une fleur qu'on aurait de la joie à contempler, si l'on ne savait pas qu'elle renferme un poison mortel. La moquerie altère la fraîcheur juvénile, donne aux visages une expression dure, rend injuste et cause beaucoup de crève-cœurs. » C'est ce que notre Petite Maîtresse nous répète souvent avec d'autres mots.

Nous sommes trop jeunes encore, pour réaliser la perte que nous faisons par le départ de notre Pasteur et des Elizas. Notre petite-maman, elle, s'en rend pleinement compte, et pendant longtemps, elle pleure ces amis bienveillants auxquels elle portait ses joies et ses peines.

Nous avons une jolie, jeune voisine qui nous rappelle notre cousine Nicolette : elle est blonde comme elle et très élégamment vêtue ; elle a une belle marmaille autour d'elle, dont elle s'occupe beaucoup.

Elle aime tous les enfants et invite tous ceux du village à un baptême de poupées

qui fait sensation dans le pays. La poupée est, en l'occurrence, un poupon. C'est un petit garçon habillé de satin bleu, veste et culottes, du nom de César. Chaque enfant ayant une poupée l'apporte pour la baptiser par la même occasion.

On baptise César devant l'église toute proche et on baptise de même un nombre inouï de poupées avec de grandes confusions de noms.

Puis on se met à table dans le jardin. Quel festin !

Et quelle joie aussi, quand apparaît la Petite Maîtresse, invitée elle aussi. Elle a apporté son livret et son recueil de chants. C'est une trop belle occasion de faire chanter ses petits qu'elle ne veut pas manquer.

Nous sommes tous réunis là, ceux du beau temps de la Petite Maîtresse, ceux de notre fameuse volée ; les Jumelles et Elise, Jules et Aline de Lédamont ; la jolie maman du baptême est leur tante ; les petites filles au Juge, Cici et moi, Isaline et ses frères, Henri, Emile, Thalie, Charles, Samuel, Louise et Ida, Jules et sa petite sœur Elise, Blanche et Eugénie et tant d'autres ; et nous goûtons et nous faisons des rondes et des jeux, en l'honneur de ce poupon César, assis sur un coussin, au pied d'un arbre, immobile dans ses beaux vêtements brillants, un sourire figé sur sa bouche rose ; ses paupières mobiles voilant à demi ses yeux fixes. Il nous cause à tous une crainte surnaturelle, quand Henriette presse sur son ventre et qu'il prononce Pa... pa...

Nous nous plaçons en cortège et nous faisons le tour du jardin, en chantant notre fameux refrain des Bons garçons.

Les mamans sont venues à la recherche de leurs petits ; elles forment une haie de visages souriants et bénévoles.

Le village, la contrée, dirai-je plutôt, est surmontée d'un château dont la silhouette se profile fièrement sur une colline isolée par une profonde coupure transversale, creusée au N. O. par les eaux du Flon.

« Les Romains, les Helvètes, peut-être déjà y ont construit les premiers ouvrages en vue d'un poste d'observation et de refuge.¹⁾ Tel qu'il est actuellement, il a subi beaucoup de transformations ; bâti primitivement en vue de défense, il a fallu l'approprier à une habitation conforme aux besoins modernes. Sa construction date du XIIe siècle par les sires du même nom.

L'intérieur n'a pas été respecté lors des réparations entreprises sous le régime de L. L. E. E. de Berne, dont la vertu maîtresse a toujours été une sévère économie pour tout ce qui touchait au Pays de Vaud, et nul n'a jamais loué leur goût artistique.

Malgré les injures du temps et des hommes, le château a encore grand air ; il a conservé à l'extérieur un certain cachet de moyen-âge.

Aujourd'hui, il n'évoque plus l'image de la servitude ; les emblèmes de la domination bernoise ont été entièrement effacés. Ses murailles grises et ses tours pointues, émergeant de la verdure des vieux arbres, embellissent le paysage et la locomotive, symbole de la civilisation moderne, s'est frayé un chemin au pied du rocher de son assise. »

Les châtelains ont un garçon de mon

¹⁾ Charles Pasche.

âge, né le même jour que moi. C'est un superbe enfant et c'est un sujet d'étonnement pour ses parents, que je sois plus grande que lui. Ils nous soumettent de temps en temps, à un mesurage minutieux, avec souliers et sans souliers. Ce beau Jean a, avec mon cousin Vali, un trait caractéristique commun ; pendant qu'on nous mesure, il me tire subrepticement les cheveux ; lui, il a de belles boucles blondes comme mon cousin Edward ; quand j'ai supporté ce traitement en silence, quelques fois, avec seulement des regards courroucés que personne ne remarque, tant ses parents et ma petite-maman sont absorbés dans leur discussion, je me rebiffe, et sans souci des égards que grand-papa dit qu'on doit observer vis-à-vis des personnes qui sont sous votre toit, je tire à mon tour ouvertement, avec vigueur, ses boucles blondes.

Le châtelain n'en croit ni ses yeux, ni ses oreilles d'un tel manque de galanterie de la part de son fils. Il m'approuve hautement, d'avoir rendu à son fils, la monnaie de sa pièce et m'engage à continuer de la même manière, dans l'avenir. Ils rient de bon cœur, tous deux, le châtelain et sa femme ; je ne me sens pas très fière de moi, et j'éprouve un soulagement réel quand je les vois tous s'éloigner.

Je fais une grave maladie.

— « C'est le cœur qui ne marche pas, elle a grandi trop vite », dit notre docteur. Il vient me voir tous les jours ; il appuie sur mon côté, sa tête aux boucles brunes pour écouter mon cœur. Je ris parce que ses boucles me chatouillent, il me gronde avec une

grosse voix que dément le bon regard de ses yeux noirs.

Je lui déclare d'emblée que je n'ai pas peur de lui, ni de ses gros pouces qu'il promène sur ma poitrine en pesant très fort ; je lui demande impertinemment s'il a bientôt fini de me « pondzonner ».

Je suis, à ma grande joie, libérée de l'école ; au printemps quand la neige aura disparu de notre vallée sauvage, j'irai y compléter ma guérison. Je vis donc une vie végétative ; je continue à sortir, à jouer comme auparavant, avec moins de fougue, car les forces me manquent.

Je suis tenue au courant des événements de l'école par Henri et Emile qui viennent me confier leurs rancœurs ; comment la maîtresse a osé lever une main sacrificatrice sur la pauvre Lydie, en découvrant la mare révélatrice sous son banc, qui ne peut être toute de la neige fondue ; comment ils passent effrontément par la fenêtre, s'aérer un instant, quand leur cœur est gonflé à pleurer, « mais qu'on ne veut pas pleurer, tu comprends » ; comment, en rentrant tout aussi effrontément, mais par la porte, ils sont mis à genoux sur l'estrade, sur une bûche dont l'arête vive leur coupe les genoux.

Et tous trois, nous crachons vigoureusement par terre, pour ne pas prononcer tous les affreux mots qui nous viennent aux lèvres.

Le Docteur Ganahl, qui a vu mourir mon père, me visite chaque semaine en ami ; il me fait travailler à sa façon et sans fatigue ; il me pose des questions sur tous les sujets

imaginables, géographie, histoire, grammaire, etc. Je dois répondre, écouter un nouveau cours sur lequel il me questionnera la prochaine fois. Il me fait apprendre par cœur beaucoup de choses, des poésies, de la prose, de l'histoire.

Le Dr Ganahl est un physiologiste pédagogue ; il accorde à la mémoire mise à profit pendant l'enfance le don de meubler, d'orner l'esprit dans une mesure plus grande qu'en tous autres temps.

— « Tout ce que tu y auras enregistré », me dit-il, « tu le retrouveras plus tard et avec quelle joie. »

Il m'apporte des biscuits anglais que j'apprécie vivement et du vin vieux qui me fait tourner la tête.

Mes grands-pères m'envoient chacun un volume.

Mon grand-papa maternel, un manuel de géographie où il a écrit en page de garde :

— « L'étude est la nourriture des jeunes gens et la consolation des vieillards ; elle est un sûr préservatif contre l'ennui, parce que le temps s'écoule agréablement avec elle. Elle nous empêche d'être à charge à nous-mêmes, inutiles aux autres ; elle nous procure la compagnie des gens de bien et beaucoup d'amis. »

Mon grand-père paternel me dédie le Voyage du Chrétien avec ces mots de son écriture aristocratique.

— « La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse. »

L'étude, ni la lecture n'ont grands charmes pour moi, les livres reposent. Même l'histoire de ce pèlerin, que grand-père ap-

pelle Chrétien, me laisse indifférente. J'apprends par cœur, pour le Docteur Ganahl, pour lui faire plaisir.

Isaline et Alice ont été malades, elles aussi. Alice ne se remet pas, elle garde le lit : je vais de temps en temps passer l'après-midi avec elles pour les distraire.

Alice ne joue plus qu'avec sa grande poupée et sa famille de toutes petites poupées, vêtues en ballerines, qui l'entourent dans son lit.

Isaline et moi, reprises par notre goût des dinettes, en improvisons une fantastique entre les deux. Nous avons de tout, du miel, des confitures, du fromage, du beurre, un œuf qu'Isaline a pris. Alice dit que c'est volé. Isaline soutient que ce qui est à sa maman est à celle.

Cette contestation gâte un peu notre plaisir ; nous imaginons un plat sensationnel fait avec cet œuf, du fromage et du miel, saupoudré de poudre de cacao. Le résultat est piteux et déclaré immangeable. Comment faire disparaître ce chef-d'œuvre ? Alice nous conseille d'aller le donner aux poules, mais il neige et nous avons mis nos pantoufles. Isaline avise enfin un gros vase sur la jardinière ; c'est un énorme pot contenant un bégonia ; nous le soulevons avec peine, et déposons dans l'assiette, sur laquelle il repose, le mets dédaigné, puis remettons le pot dessus.

Pendant bien des jours, madame Michot, qui ne s'expliquait pas l'origine d'une odeur étrange dans sa chambre à manger, a cherché vainement d'où elle provenait, quand enfin elle a fait l'extraordinaire découverte.

XII.

Sous l'ormeau dont le feuillage
Se balance au vent du soir . . .

J. J. Porchat.

Nous fréquentons régulièrement l'école du dimanche créée par la jeune femme du Pasteur de l'Eglise Libre. L'école est pour tous les enfants, sans distinction d'église. La maison s'appelle la Paisible. Elle est située en dehors et au-dessus du village, dans la paix des champs ; on jouit de là d'une vue magnifique sur la contrée et le cirque de montagnes qui l'entourent.

On voit le massif entier de la Dent du Midi, dressé à l'horizon avec les chaînes vaudoises et fribourgeoises à sa droite, et la chaîne savoisienne à sa gauche.

Le samedi après-midi, nous, les fillettes, y allons travailler pour les Missions. Notre Petite Maîtresse aide à la surveillance. Nous faisons toute sorte d'ouvrages appropriés à nos aptitudes précaires ; il faut admirer la vaillance que cette dame apporte à chercher à utiliser ces jeunes forces.

Ma contribution doit être faible ; heureusement Cici travaille pour deux.

Il y a deux ans que je tricote une paire de petits bas pour un jeune bébé du maître de la première école qui a remplacé le père d'Isaline.

Le bébé a grandi dès lors, et les bas sont maintenant trop petits pour lui ; j'éprouve un malaise compréhensible, lorsqu'enfin terminés, ma petite-maman m'envoie les offrir moi-même. Je me heurte aux deux aînés, Edouard et Léon qui me rassurent en m'an-

nonçant qu'un nouveau bébé est attendu qui pourra porter ces bas.

Je vais donc, sans fausse honte, remettre les bas à la maman. Elle se souvient du temps que j'ai mis à les faire et ne manque pas de remarquer que le bébé qui court là, près d'elle, auquel ils étaient destinés, ne pourra jamais les mettre.

— « Ça ne fait rien », lui dis-je imperturbable, « ils seront pour le suivant. C'est Edouard et Léon qui l'ont dit. »

Pendant l'hiver nous assistons pour la première fois à une soirée théâtrale.

Un établissement disciplinaire de jeunes garçons a invité quelques familles amies pour leur fête de Nouvel-an. Cici et moi en sommes, avec Isaline et notre petite-maman.

De la place où l'on nous a assises dans la grande salle d'étude nous regardons avec impatience et anxiété le rideau qui cache la scène et derrière lequel s'agite et vocifère tout un monde d'élèves. Nous les voyons, aller et venir, car pour atteindre la scène, ils doivent passer par la porte d'entrée, d'où ils escaladent la scène adossée de deux côtés à la paroi et fermée des deux autres par des rideaux.

C'est ainsi que nous apercevons les acteurs costumés et grimés avant leur entrée en scène, frôler le mur, glisser, puis bondir sur les tréteaux ; ce spectacle nous intéresse et nous passionne autant que les productions mêmes, car nous avons le temps de faire, entre nous, mille conjectures.

Enfin, après une recrudescence de cris, d'interjections, d'appels désespérés, le rideau se lève ; un maître annonce que les élèves

ont préparé tout seuls, comédie et pantomime.

Des branches de sapin tapissent le fond de la scène, de grosses pierres amoncelées doivent représenter une caverne ou une cave, et nous sommes à Londres, à la Conspiration des Poudres de Guy Fawkes, le 5 novembre 1604.

Dire les péripéties de ce merveilleux drame me serait impossible. Je vois des conspirateurs à la mine sombre, coiffés de chapeaux à plumes, bottés, armés jusqu'aux dents ; j'entends des détonations ; la force armée se présente, fait des sommations, arrête ; les conspirateurs se défendent valeureusement ou se rendent noblement, en déposant leurs armes ; quelques-uns tombent blessés.

Nous ne respirons plus, nous regardons de nos yeux grands ouverts ; nous frémissons, nous tremblons et quand c'est fini, nous sommes sans voix et pouvons à peine demander ce que les gendarmes vont faire à ces intéressants prisonniers.

Nous sommes bien déçues quand notre petite-maman nous dit que c'est pour rire. Pour rire ! Ces armes, cette poudre, ces superbes rebelles si fièrement campés qui jurent d'un geste tragique qu'ils mourront tous, oui, qu'ils mourront Mais voici la pantomime. Cette fois-ci, c'est bien pour rire.

Un charlatan ambulante arrache les dents, sans douleurs, sur une place de village. L'homme est juché sur une estrade ; un nègre, oui, un vrai nègre avec des cheveux crépus, comme ceux qu'on voit aux nègres de nos feuilles des Missions, attire les ba-

dauds en frappant deux couvercles l'un contre l'autre.

Un public varié entoure l'estrade ; il y des hommes, des femmes et des enfants ; d'où viennent tous ces gens-là ? Cici dit : « De Palézieux ». Notre petite-maman nous assure que ce sont les élèves. Enfin arrive une bonne vieille femme qui tire par la main un petit garçon à la tête enveloppée et qui doit avoir bien mal aux dents, à en juger à sa figure boursoufflée et une énorme joue. La grand'mère discute par gestes avec l'arracheur de dents, l'enfant regimbe, le nègre fait un bruit assourdissant ; finalement, après des efforts surhumains, où la dent ayant résisté à toutes les pinces de menuisier, de serrurier, de maréchal, il a fallu se résigner à la tirer avec une corde ; le charlatan roule sur le devant de la scène, tenant des deux mains la corde, à laquelle est attachée une dent monumentale.

— « C'est un os de rôti ! », crie derrière nous, une grande jeune fille.

Nouvel ébahissement ! Comment cet os a-t-il pu se trouver là ! C'est pourtant bien un os « à de bon » ! En tous cas, l'enfant n'a plus sa grosse joue !

Les chants des élèves, les déclamations se déroulent comme dans un rêve ; moi, je me demande où sont les conspirateurs, qu'en ont fait les gendarmes, quand l'enfant d'un petit-cousin de notre grand-père, interné à la Colonie, vient nous rejoindre et nous raconte qu'il était conspirateur et blessé.

Je l'examine, effarée. Sa jolie figure, toute rose encore, des vigoureuses ablutions qu'il a dû lui infliger pour enlever les traces

de la poudre, nous sourit tout naturellement ; il est revêtu de son uniforme de colon

Est-ce possible qu'il ait pu être, il y a quelques instants à peine, un véritable conjuré avec des armes, des bottes, un chapeau à plumes ?

— « Mais oui, c'est la comédie, quoi ? Tu comprends pas ? »

Je crois comprendre et je ris. Cici, aussi déroutée que moi, soulagée que ce mystère soit éclairci, rit, et Isaline rit, et note petit-cousin rit, de tout son cœur, de ces petites filles ignorantes.

Alice va partir. Sa maman l'emène à Montreux dont le climat tempéré doit lui redonner des forces. Son départ nous rend bien tristes, nous toutes ses petites amies. Nous allons à elle avec nos difficultés et nos joies ; elle comprend tout. Elle nous aime toutes. Elle voudrait nous voir nous aimer toutes également, les unes les autres.

Quand nous sommes près d'elle, tout semble s'aplanir de soi-même ; il nous est beaucoup plus facile de nous prêter nos jouets et il ne nous vient plus à l'idée de nous taquiner et de nous faire des farces : Cici et Elise sont moins grognonnes et leurs poupées mêmes — qui ont constamment mal à la tête au point que pour les en corriger, nous avons l'habitude, Isaline et moi, de les asseoir la tête en bas — prennent une expression sympathique. Même le petit chat blanc d'Alice, Boule de neige, a une heureuse influence sur celui d'Elise qui lui permet de boire à côté de lui, leurs deux soucoupes placées sur le même plateau.

Oui, le départ d'Alice nous attriste pro-

fondément ; sa grand'maman n'en parle pas sans pleurer et cela nous rend toujours plus anxieuses.

Cici et moi, nous discutons le soir, avant de nous endormir ; nous nous rappelons la maladie de notre ami Bailli, qui, lui non plus, ne marchait qu'avec difficulté, qui était toujours fatigué.

Alice mourrait-elle, elle aussi ?

Serait-ce possible de mourir si jeune ?

Nous n'osons interroger personne, pas même notre petite-maman.

Cici prétend qu'on peut mourir à tout âge ; mais elle est ébranlée dans cette conviction, quand je lui fais remarquer que nous ne connaissons personne qui soit mort à l'âge d'Alice. Notre ami Bailli avait 21 ans, notre cousin bébé à peine deux ans seulement. Nous nous rappelons une jeune fille portant un nom étranger et vivant près de la mer, dont notre tante Elvina parle en termes élégiaques en disant :

— « Elle avait seize ans, c'est bien tôt pour mourir. »

Alice n'a pas seize ans, heureusement. Il n'est donc guère possible qu'elle meure. Et puis, sa grand'maman, la grand'mère Françoise, dit que ce Montreux va la remettre.

Que ferons-nous sans Alice ? C'est elle qui rectifie nos principes assez relâchés sur le mien et le tien. Isaline n'ose plus dire : Ce qui est à ma maman est à moi. Alice l'a convaincue du contraire :

— « Les enfants ne peuvent pas raisonner ainsi ; les parents donnent aux enfants et les enfants ne doivent rien prendre : prendre c'est voler. »

Cela me fait réfléchir aussi, car étant très friande de sucre, j'applique libéralement la maxime d'Isaline à l'endroit du sucrier maternel. Quand ma petite-maman observe que le contenu du sucrier diminue, je ne fais nullement, non plus, allusion à ma participation.

Cela déjà a contribué à m'éclairer. Alice remet définitivement les choses au point. Que ferons-nous sans Alice ? C'est elle qui nous fait apprendre notre verset pour l'École du Dimanche. Nous avons l'habitude de ne le regarder qu'au moment de partir pour l'école, et de le bredouiller tant bien que mal, et plutôt mal que bien. C'est Alice qui nous fait remarquer l'expression triste de madame Noir en nous écoutant.

— « Il ne faut pas lui faire de la peine », nous dit Alice, « elle est très bonne et grand'maman dit qu'elle est dévouée de s'occuper de nous ; vous verrez comme elle sera joyeuse quand nous saurons bien. »

Alice pourrait dire :

« Quand vous saurez bien. » Car elle, elle sait toujours très bien son verset ; bien qu'elle ne nous accompagne plus à l'École du Dimanche, depuis longtemps, elle continue à l'apprendre ; elle a toujours très bien su son verset et n'a jamais choisi le plus petit, comme nous. C'est merveille comme ce cœur d'Alice déborde de délicate bonté. Quels transports de joie, quand le samedi, les Jumelles, Cici, Isaline et moi, lui récitons nos versets d'un bout à l'autre, sans rien oublier et sans bafouiller. Elle appelle sa grand'maman qui doit dénicher dans une des petites cachettes d'Alice, une boîte de

pâte de coings, que grand'mère Françoise partage entre nous, en récompense. Et nous devons passer vers elle, le lendemain, en rentrant de l'Ecole du Dimanche, lui dire « que les yeux de madame Noir riaient ».

Et l'on emmène Alice. Cici et moi frémissons au souvenir du départ de notre ami Bailli. Alice a des mains blanches presque transparentes comme lui. Reviendra-t-elle de ce Montreux ?

Elle nous le promet.

— « Vous comprenez », dit-elle, « il faut que je devienne grande, parce que quand je serai grande et que ma maman sera redevenue petite, c'est moi qui la soignerai. »

Le soleil de Montreux, l'air plus doux, les brises parfumées des pêchers en fleurs, n'ont donné que des promesses illusoires ; Alice ne recouvre pas ses forces ; sa grand'maman nous raconte qu'elle ne se lève plus du tout ; elle reste étendue sur un balcon, d'où elle voit les montagnes et le lac, et elle s'écrie :

— « Je n'avais jamais remarqué que c'était si beau, des montagnes, un lac, des arbres en fleurs ! Je sais que je vais mourir, mais je n'ai pas peur de la mort ; car le bon Jésus est tout près de moi et quand la mort viendra, il ne me la laissera pas voir. »

Elle dit à sa maman :

— « Quand j'étais à la Rochette, l'année passée, quelqu'un m'a dit qu'il n'y a point de Bon Dieu, et un jour qu'il tonnait, ils disaient : « Eh ! Eh ! Ils commencent à se courroucer par là-haut. » Je leur ai dit : « Vous voyez bien qu'il y a un Bon Dieu, puis qu'il fait tonner. » Ils ne m'ont rien répondu. J'aimerais les voir ici, qu'ils voient ce

beau lac, ces montagnes et ces cerisiers en fleurs. Comment peut-on dire qu'il n'y a point de Bon Dieu quand il y a un lac, des montagnes et des cerisiers en fleurs ! »

Nous continuons à apprendre soigneusement notre verset de l'Ecole du Dimanche, pour qu'on le dise à Alice et pour lui faire plaisir.

La grand'maman Françoise a reçu des nouvelles. Alice nous envoie à tous ses adieux ; elle aimerait nous revoir, surtout sa grand'mère. Elle dit à sa maman :

— « Tu iras vers elle et vous vous consolerez les deux ensemble. »

Elle parle souvent de la petite marchande d'allumettes, du conte d'Andersen, qui a trouvé au ciel sa grand'mère qui l'attendait. Elle ajoute :

— « Dis à ma grand'maman que c'est sa petite Alice qui l'attendra et qui viendra la chercher. J'aurais bien aimé rester encore avec toi, chère maman.... C'est toi qui viendras aussi un jour, et je viendrai à ta rencontre.... »

Elle fait son testament. Une nuit, elle a dit à sa maman :

— « J'ai reçu tant de choses ; si je donnais tout ce que j'ai. Ma grande poupée, maman, si tu la voulais, elle te tiendrait compagnie et Boule de neige aussi, ça bougera près de toi.... »

A ses frères et sœurs — c'est ainsi qu'elle appelle ses cousins et cousines — elle donne ses jouets et à ses amies, à sa monitrice de l'Ecole du Dimanche, à chacune, un souvenir.

— « Maman, tu me mettras dans la tombe

les beaux bas que grand'maman m'a tricotés. »

Un jour, nous apprenons qu'Alice revient, on l'amène en voiture. C'est donc qu'elle vivra !

Non, sa mère a voulu lui procurer une dernière joie : revoir son village et tous ceux qu'elle aime et leur dire adieu.

Le Docteur, la voyant si calme, a permis de tenter l'aventure et Alice rayonnante et transfigurée de bonheur a dit :

— « Oh maman, crois-tu qu'on peut encore ? »

Nous avons pu la revoir, baiser son doux visage et serrer sa petite main diaphane. Elle a revu sa grand'mère et l'a consolée.

— « Je n'ai plus mal. Adieu. Au revoir. Jésus est là ! » sont ses derniers mots. Et elle est partie sans un regret de la vie, de sa vie heureuse d'enfant choyée. Et ils l'ont couchée dans le cimetière où la rumeur des eaux du Flon — grossies par la fonte des neiges quand le fœhn se précipite sur les Alpes voisines — seule trouble la paix ; ils l'ont couchée « sous l'ormeau dont le feuillage se balance au vent du soir ».

La maman d'Alice nous remet le souvenir qu'Alice nous a destiné ; elle nous lit une lettre qu'Alice lui écrivait un des derniers jours de sa vie.

« Chère maman, ma chère maman, je ne puis te dire tout ce que je t'aime ; ton cœur te le dira. J'aurais voulu faire plus pour toi : c'est fait avec amour. Ma chère maman, je t'embrasse bien tendrement. Ta petite Alice qui t'aime plus qu'elle ne peut te le dire. »

Nous sommes profondément affectées par cette mort. Est-ce que nos meilleurs amis vont tous s'en aller ainsi, les uns après les autres ?

Nous nous souvenons que notre Pasteur — celui des Elizas — avait appelé un jour Alice « un rayon de soleil prisonnier ».

— « Tu vois », remarque philosophiquement Cici, « les rayons de soleil retournent au ciel ! »

XIII.

Là, chaque jour doublait
Mon existence . . .

Des Jaques.

Avec angoisse, je me prépare à entrer dans la première école, l'école du régent. Je suis, pour ainsi dire guérie et autorisée par le Docteur, à fréquenter l'école, sous réserve de longues vacances d'été, dans la vallée de mes pères.

Je me rends compte que le régent ne me voit pas avec toute la bienveillance à laquelle je crois avoir droit ; je le sens prévenu contre moi par la nouvelle maîtresse ; j'ai été dépeinte, à ses yeux, comme une élève indocile, paresseuse et pire même.

La tante Charlotte, à laquelle je communique mes mornes impressions, me dit qu'il ne dépend que de moi, de faire revenir le régent de cette opinion — si telle elle est vraiment — par mon zèle, mon application à l'étude et mon ardeur au travail. Ces paroles que j'ai déjà entendues dites par d'autres, me font un effet tout nouveau, prononcées par la voix harmonieuse et per-

suasive de tante Charlotte et après l'avoir embrassée, je retourne à la maison, en sautant et en sifflant.

Le grand jour est arrivé. Je franchis le seuil de la salle ; c'est la troisième salle d'étude de ma jeune existence ; cette salle est très claire, il y a beaucoup de fenêtres ; elle est grande ; il y a place pour soixante écoliers.

D'emblée, nous nous rendons compte, nous, les nouveaux, que nous sommes dans une atmosphère toute différente de celle de nos deux salles d'école précédentes. Henri et Emile se tiennent près de moi. Nous éprouvons le besoin de faire bloc, car nous partageons la même méfiance — justifiée dans une certaine mesure, devons-nous convenir — de la part du maître.

Notre nouveau maître est grand et mince. Il porte la tête haute ; il a une démarche assurée, un air de distinction et d'énergie. Son regard nous pénètre ; nous sentons que nous allons avoir affaire, ici, à un maître.

Sera-t-il équitable, bon, impartial comme notre Petite Maîtresse ? Ses sanctions et ses arrêts seront-ils dictés par une justice implacable, la même pour tous, pour les riches et les pauvres, pour les orphelins et les orphelines, comme pour les enfants des autorités de la place ?

Henri, Emile et moi, ressentons la même anxiété : immobiles, nous attendons le moment où le maître s'occupera de nous. C'est notre tour : nous devons avoir l'air de trois coupables devant lui ; il nous examine un instant, montre à Emile et à Henri leur place, puis se tourne vers moi et me dit de

m'arranger aussi bien que je pourrai, à une des dernières tables vers l'estrade. Je suis grande pour mon âge et ma stature dépasse de beaucoup mon maigre savoir ; je ne puis prétendre qu'à cette division des tout derniers, avec Henri et Emile, dans mon voisinage. Isaline, les Jumelles, toutes celles et ceux de notre volée sont bien en avant de nous.

Henri, lorsqu'il se sent casé en sécurité, retrouve son assiette et moyen de me souffler :

— « S'il n'y avait point de derniers, il n'y aurait point de premiers. Sans les derniers, on ne pourrait pas faire l'école. »

Le maître est là, devant moi ; je rencontre ses yeux ; je note leur expression froide et défiante, puis je vois cette expression s'adoucir graduellement, quand il me dit :

— « Ce banc est trop bas pour toi ; arrange-toi pour n'y pas rester longtemps. »

C'est une bonne parole. Elle tombe dans mon cœur, comme un baume ; elle est un adjuvant puissant. Je me promets de ne jamais l'oublier et quant vient l'heure de la récréation, j'en fais part à Henri qui me répond. :

— « Tu n'as qu'à marcher ; je te jure que je te suis, et puis au pas, nom d'un petit bonhomme ! Tu sais, ce maître-là, il sera, je crois, de la pâte à la Petite Maîtresse... »

Et je marche, et Henri emboîte le pas ; nous avons tant à rattraper que nos progrès sont relativement lents et nous avons à nous discipliner, à reapprendre l'obéissance de la classe ; la discipline de la Petite Maîtresse, toute tendre qu'elle était, était cependant

de la discipline ; mais nous l'avons désapprise à l'autre école et nous avons appris en lieu et place, à désobéir sciemment, à tenir tête, à résister, car quoi que nous fassions, bien ou mal, nous savions d'avance que nous serions relégués dans le coin obscur et traités de fainéants et d'idiots.

Tout cela est passé, maintenant, bien passé pour ne plus revenir ; notre maître apprécie et soutient nos efforts ; chaque progrès nouveau est relevé par lui, soit par un regard d'approbation, soit par un mot d'encouragement ; ce regard et ce mot valent des chapitres pour moi. Je sens que mon maître est juste, que si je travaille, j'arriverai.

Quel soulagement d'éprouver cette confiance et cette vénération pour son maître.

— « Je te l'avais bien dit », répète Henri avec plus de candeur que d'élégance, « ce maître est de la même pâte que notre Petite Maîtresse. Vive le maître ! Vivent nous et vive l'Ecole ! »

Henri se révèle très fort en arithmétique ; il se joue des difficultés des fractions et de la règle de trois. C'est une joute entre lui, Samuel, Christian, Edouard et Thalie.

J'ai plus de facilités à l'orthographe et la grammaire. Quant à Emile, il se trouve très bien de l'estime que la force de ses poignets lui a acquise auprès de ses camarades ; il ne nous recherche plus guère, ni Henri, ni moi ; nous restons de bons camarades, mais nous suivons chacun notre chemin avec les amis que nous nous sommes faits dans notre petit cercle. Henri continue à m'offrir, tous les samedis matins, le petit pain chaud auquel

il m'a habituée pendant ma maladie ; si nous ne sommes pas préoccupés à ce moment-là, nous échangeons encore quelques remarques sur le temps de grâces que nous vivons ; il ne nous arrive plus de parler de l'autre maîtresse, la conviction que nous possédons un bon maître a effacé les mauvais souvenirs, les a, du moins, atténués.

Cependant, avec cette quiétude, le penchant d'Henri pour les farces s'est réveillé de plus belle et je dois admirer la virtuosité qu'il a atteinte, pour escamoter ceci ou cela à ses voisins et voisines, tirer des boucles flottantes ou enlever des rubans aux nattes, sans que les propriétaires puissent se rendre compte d'où vient ce geste insolite et in-amical.

C'est amusant et c'est très drôle : les témoins de ces tours sont pris d'un fou-rire irrésistible. Le maître fronce le sourcil. Cela suffit pour que l'ordre renaisse. Nous bannissons les plaisanteries et nous remettons sérieusement au travail.

Quelle magistrale école ! Quel maître captivant et quels écoliers privilégiés ! Ça c'est de la vie, c'est de la joie, c'est du travail. C'est l'étude dans toute sa prodigieuse autorité, qui nous tenaille, jour après jour, éveille en nous le besoin impérieux de savoir toujours davantage.

C'est le maître, passionnément attaché à son art, qui l'érige en sacerdoce, qui entraîne après lui, les jeunes intelligences avides de connaissances, réveille les esprits paresseux et flâneurs, et fait de ce petit monde, une troupe bien en forme, ferme en mains, joyeuse de s'instruire et joyeuse de vivre.

Mon grand-papa maternel sait tout cela par le bon Docteur Ganahl. Les nouvelles du changement capital dans la vie d'écolière de Nanette, apportées par le Docteur, en personne, sont accueillies avec bonheur dans la maison solitaire où l'hiver règne encore longtemps après que chez nous, les scilles et les perce-neige ont fait leur apparition. Ce long hiver, « où la vie est une vie de sablier », dit grand-père, où les gendarmes, dit la légende, en charment les longueurs monotones en tricotant !

Cici et moi écrivons à tour de rôle, une lettre par semaine ; grand'maman l'appelle le viatique.

En retour, nous sommes tenues au courant des événements de notre vallée. Jutte a été longtemps à se remettre de son poignet cassé ; elle est souvent alitée et n'est pas allée à l'école de tout l'hiver. Le jeune gendarme continue ses lectures ; après madame de Ségur, il lit Monte Cristo et ses suites qui lui ont pris tout l'hiver. Il apprend l'allemand tout seul.

Il a eu, lui aussi, nous fait-il dire par grand-père, un très bon régent, mais n'a pas su en profiter ; il se rattrape.

Enflammés du même zèle, les Jumelles, Isaline, ses frères, Cici et moi, les enfants de tante Charlotte, nous organisons une librairie circulante chez Isaline ; Alice lui a légué beaucoup de livres de la Bibliothèque rose, Bibliothèque du Printemps et des traductions de l'anglais : Wetherell, Alcott, etc.

Les mamans sont obligées de mettre un frein à cette ardeur ; d'autoriser un livre à

la fois, seulement, et la lecture, le soir, quand les tâches sont faites.

Le dimanche après dîner est rempli par des représentations de gala, toujours chez l'indulgente Mme Sophie de la Petite Cure ; nous nous vêtions de ses jupes et de celles de notre petite-maman que nous laissons traîner, de leurs mantelets, appelés visites, de leurs capotes, de leurs gants, de voilettes mêmes et nous sommes toutes des maîtresses d'école, sans école, car Elise en a bientôt assez, d'obéir à tant de personnes à la fois, aux ordres contradictoires et Cici seule se contente de poupées, pour écolières. Nous jouons des comédies à la manière de nos cousins Marcellin et des colons de l'établissement disciplinaire ; nous improvisons d'après nos lectures.

Le printemps est là ; nous nous évadons dans les champs cueillir les myosotis et les boutons d'or, le long des ruisseaux ; nous en faisons des couronnes que les mamans placent dans des assiettes avec de l'eau.

Nous cueillons des pâquerettes que nous formons en longues chaînes en passant fleur après fleur, dans leur tige fendue. Nous mettons ces chaînes sur nos têtes, les bouts traînant derrière nous ; nous marchons dans l'herbe pour les voir serpenter selon les mouvements que nous leur imprimons.

Ou bien nous chantons des rondes :

Belle bergère, entrez en danse,
Faites-y la véréance . . .

C'est ainsi que nous chantons, petites filles insouciantes, les cheveux au vent, quand nous nous démenons et nous retournons.

Notre bel oncle Pierre-Eugène est venu de Bière nous visiter ; il est superbe en uniforme ; nous ne nous rassasions pas de l'admirer et, sous prétexte de lui montrer le pays, de l'exhiber partout.

Il tient tout particulièrement à faire la connaissance de la Petite Maîtresse ; il ôte son képi avant d'entrer dans la grande cuisine de tante Sophie, où, en même temps que lui, s'introduit par la petite fenêtre, un rayon de soleil éclatant, que ses cheveux blonds en brillent comme de l'or. Il incline sa tête fière pour pénétrer dans la chambre où la Petite Maîtresse l'attend.

Tout est rigoureusement propre et net ; la Petite Maîtresse jouit du repos dominical, assise à sa table, un livre devant elle ; les rosiers blancs de tante Sophie sont en fleurs et les parfums des quarantaines pénètrent par les fenêtres ouvertes ; les abeilles du Teinturier mènent des danses vertigineuses dans le jardin.

La Petite Maîtresse est obligée de lever la tête si haut qu'elle peut, pour examiner notre oncle Pierre-Eugène ; ses yeux vifs sourient quand ils rencontrent le regard bleu riant, abaissé vers elle.

Avec l'aisance qui la caractérise, la Petite Maîtresse tend la main.

— « Je remercie l'oncle de mes chères petites orphelines de venir saluer leur vieille maîtresse. »

— « Je viens de la part de mon père », dit oncle Pierre-Eugène, « je vous apporte ses respects et l'expression de sa gratitude pour tout ce que vous avez été bonne pour ses deux petites-filles. »

La Petite Maîtresse s'est assise. Cici et moi, nous appuyons à elle, comme autrefois, et comme autrefois ses bras maternels nous entourent ; Pierre-Eugène a pris place sur la longue table du premier rang. Il remarque simplement :

— « On voit que vous aimez les enfants. »

Rien ne pourrait faire plus plaisir à la Petite Maîtresse. Elle se met à parler de ses petits : des sensibles et des doués, des robustes, des intrépides et des téméraires ; ceux qui sont pleins de moyens ; ceux qui sont endormis et ceux auxquels il n'a pas été tant donné, vous comprenez.

Oncle Pierre-Eugène comprend ; il sourit ; sa bouche spirituelle sous sa jolie petite moustache retroussée, se fait tendre et n'est pas moqueuse du tout, quand il demande à la Petite Maîtresse :

— « Et ces deux petits-là, Petite Maîtresse, dans quelles catégories les classez-vous ? »

Le visage de la Petite Maîtresse revêt un profond sérieux :

— « Cici, monsieur Pierre-Eugène, est pleine de moyens et sensible ; Anne-Julie est robuste, Dieu merci. Elle a été malade, mais elle est plus robuste que jamais ; regardez-la, et c'est une intrépide. »

Puis elle ajoute :

— « Ce sont deux chères petites orphelines. »

La Petite Maîtresse insiste pour nous accompagner, nous faire escorte par le jardin et nous donner des roses blanches, tante Sophie permet. Et en effet, tante Sophie confirme ces paroles par un signe de tête à la fenêtre.

A notre intense satisfaction, nous retraversons le village, sous les yeux des curieux, avec notre beau militaire et nos bouquets de roses blanches.

Notre oncle Pierre-Eugène ne fait pas les choses comme les autres gens : c'est en partant qu'il nous remet à chacune un cadeau et des friandises pour la Petite Maîtresse.

Le printemps est venu très tôt cette année-ci. J'ai fait de bons examens ; j'ai un prix, distribué à l'église devant tous les habitants de l'endroit. Henri aussi a un prix.

— « Nous ne les avons pas volés », me dit-il, en revenant à sa place et me donnant un grand coup de coude qui m'offusque ; j'ai pris quelque dignité depuis que je suis une écolière « pour de bon » et je préviens Henri qu'il observe à l'avenir plus de retenue dans ses gestes.

Henri m'examine de travers, mais son bon naturel a vite repris le dessus et tirant une des boucles emmêlées qui ombragent ses yeux railleurs :

— « A vos ordres. »

Notre antique vallée s'apprête à nous faire fête. Il n'y a plus que quelques taches de neige dans les revers et au fond des grandes combes ; les jeunes feuillages des hêtres tremblent aux caresses du soleil ; l'herbe est fraîche, l'air vivifiant.

— « Ce n'est pas encore l'été, venez tout de même ; il nous surprendra cette année », écrit grand-papa.

Nous voilà. Chez nos grands-parents paternels où la vallée est plus large et le soleil plus généreux, nous trouvons quasi l'été ; mais chez nos grands-parents mater-

nels les heures au grand air sont courtes ; quant le soleil s'est haussé au-dessus de l'immense forêt et que ses rayons nous atteignent en cette période encore précoce de l'année, la matinée est déjà avancée ; il fait délicieux s'ébattre dehors ; par contre, le moment est vite arrivé où les ombres de la grande Roche et des forêts du Risoux qui la couronnent, répandent leur fraîcheur crûe et traîtresse ; grand-papa jette ses coups de sifflet dans toutes les directions ; grand'maman appelle par toutes les fenêtres, tante Doya et le jeune gendarme partent en tous sens, à la recherche de Nanette. Cici a répondu au premier appel ; elle arrive sagement avec sa poupée et les chats.

Or, il advient que cette année-ci le vieux chef des Douanes françaises ayant pris sa retraite, il a été remplacé par M. Mær qui a deux enfants : une belle fille très élégante, sortant du couvent, et un fils séminariste.

Ce jeune séminariste en robe lit continuellement et nous adresse rarement la parole. Pourtant, il peut rire aussi de bon cœur.

Nous sommes invitées à un goûter chez eux avec d'autres enfants du hameau et Cici y va seule, sans moi.

Je suis punie. Grand-papa a résisté à toutes nos supplications : je suis punie. Grand'maman et grand-père ayant trouvé que je ne devais plus accompagner ce dernier, le dimanche, chez Napoléon — j'ai passé, paraît-il, l'âge de ces fantaisies ; — je prie, je pleure, je conjure ; je me heurte à la résolution bien arrêtée de mes grands-parents.

Tante Doya n'a pas voulu intercéder ; Cici

quand je le lui demande, me répond par cette phrase qu'elle a retenue :

— « Tu as passé l'âge de ces fantaisies. »

Plus prompte que la pensée, je saisis sa poupée et la lance violemment par la fenêtre. Aussi suis-je punie.

A ma prochaine visite chez les Mær et en présence du séminariste, je relate ce triste épisode de ma vie et je vois à ma grande surprise le jeune Didier partir d'un éclat de rire si robuste et si gai que mon opinion sur lui change du tout au tout. Je m'aperçois qu'il n'est, après tout, qu'un garçon comme les autres.

— « Alors vous aimez l'absinthe, mademoiselle, et la fumée chez Napoléon ne vous effraie pas ? »

— « Comment savez-vous qu'il y a de la fumée chez Napoléon, le dimanche, à midi ? » et je me hâte d'ajouter : « Monsieur ? »

Puis le voyant rire de nouveau :

— « C'est que vous y allez aussi, vous ? »

Oui, il y va et il aime beaucoup la conversation de tous ces hommes.

— « N'est ce pas que Philomène est jolie ? »

— « Oui, très jolie », répond-il, en baissant les yeux.

Je me sens très à mon aise avec le séminariste et nous parlons longtemps des deux Napoléons, de Camille, de Josué, d'Hilaire, d'Hippolyte et tant d'autres ; lui, avec une vive admiration pour mon grand-père qui finit de lui gagner mon cœur ; moi, avec une grande mélancolie.

— « Si seulement, je n'avais pas cassé cette poupée », ajoutai-je en manière de conclusion, à ce captivant entretien, « peut-être que

grand-papa m'aurait menée, au moins, une fois encore.»

Il s'établit pour la première fois des relations régulières entre nous et les enfants du hameau français sous l'égide de la belle Lucile ; elle nous emmène des journées entières avec des provisions, recueillir des plantes officinales qu'elle envoie à son couvent ; c'est un vœu qu'elle a fait.

Elle a beaucoup d'autorité sur nous, et avec des histoires qu'elle raconte de façon dramatique, elle fait de nous ce qu'elle veut.

C'est un intérêt nouveau dans notre existence ; nos grands-parents obtiennent avec peine que nous nous mettions en route pour le séjour promis à nos autres grands parents.

Quand nous y sommes, nous avons tant à raconter de Lucile et de Didier que grand-papa et grand'maman nous considèrent avec étonnement.

Oncle Octave, fidèle à ses maximes, remarque que :

„Point trop ne faut d'amis,
Car dans l'embarras on est mis.“

Oncle Pierre-Eugène déclare que quant à lui, il aimerait bien voir cette beauté.

— « Pourtant, ça ne servirait à rien », ajoute-t-il, « puisqu'elle est Bourguignonne. »

C'est ainsi que dans notre vallée, les « hérétiques » appellent les catholiques français, leurs voisins.

Grand'maman secoue la tête et grand-papa sourit bénévolement.

— « Allez faire visite à la pauvre Jutte », nous dit grand'mère, « elle est malade depuis son poignet cassé ; c'est un peu de votre

propre faute aussi. Vous avez tous désobéi en allant sur ce soliveau vermoulu.»

Les oncles protestent :

— « Personne n'a désobéi, car personne n'a rien défendu du tout, qu'après le poignet cassé, notre mère. »

Grand'mère avoue qu'elle ne se souvient pas au juste. Les oncles se souviennent, eux ; et ils sont très pointilleux pour que chaque parole et chaque cas soient toujours rapportés très exactement, très scrupuleusement.

— « Toujours le mot propre », dit oncle Pierre-Eugène ; il nous emmène en grand style, chacune lui donnant le bras et nous conduit voir ses jeunes veaux.

— « Six veaux, mes petits, six veaux, mes propres veaux. »

La pauvre Jutte est faible et languissante. Elle ne veut ni parler, ni jouer.

— « Si quelqu'un veut lire quelque chose de nouveau, quelque chose d'autre. Moi, je ne peux pas lire, ça me fatigue », dit-elle d'un ton plaintif.

Je cours vers mon oncle Pierre-Eugène, lui demander d'écrire à ma Petite Maman, de m'envoyer quelques-uns des beaux livres d'Isaline et mon Voyage du Chrétien, tout de suite, pour la pauvre Jutte.

Tout de suite, pour la pauvre Jutte, écrit oncle Pierre-Eugène.

— « En attendant qu'ils arrivent », dit-il, demande à mon père de te prêter le sien. »

Grand-papa écoute ma requête en souriant :

— « Je crains que mon livre ne soit imprimé en caractères bien fins pour toi, Anne-Julie, cela te fatiguera. Prends-le, mon en-

fant ; avec la tâche, Dieu donne ses grâces pour l'accomplir. »

— « Quand mon livre sera venu, grand-père, tu comprends, je ne lui lirai pas rien que ça. Il y a l'histoire d'un pauvre petit enfant riche, volé par des Bohémiens ; et la fille des Bohémiens a écrit aux parents pour leur dire où est leur enfant ; elle n'avait point d'encre pour écrire, grand-père, et sais-tu ce qu'elle a fait ? Elle s'est coupé le doigt et a écrit avec son sang. Oh ! C'est une belle histoire. Et l'allumeur de réverbères, connais-tu tous ces livres, grand-père ? »

Grand-père sûrement, va me dire que tout cela est vanité ; mais non, il me met le livre dans les mains, se découvre et m'embrasse.

La Jutte m'accueille avec animation. Nous regardons toutes les gravures ; cette histoire l'intrigue au plus haut degré :

— « Lis, Anne-Julie, lis », répète-t-elle impatientement.

Elle est étendue sur un divan dans la galerie ; je m'assieds près d'elle sur la banquette et je commence le récit de John Bunyan qui s'ouvre comme le chant magnifique du Dante :

« Tandis que je marchais à travers les déserts de ce monde, j'arrivai à une certaine place où se trouvait une caverne. Je m'y étendis pour dormir ; je dormis et j'eus un songe

Je rêvais et voici, je vis un homme vêtu de haillons, debout, son visage tourné dans la direction opposée à la maison familiale, un livre dans sa main et un grand fardeau sur son dos.

Je regardai, je le vis ouvrir son livre et

lire ; et pendant qu'il lisait, il se mit à pleurer et à trembler, et n'étant plus capable de se contenir, il jeta un cri lamentable : que ferai-je ? »

Et je lis ainsi, non sans peine, car les caractères sont fins ; il semble que mes hésitations et mon indécision donnent plus d'attrait encore à la lecture ; Jutte est suspendue à mes lèvres ; de temps en temps elle répète :

— « Lis, Anne-Julie, lis donc. »

Ma grand'mère, en personne, vient à ma recherche. Mon acte amical envers la pauvre Jutte malade, l'a touchée, elle si peu démonstrative, elle m'emmène goûter et promet à Jutte que je viendrai le lendemain.

Pourquoi n'a-t-elle pas voulu me laisser embrasser Jutte, qui pleurerait quand je l'ai quittée. Involontairement mes pensées vont au souvenir de mon ami Bailli qui n'osait pas non plus nous embrasser et vers la douce Alice. Alice ne pleurerait jamais, ni ne se plaignait, ni ne réclamait rien. La Jutte est maussade et chagrine. Est-ce qu'elle va mourir, elle aussi ? On ne peut donc jamais être tout à fait gai sur cette terre ; cette ombre sinistre qu'on appelle la mort est donc perpétuellement embusquée sous les pas des enfants des hommes. A qui pourrais-je parler de ça ? Oncle Octave ? Il discourra longtemps avec ou sans maximes et je ne serai pas plus éclairée, après qu'avant. Grand-père, si je mentionne la mort devant lui, me dira que « ce roi des épouvantements n'existe pas pour le Chrétien » et me parlera des « demeures meilleures ». Grand'mère éludera la question et si j'insiste, me renverra à

grand-père. Je veux tenter auprès d'oncle Pierre-Eugène s'il veut bien me renseigner. Il le fera, en tous cas, de telle façon que je n'en emporterai pas une impression menaçante.

— « Oui, oui, mon petit de la Petite Maîtresse », me dit mon oncle Pierre-Eugène, « elle est bien malade, la Jutte ; c'est comme ton ami Bailli. Il n'y a rien à faire. Il vaut mieux ne pas l'embrasser ; va lui lire des histoires, tu lui fais plaisir, et là bas, sur cette galerie, au grand soleil, tu ne risques rien. »

— « Qu'est-ce que je risquerais, oncle Pierre-Eugène ? »

— « Je m'entends et ça suffit », et oncle Pierre-Eugène se met à rire, à me taquiner ; il n'y a donc plus rien à savoir de lui.

Dès lors, je lis pour la Jutte, chaque jour. Après le Voyage du Chrétien en entier, nous prenons les livres d'Isaline, puis nous recommençons le Voyage du Chrétien qui reste son favori. Nous nous intéressons passionnément aux infortunes du courageux Chrétien et de ses compagnons. Toute la tribu du voisinage — les Marcellin en tête — dont nous entendons les cris et les clameurs, finit par s'intéresser elle aussi, à cette histoire extraordinaire dont parle la Jutte, tout le long du jour.

Ils viennent s'installer à cheval sur le rebord de la galerie, filles et garçons — les filles sont téméraires, dirait la Petite Maîtresse, et les garçons intrépides — ils écoutent attentivement le récit des défaillances, des progrès, des luttes et des victoires de Chrétien. Quand nous connaissons

tout cela par cœur, nous improvisons le voyage. Oncle Edouard nous prête son sac militaire et des sacs à farine ; nous les remplissons de matériaux divers et nous entreprenons, à notre tour, le voyage du Chrétien. Nous allons barboter dans les Marais du Découragement, voisins de la rivière ; les ruines d'une maison incendiée sont le Château du Doute ; les côtes sur l'autre rive de l'Orbe sont les Montagnes Délectables. Jutte nous voit de sa galerie et prend une part excessive à ces manifestations.

La veille de notre départ, je viens comme je le lui ai promis, lire une dernière fois ses passages préférés. Elle est dans son lit ; sa maladie s'est aggravée d'un coup de froid pris un jour de forte bise. Je suis frappée de la trouver si changée et si affaiblie ; j'aimerais m'en aller. Elle remarque mon mouvement de recul et me crie, avec emportement.

— « Tu as promis, Anne-Julie, tu as promis de lire encore une fois. »

Pauvre Jutte, elle retombe épuisée sur son oreiller ; elle pâlit et essuie son front humide.

— « Mais oui, ma petite Jutte, je viens lire, je te le promets. Que veux-tu que je lise ? »

— « Lis-moi quand Christiana part pour la Cité Céleste ; puis Tiens-Ferme et ensuite Vaillant. Qu'est-ce que je ferai quand tu seras partie ? Qui veut me lire ce que j'aime ? »

— « Sais-tu, Jutte, je pense à quelqu'un ; je lui demanderai et je viendrai te le dire demain matin, en te disant adieu. »

— « Oui, fais ça, Anne-Julie, tu viendras me dire demain matin, tu promets ; maintenant, lis, avant qu'on vienne te chercher. »

Je prends le beau livre que grand-papa m'a donné, il y a si peu de temps, me semble-t-il ; il a perdu sa fraîcheur et porte les traces des mains enfantines qui l'ont feuilleté. Qu'importe, il a charmé bien des heures de la pauvre Jutte par ses récits et par ses images pathétiques ; je crois que la pensée de s'en séparer lui fait autant de peine que celle de me voir partir. Mais, j'ai mon idée.

« Il arriva que le jour vint auquel Christiana dut partir. La route était couverte de gens qui voulaient la voir entreprendre son voyage. Et voici ! Les rives au-delà de la Rivière étaient pleines de chevaux et de chariots venus d'En Haut pour l'accompagner aux portes de la Cité. Elle s'avança et entra dans la Rivière avec un signe d'adieu à ceux qui la suivaient le long de la Rivière. Les derniers mots qu'on l'entendit prononcer, furent : Je viens, Seigneur, pour être avec Toi et Te bénir ! » Ainsi, ses enfants et ses amis retournèrent chez eux, car ceux qui attendaient Christiana l'avaient emmenée, hors de vue. Elle alla donc et entra dans les portes avec toutes les cérémonies de joie que son mari Chrétien avait accomplies avant elle

. . . . Puis, les ordres parvinrent pour M. Tiens-Ferme, l'informant que son maître désirait qu'il ne restât pas plus longtemps éloigné de lui. M. Tiens Ferme tomba dans une profonde rêverie en entendant ces mots. Mais le messager lui dit : « Ne doutez pas

de la vérité de mon message, car en voici un témoignage : « Ta roue se rompt sur la citerne. » Alors M. Tiens-Ferme appela Grand Cœur qui était leur guide à tous, et lui dit : « Monsieur, quoique je n'aie pas eu le bonheur d'être beaucoup en votre bonne compagnie, pendant les jours de mon pèlerinage, cependant, depuis que je vous connais, vous m'avez été d'un grand secours. Quand je quittai ma maison, j'y laissai une femme et cinq petits enfants ; permettez-moi de vous supplier de leur apprendre ce qui m'est arrivé Annoncez-leur mon heureuse arrivée Celle de Chrétien et de Christiana, sa femme J'ai peu ou rien à laisser à ma famille, en dehors de mes larmes et de mes prières »

Quand M. Tiens-Ferme eut ainsi parlé et mis les choses en ordre et que le temps fut venu pour lui de se hâter, il descendit lui aussi vers la Rivière.

A ce moment-là, il y eut un grand calme sur la Rivière, en sorte que M. Tiens-Ferme lorsqu'il l'eut traversée jusqu'à la moitié, s'arrêta et parla à ses compagnons qui l'avaient suivi jusque là. — « Cette rivière a été une terreur pour beaucoup Maintenant, je crois que je me tiens ferme ; mon pied est fixé sur le sec, sur lequel les sacrificateurs qui portaient l'arche de l'alliance de l'Éternel, s'arrêtèrent de pied ferme, pendant qu'Israël traversait le Jourdain. Je suis à la fin de mon voyage, mes jours de labeur sont finis. » Tandis qu'il parlait ainsi son visage changea, son corps robuste s'inclina et après qu'il eut dit : « Prends-moi, car je viens à Toi, » ils cessèrent de le voir.

Mais ce fut glorieux de voir s'entrouvrir les régions célestes pleines de chariots et de chevaux, de trompettes et de fifres, de chanteurs et de joueurs d'instruments à cordes entonnant la bienvenue des pèlerins pendant qu'ils entraînent l'un après l'autre dans les portes merveilleuses de la Cité....»

« Ensuite, il fut bruit partout, que M. Vaillant avait reçu sommation par le même messenger, avec comme gage de l'authenticité de l'ordre, ces mots : « Ta cruche se brise sur la fontaine. »

Il appela ses amis et leur communiqua ces nouvelles, puis il leur dit : « Je vais à mon Père. Bien que mes difficultés aient été grandes, je ne regrette point les peines que j'ai subies pour en venir où je suis. Mon sabre, je le lègue à celui qui me succèdera dans mon pèlerinage, mon courage, à celui qui saura l'acquérir, mes blessures et mes cicatrices, je les emporte avec moi, comme témoignage à Celui pour lequel j'ai lutté et qui me récompensera. » Quand le jour arriva auquel il devait traverser la Rivière, beaucoup l'accompagnèrent jusqu'à la rive. Il entra dans la Rivière en disant : « O mort, où est ton aiguillon ? » Et tandis qu'il s'avancait toujours plus profondément, ils entendirent encore : « O tombeau, où est ta victoire ? » Puis ils le virent atteindre la rive opposée où toutes les trompettes sonnèrent pour lui. »

Je m'approche du lit et je dépose le livre dans les mains de Jutte.

— « Je peux le garder, Anne-Julie, tu me le laisses ? »

— « Oui, Jutte, jusqu'à ce que jusqu'à ce que tu sois guérie »

Ce pieux mensonge a peine à passer mes lèvres ; Jutte me regarde fixement.

— « Crois-tu que je guérirai, Anne-Julie ? Si je ne guéris pas, eh bien ! j'irai moi aussi, dans la belle Cité. Je veux être gentille et ne plus grogner. Mais tu sais, tu m'as promis »

— « Oui, oui, Jutte, demain matin, c'est promis ! »

Je cours à la recherche de mon oncle Pierre-Eugène ; il fauche dans le pré. Comme il est beau ; il est sans habit, sans gilet ; une écharpe écarlate entoure sa taille ; ses manches de chemise sont relevées aussi haut qu'il l'a pu et laissent ses bras nus ; ses cheveux dorés bouclent, ses yeux bleus rient quand il m'aperçoit, il me fait signe de me tenir éloignée, il a fini, dit-il.

Oncle Jules s'approche avec le char et quand tout est terminée, oncle Pierre-Eugène sa faux sur l'épaule me prend la main pour rentrer en me disant :

— « Eh bien, tu as quelque chose à me raconter, jeune cabri ? »

— « Oncle Pierre-Eugène », dis-je solennellement, « m'aimes-tu ? »

— « Ma parole ! C'est une déclaration que tu veux. De tout mon cœur, mademoiselle, et je retire le mot cabri. »

— « Oh, oncle Pierre-Eugène, pas comme ça, viens, j'ai quelque chose de très grave à te dire. »

Oncle Pierre-Eugène va déposer sa faux, mettre son habit et me rejoint sur la route où je l'attends en trépignant. Nous suivons

le petit sentier en zigs-zags qui monte vers le crêt des cousins Du Crêt, surplombant la grande rivière insidieuse, et loin de toute oreille indiscreète je demande à mon oncle Pierre-Eugène s'il m'aime assez pour me faire le sacrifice de me remplacer auprès de la pauvre Jutte :

— « Une heure par jour, si tu peux, deux, mon oncle Pierre-Eugène, tu serais si gentil. »

Les yeux bleus se détournent, les dents mordent la lèvre et la petite moustache se hérisse ; je suis très inquiète ; mais voilà que les deux bras vigoureux me serrent bien fort contre la poitrine où j'entends battre à grands coups le cœur de mon oncle Pierre-Eugène.

— « Je te le promets Nanette, tant qu'elle sera là. J'irai chaque jour. Je m'arrangerai avec Jules et Edouard. »

Je saute au cou de mon oncle Pierre-Eugène et nous nous embrassons.

— « Comme deux pauvres », dit-il.

Les oncles Pierre-Eugène et Edouard sont réveillés au milieu de la nuit par des appels pressants à la fenêtre de la chambre qu'ils occupent au rez-de-chaussée.

Jutte est bien mal ; elle est sans connaissance. Oncle Edouard attelle et part chercher le docteur, tandis qu'oncle Pierre-Eugène va vers Jutte.

Au matin, je me réveille en sursaut ; oncle Pierre-Eugène est assis au pied de mon petit lit bas.

Les oiseaux gazouillent éperdûment
„Et la senteur des foins montant de la prairie“
va se mêler aux parfums des géraniums en fleurs de grand'mère.

— « Anne-Julie, ma petite Nanette », me dit oncle Pierre-Eugène à voix basse, « sois bien calme, je veux te raconter quelque chose. »

Après m'avoir dit comment oncle Edouard et lui ont été réveillés pendant la nuit, il reprend son récit :

— « Quand j'arrivai, Jutte était assise sur son lit, relevée par les oreillers ; on aurait dit qu'elle dormait ou bien qu'elle était morte. Pense Anne-Julie, elle tenait serré dans ses deux mains, ton Voyage du Chrétien, mais serré à tel point que quand nous avons voulu le lui ôter, nous n'avons pas osé brusquer. Longtemps avant qu'oncle Edouard ne revienne avec le docteur, nous avons vu, tante Emmanuelle et moi, qu'elle était morte, mais nous n'avons pas osé le dire. Lève-toi, habille-toi et quand tu auras déjeûné, je te conduirai la voir. Ne réveille pas Cici, tu vois comme elle dort bien ; il est cinq heures et demie. »

Je ne pleure pas. Je suis très calme ; je me souviens des paroles de Jutte ; je cherche à me représenter comment elle aura traversé la Rivière et si elle est entrée dans la Cité.

Mélie ouvre la porte sans bruit et m'appelle. J'entre sur la pointe des pieds avec oncle Pierre-Eugène dans la grande cuisine pour ne pas réveiller ceux qui dorment encore. Je remarque que Mélie a mis une serviette sur la table et posé nos tasses de lait dessus.

— « Du lait chaud », dit-elle, « oncle Edouard vient de traire la Jungferli et le lait n'a pas été bouilli. »

Oncle Pierre-Eugène me coupe de petits

morceaux de la galette d'oncle Jules ; je les mets machinalement dans mon lait et je les mange avec une grosse cuillère ronde en étain.

Mélie demande en patois, à oncle Pierre-Eugène si c'est prudent de me mener là-bas. L'oncle dit :

— « Laisse, Mélie, laisse. »

J'ai fini, nous partons.

Quand j'entre dans la chambre où hier encore je lisais pour Jutte, un grand sanglot monte à mes lèvres. Ce sanglot me fait du bien ; il me soulage. Je m'approche du lit. Jutte, vêtue de blanc, repose immobile et glacée, comme le petit cousin bébé, comme Alice, et dans ses mains raidies, je vois mon livre, mon beau livre rouge qui fait une tache sanglante sur tout ce blanc.

Mais, est-ce bien Jutte ? J'ai peine à la reconnaître. L'expression morose a disparu. Les traits détendus ont pris une majesté sereine et harmonieuse ; les longs cils noirs s'abaissent sur la joue et les nattes épaisses tombent sur ses épaules.

Oncle Pierre-Eugène tient ma main dans la sienne ; longtemps nous restons-là, debout, contemplant la morte ; je n'éprouve aucune frayeur, aucune crainte, et toujours me revient cette pensée : Comment a-t-elle traversé la Rivière ?

— « Laissez-lui le livre », dis-je à la maman de Jutte en m'en allant. « Mettez-le avec elle. »

Nous sortons. Mon oncle Pierre-Eugène se penche vers moi, et pour la seconde fois, en quelques heures, nous nous embrassons « comme deux pauvres » dans le grand couloir sombre des Marcellin.

XVI.

Quand vous vous éveillez, le soir, dans le
silence,
Et que vous nous chantez les airs des
anciens jours.

Eug. Rambert.

Isaline écoute atterrée le récit que je lui fais de la mort de Jutte. Elle trouve que c'est beaucoup de morts, les unes sur les autres.

— « Tu sais, Isaline, il meurt tous les jours des gens. »

— « Pas ceux que nous connaissons, ça ne compte pas. »

Isaline refuse de m'expliquer cette pensée et m'invite à une tournée dans les prés ou plus exactement, une rôdée.

— « Les pavots de la tante Elise sont mûrs. Allons en manger. Les siens sont toujours les meilleurs ; la graine est belle blanche. »

O scrupuleuse, intègre petite Alice !— Que n'es-tu là pour nous rappeler au respect du mien et du tien !

Nous allons, nous contournons le champ de pavots de la tante Elise des Jumelles et nous cueillons hardiment ; nous mettons des pavots dans nos poches, puis nous en mangeons sur place.

Or, la tante Elise qui surveille ses pavots nous aperçoit, et soudain la voilà devant nous, « rigide comme le châtiment », dirait grand-papa. Nous, nous sommes très confuses et nous apprêtons à couper court au sermon de la tante Elise, en nous enfuyant. Mais les pavots dont nos poches sont pleines,

sont secs et la graine y fait, à chaque pas, une petite musique qui n'échappe nullement aux oreilles de justicière de la tante Elise. Nous sommes sommées de vider nos poches dans son tablier et c'est pour nous, une punition ignominieuse qui fait monter à nos fronts le rouge de la honte.

— « Qu'apprenez-vous à l'Ecole du Dimanche ? » nous demande tante Elise sévèrement.

— « Nous n'avons pas besoin d'aller à l'Ecole du Dimanche pour apprendre ce qu'on ne doit pas faire », répond Isaline. « Du reste, ça c'est marauder. »

Tante Elise pense sans doute, que nous voilà bien assez punies et que marauder n'est peut-être pas, après tout, si grave. Elle n'ajoute rien. Isaline et moi reprenons le chemin de la maison sans autre réflexion que :

— « Sales pavots » d'Isaline, à laquelle, Anne-Julie fait écho : « Sales pavots ! »

Au haut du pré, nous rencontrons Léon qui nous guette et s'informe à sa façon joviale, « d'où nous sortons ? »

— « Si tu y dis, Anne-Julie », déclare Isaline, « je te boude. »

— « Dis-y, dis-y », crie Léon, et moi « j'y dis » et Léon, sans marquer aucun étonnement de cette scène infamante, nous dit de son air le plus séduisant :

— « Je connais un bon coin de pavots, mais il faut aller sur le canton de Fribourg. »

— « Des pavots de Dzojets », dit Isaline dédaigneusement, « je n'y vais pas, moi. »

Et se souvenant soudain qu'elle a à me boudier, elle s'éloigne.

— « Sais-tu, Léon », dis-je alors à ce gai compagnon, « c'est tout de même voler de marauder. »

Léon se frotte une oreille, cligne des yeux, semble réfléchir :

— « Parbleu », dit-il enfin, « celui qu'on maraude, il dit qu'on lui vole son fricot. Mais quand on va à la maraude, on ne pense pas à ça. Des noix maraudées sont meilleures que celles qu'on nous donne. Viens-tu à l'Hochette, voir s'il y a des noix sous le noyer ? »

La maraude ne me dit plus rien, je refuse l'offre tentante de Léon.

Ce jour-là est destiné à rester fixé dans ma mémoire. Devant la maison du Juge, je vois un char à bancs, ce qui sert de voiture dans nos campagnes, et un vieux petit monsieur, assez gros, court et à lunettes, s'apprête à y monter, tout en parlant avec le Juge qui s'adresse à lui et le salue avec beaucoup de déférence.

Quand le char s'est éloigné, le Juge nous dit à moi et à d'autres enfants surgis là, on ne sait d'où — il y a tant d'enfants qu'il en surgit toujours et de partout — :

— « Rappelez-vous que ce monsieur-là, c'est le grand Thiers ! »

Moi je trouve ce grand Thiers bien petit. Mais, je me souviens des discussions « chez Napoléon », où il était beaucoup question de Thiers. Je demande au Juge pourquoi M. Thiers, le grand Thiers, est venu ici. Il me dit que Thiers a, en France, une ferme à laquelle il prend grand plaisir et qu'il vient acheter des vaches fribourgeoises et engager des valets de ferme dans un village fribourgeois voisin.

Il a parlé au Juge d'un maire de la ville de Paris, originaire de notre village qui portait même le nom du Juge.

Il advint cet automne-là que la mère du Pasteur de l'Eglise libre — bonne comme les Elizas — offre de nous enseigner l'allemand à Cici et à moi. Ça, c'est sérieux ! Apprendre l'allemand.

Nous nous sentons élevées d'une forte coudée au-dessus d'Isaline, des Jumelles et autres, qui elles, n'apprennent pas l'allemand. C'est Didier qui sera surpris, lui qui dit que l'allemand est horriblement difficile. Il est vrai, aussi, qu'il le trouve laid....

Un beau jour, nous nous mettons en route, un cahier neuf et une ardoise dans notre sac, et nous partons apprendre l'allemand. L'allemand est aride. Madame Noir est la patience personnifiée : nous sommes surtout charmées des caractères de l'écriture allemande qui donnent à cette langue un cachet mystérieux dont nous, les initiées, faisons parade.

Les déclinaisons constituent un pas de plus fait dans cette voie de captivantes découvertes, que nous sommes, dans notre petit monde écolier, Cici et moi, seules à connaître, et nous en devenons détestablement pédantes, tant Cici que moi.

Nous avons un carnet de mots à apprendre; nous le plaçons avec ostentation sur notre table à l'école. Nous causons ainsi des distractions à nos voisins et voisines et des sujets de bavardages.

Un jour, notre maître nous prend à partie :

— « Vous avez une chance inespérée »,

nous dit-il à sa façon catégorique, incisive, où cependant perce une grande bienveillance, « apprenez tout ce que vous pouvez, mais évitez cette affectation qui vous rendra ridicules aux yeux de vos camarades. Vous avez, je vous le répète, beaucoup de chance, profitez-en, mes enfants, souvenez-vous que le savoir est modeste. »

Madame Noir, à laquelle nous faisons part de ce qui nous est arrivé, relève à son tour notre chance d'avoir un maître sagace et paternel.

— « Et maintenant, mes petites », ajoute-t-elle, « puisque nous sommes à ce chapitre des observations, je veux aussi vous en faire une, que j'espère n'avoir plus jamais à mentionner : ne reniflez pas, servez-vous de vos mouchoirs de poche, ne reniflez pas. »

Selon notre coutume, nous avons, Cici et moi en rentrant, une conversation animée sur ces diverses réprimandes. Nous les sentons si justes et méritées qu'il ne nous vient pas même à l'idée de les discuter.

Nous admettons avec une certaine humilité — entre nous — que Marie, la servante de ces dames, a raison quand elle dit qu'il n'y a pas que l'alphabet à apprendre. Nous nous avouons l'une à l'autre que, par paresse, nous n'échangeons pas nos mouchoirs sales contre des propres, quand notre petite maman nous le dit et que conséquemment, n'osant les produire devant madame Noir, nous avons recours à ce vilain procédé, qui s'appelle renifler.

— « C'est bien la dernière fois qu'on me dira de me moucher », conclut Cici, le cœur

un peu gros. «C'est comme pour se laver les mains», ajoute-t-elle, un peu plus tard, «as-tu vu comme madame Noir a des mains propres ? Je veux aussi me laver les mains plus soigneusement et tu dois aussi le faire, Anne-Julie, et mettre ton peigne droit ; il est toujours de travers, et cirer tes souliers. J'ai vu madame Noir les regarder quand tu es entrée. Tu sais, petite maman, se fie à nous pour que nous soyons soigneuses »

— «Oui», dis-je avec résignation, «c'est sûr, je veux me laver les mains mieux. Mon peigne, rien n'y fait. C'est comme celui d'Isaline, il ne veut pas tenir droit. C'est bientôt la foire de novembre, petite maman m'achètera des socques et je n'aurai plus besoin de cirer mes souliers qu'une fois par semaine, pour le dimanche. »

Ce que nos grands-parents et petite maman ont répété tant de fois inutilement, il suffit d'un mot dit à propos par une personne hors de la famille, pour obtenir un résultat décisif, définitif.

Notre maître nous annonce une grande nouvelle : avec les écoles voisines de Palézieux, de Chésalles et Oron-le-Château, nous allons étudier la cantate de Grandson, qu'Henri Giroud a composée spécialement pour l'anniversaire quatre fois séculaire de la bataille de Grandson.

En 1876, les hommes de fière prestance et les plus beaux de notre contrée et de celle de Palézieux, traversèrent nos villages pour aller à Morat, représenter dans le grand cortège commémoratif, les gens de notre ancienne seigneurie et celle de Palézieux que

les comtes François d'Oron et Louis de Gruyère devaient fournir à leurs alliées, les villes de Berne et de Fribourg, pour combattre le Duc de Bourgogne.

Ce spectacle avait enthousiasmé nos imaginations juvéniles; ces chevaux caparaçonnés, ces chevaliers cuirassés, casqués de plumes flottantes, ces armes énormes, ces lannières de gueules à la grue d'argent, nous apparurent comme des gravures sortant de leurs cadres pour prendre vie devant nos yeux. Ça vivait, ça caracolait, ça s'arrêtait même, pour le coup de l'étrier, au pied du perron de la Maison de Ville — la Croix Blanche du temps des chevaliers de 1476, insigne de la maison de Savoie dont nos seigneurs et ceux de Gruyère étaient grands feudataires.

Aussi la cantate de Grandson nous impressionne-t-elle vivement; elle éveille dans nos cœurs des sentiments d'admiration pour nos héros nationaux. C'est pour nous, enfants, tout un poème de guerre; nous nous sentons enlevés vers le passé de nos aïeux que nous vivons avec eux, par cette cantate d'une vibrante envolée patriotique.

Tous les effets chers à Giroud s'y retrouvent: la salutation à Grandson et aux héros, puis en un demi-chœur à deux voix, de fillettes, un chant très doux où les voix enfantines d'une génération qui ne connaît encore, que les bienfaits et le calme ensoleillé de la paix, célèbrent les aïeux endormis.

„Les suisses d'un autre âge,
„Dormez en paix“,

disent les accords suaves des voix fraîches et claires.

„Vos descendants fiers d'un nom respecté
Ont su garder votre noble héritage
Plus précieux que l'or, car c'est la liberté.
Dormez en paix, ces campagnes fertiles,
Ces verts coteaux, ces lacs bleus sont à nous;
Et si nos vals tranquilles
Sont un jour menacés
„Nos pères comme vous, se lèveront tous.“

Ces derniers mots accentués par le chœur entier et les « basses ».

Les enfants des quatre communes sont réunis dans notre salle d'école ; la cantate nous a été distribuée ; notre maître nous en a lu le texte avant d'en commencer l'étude afin que nous saisissons nettement le sens.

Arrivé à ces mots :

Nos pères comme vous, oui se lèveront tous.“

nous, cinq petites orphelines, les Jumelles, Cici, Isaline et moi, nous sentons dans une condition inférieure et fort attristante que quelques-unes de nos camarades nous signalent impitoyablement.

Si nous avons une guerre comme à Grandson, nous n'aurons point de père qui se lèvera pour nous nos larmes coulent.

Henri, toujours prêt à toutes les farces, mais le cœur sur la main, Henri nous console toutes cinq ; il profite du brouhaha pour se faufiler dans le vestibule et revient en brandissant le balai — dont nous enlevons la neige de nos socques — à la manière d'un fusil et déclare qu'il se charge de représenter à une future levée d'armes, pour nous cinq, nos pères disparus.

Le maître a aperçu ce balai ; Henri donne un grand coup circulaire sur le plancher, à

quelque poussière imaginaire et va impudemment le reporter à sa place.

Dans les adieux émus des Suisses, au pays qu'ils quittent pour aller à la rencontre de l'armée du Duc de Bourgogne, se déroule un tableau pastoral, idyllique et agreste.

„Les riantes chaumières, les sombres forêts
Champs aimés du soleil.“

Les voix se font plus tendres en s'adressant :

„Aux enfants, à la douce compagne.“

Et :

„Si ma paupière, en ce jour
Se ferme pour le dernier sommeil
Je vous bénis sous le regard de Dieu!“

Voici le combat :

„La trompette sonne,
Le canon résonne,
Le coursier frissonne
Rougissant son mors.“

Et ce mors rime avec

„Le cri de haine et de mort“

des chevaliers du duc Charles.

Les voix se précipitent en accents joyeux, présageant la victoire, pour annoncer l'arrivée des troupes confédérées dont :

„Retentit le cri plein de fierté“

L'écho redit : « Patrie » et, en bon écho vaudois, ajoute :

„Patrie et liberté“.

Les Suisses ont mis un genou en terre, selon l'antique usage ; ils demandent en silence, à Dieu, leur unique Seigneur, de bénir

la journée et de faire triompher leurs armes.
Le duc Charles les montre à ses guerriers :

„Que font donc ces soldats,
Le genou vers la terre,
Veulent-ils sans combat
Attendre ici la mort?“

demandent en s'entrecoupant les alti et
les basses, et cela est d'un bel effet.

Charles les excite à l'assaut. Toutes les
voix s'unissent, détachant les syllabes, ono-
matopée du trot des chevaux :

„En avant, chevaliers,
En vain ils me supplient,
Ces lâches, ces vilains,
En avant, chevaliers . . .“

Quelques grandes filles de notre contin-
gent, Ida et Thalie, renforcent les basses. En
un puissant crescendo jaillit le cri triomphal
du duc Charles, par trois fois :

„Leur vie est dans mes mains!“
— „Charles, funeste erreur,
Ce n'est pas toi qu'ils prient“,

reprend le demi-chœur ;

„Avant de te combattre
Ils remettent leur cause
A leur Père, à leur Dieu!“
„Les vois-tu maintenant . . .“

Les voix s'élèvent avec élan :

„Ils se sont relevés,
Avance si tu l'oses . . .“

Et les basses, toujours renforcées par les
grandes, jettent en une finale tragique :

„Mais, non, tu fuis tremblant . . .“

Alors monte une prière de douceur et de
charme archaïque :

„Nous, les fils de ces hommes,
Qui dans ce grand péril
Te montrèrent leur foi.
Nous voulons te prier,
Tout enfants que nous sommes
En élevant nos cœurs,
Nos jeunes cœurs vers toi.“

chante le chœur entier, religieusement, avec la ferveur de l'enfance.

Un demi-cœur continue :

„Oh! fais toujours briller
Au ciel de la Patrie,
L'étoile de la foi qui guida nos aïeux
Nous qui sommes l'espoir
De la libre Helvétie . . .“

Le chœur reprend cette prière qui semble marquer la fin, quand s'élève un soprano frêle, mais d'une pureté idéale :

Que toujours la Patrie . . .“

Le chœur entier, en trois voix, répète la phrase, en andante.

„Soit par tes mains, bénie . . .“

chante encore la blonde Louise et le chœur fait écho :

— « Toujours », reedit-elle.

Un « toujours » pianissimo du chœur, clôt l'œuvre de Giroud.

Alors commence pour nous une ère charmante : chaque semaine voit se renouveler une réunion des écoliers des quatre communes, soit dans un village, soit dans l'autre. Mais le travail ne doit pas en pâtir ; la perspective d'un concert et de ses suites stimule notre zèle.

Isaline et moi avons des projets très importants ; munies de lames de vieux cou-

teaux de cuisine, nous avons l'intention de fouiller les ruines du château de Palézieux, dans l'espoir d'y découvrir quelques monnaies ou autres pièces antiques, pendant la demi-heure de récréation que nos maîtres nous donnent, lors de la répétition de chant.

Ce temps est cependant trop court, nous n'arrivons à rien et les enfants se moquent de nous.

— « Il y a un autre coin », dit Isaline, « c'est le Bosson de la Croix où les Bourlapapey ont brûlé les choses du château. Où peut-il bien être, ce Bosson de la Croix ? »

— « Mais », objecté-je, « s'ils ont brûlé, on ne retrouvera rien. »

— « Les monnaies ne brûlent pas », dit Isaline, « ni les bagues, ni les boucles d'oreilles. »

Pour entreprendre nos recherches avec fruit, il faut situer ce Bosson de la Croix. A qui s'adresser sans éveiller la curiosité ou les soupçons de quelqu'un qui pourrait nous y précéder. Nous avisons Edouard, qui s'occupe du bois devant le collège.

Edouard sait exactement où est le Bosson de la Croix, puisque c'est justement l'emplacement de « leur plantage », le plantage de la famille.

— « Tu sais, un peu plus loin que la Croix, vers le chemin de Pierre à Sillon. »

J'ai une entière foi en Edouard, et je n'hésite pas à lui confier notre secret. Edouard, lui aussi, se moque de nous :

— « Ils ont brûlé des papiers ; il n'en peut rien rester du tout », affirme-t-il, « que veux-tu qu'il reste de ces papiers ? »

— « Alors, où crois-tu qu'on puisse cher-

cher ? » lui dis-je, en considérant avec découragement, ma lame de couteau. Edouard rit aux éclats, puis attendri sans doute par ma mine déconfite, il ajoute :

— « Peut-être la voie romaine, mais où est-elle ? »

Après avoir bien réfléchi, il nous engage à chercher derrière la tannerie, le long de la côte, entre la Poya et le Bois de Mont, les vestiges de la voie romaine. Isaline et moi, nous acheminons sur ces vagues données, mais pleines d'espérance vers l'endroit indiqué : nous trouvons les ruines d'un petit mur qui ne peuvent être que celles de la voie romaine. Nous nous mettons résolument à l'œuvre et avant le soir, j'ai trouvé un bouton de cuivre comme ceux des tuniques militaires, noirci par le temps, sur lequel on peut lire en caractères en relief « Waterloo ».

Nous gardons le secret sur notre trouvaille, même vis-à-vis d'Edouard, intrigué par nos airs de mystère ; nous continuons quelque temps encore ces opérations clandestines jusqu'à la neige, sans rien découvrir d'autre que ce bouton qui reste ma propriété.

Le Collège d'Oron-le-Château éveille aussi notre curiosité ; il a des murs énormes à contreforts et notre maître nous apprend que ce bâtiment appelé autrefois la Grenatterie était le grenier du château.

— « Pour ceux que l'histoire intéresse, c'est là également », ajoute-t-il avec un coup d'œil malicieux dirigé vers Isaline et moi, « que se trouvaient les archives du bailliage que les patriotes de 1803 brûlèrent solennellement au Bosson de la Croix. »

L'exécution de la cantate de Grandson a lieu dans le temple de notre village, trop petit pour la circonstance. Nous la chantons avec un zèle ardent et avec joie ; son caractère naïf et, si j'ose ainsi dire, anecdotique et primordial, convient à nos goûts frustes et quasi désuets ; elle intéresse nos auditeurs, comme elle nous intéresse nous-mêmes, qui la chantons ; et les parents et amis des quatre communes et ailleurs l'écoutent avec émotion. Bien des larmes coulent dans les barbes et sur les moustaches des papas ; je ne parle pas des larmes des mamans.

C'est avec fierté que nous offrons devant eux cet hommage à la patrie et à nos glorieux aïeux.

La Petite Maîtresse est là, elle aussi ; elle jouit de tout son cœur maternel, d'entendre chanter ses anciens petits ; « mes petits », ajoute-t-elle avec fierté.

Nous l'emmenons goûter chez nous. Selon son habitude la Petite Maîtresse tire une leçon de ce qu'elle a vu et entendu :

— « C'est grâce à la bonne entente et à l'union de ces messieurs, les maîtres », dit-elle, « que vous avez pu arriver à un résultat pareil. Faire chanter ces deux cents enfants ensemble, avec les doux et les fort, et qu'on comprend tout, c'est bien merveilleux de fusion et de fini, en effet. »

Et la Petite Maîtresse reste un instant, son menton pointu en l'air, toute surprise d'avoir employé une période qui n'est pas d'elle, mais qui répète exactement les termes de louanges bien méritées, décernées publiquement aux régents des quatre communes.

XV.

Chantons, chantons ensemble,
La jeunesse et les fleurs . . .

Alfred Cérésolle.

Pour lors, comme bien l'on pense, le concert de la cantate de Grandson nous a procuré une somme rondelette. Elle suffit à nous permettre un luxe inouï dans les annales de nos paisibles villages : une course en chemin de fer à Fribourg et à Berne.

Fribourg que nous nous imaginons peint, moitié en noir, moitié en blanc, et la ville de Berne, composée de palais avec des ours circulant gravement sur deux pattes dans des rues en tunnel.

„Des fraîches teintes du matin
Le ciel s'est coloré . . .“

chantent les enfants des quatre communes. En effet, c'est l'aurore, et par tous les chemins ils émergent deux cents et plus, allègres, au lieu du rendez-vous, notre gare, ligne de Lausanne-Berne.

Un certain nombre de parents redoutant les embûches de la grande ville, ou tentés par le prix modique de l'excursion, accompagnent leurs enfants; tous, petits et grands, chargés de sacs, de paniers de provisions, de vivres de toute sorte, que justifierait un voyage de plusieurs journées, au lieu d'une. Quelques sages n'ont rien emporté du tout, comptant sur cette abondance: les événements donneront pleinement raison à leur sagacité.

Le train fait son entrée assourdissante, sifflante et fumeuse en gare; nous nous en-

gouffrons dans les wagons qui nous sont réservés, avec cris, trépignements de joie et une angoisse délicate de l'inconnu vers lequel nous nous acheminons.

A peine installés, nous éprouvons le besoin d'ouvrir nos sacs, sinon pour restaurer nos forces, du moins, pour examiner et comparer nos richesses. Mais les maîtres et les parents s'opposent à ce geste intempestif et nous conseillent de considérer plutôt les paysages que nous traversons pour la première fois. La jolie petite ville de Romont se hausse sur sa colline, à l'abri de ses remparts et de ses tours ; puis voici la belle campagne fribourgeoise.

Nous voilà à Fribourg. Nous franchissons le grand pont suspendu, nous poussons des exclamations sans fin, à la vue des câbles scellés dans les murs pour retenir ce pont formidable. Nous nous y engageons en même temps qu'une compagnie de recrues qui viennent en sens inverse ; nous sommes dans un émoi indicible : les soldats marchent au pas et impriment au pont un mouvement régulier qui semble vouloir nous jeter par dessus bord. Les petits crient, beaucoup de grands pleurent ; parents et maîtres ont fort à faire, tout en riant, à calmer cette tourmente.

Maintenant, dispersés sur une pelouse, nous participons avec un bel appétit à un premier repas bien nécessaire.

De l'endroit où nous campons, nous apercevons la ville, étagée sur les rives de la Sarine, dominée par son imposante cathédrale ; et partout la fraîche verdure printanière.

Ensuite, c'est une course éperdue à travers

la ville pour visiter en aussi peu de temps que possible ce qui est à voir.

Isaline et moi, nous recherchons les antiquités ; après un arrêt devant le tilleul de Morat, Isaline m'entraîne vers le porche de la cathédrale, admirer les anges sculptés. Nous pensons à Alice et à sa prédilection pour les anges ; à la pauvre Jutte qui, elle aussi, préférait dans les récits du Voyage du Chrétien, ceux de l'entrée des pèlerins accueillis par les anges, dans la Cité Céleste, et les écoutait chaque fois avec la même ardeur passionnée. Mais, les anges de la Cité Céleste de John Bunyan sont lumineux.

Ceux-ci sont figés dans la pierre. Leurs grandes ailes prises dans le grès fribourgeois sont froides et immobiles. Leurs yeux sans regard sont levés vers le ciel, comme détournés de nous ; mais, leurs mains, leurs mains rigides, rapprochées l'une vers l'autre, se tendent comme pour une supplication muette. Est-ce pour nous, qu'ils sollicitent ? Que demandent-ils pour ces fillettes insoucieuses, arrêtées-là, au hasard de leur course dans la cité séculaire.

— « La sagesse », dit Isaline.

— « Le courage », dit Anne-Julie.

— « J'aimerais bien la richesse et la beauté », ajoute Isaline, en soupirant.

De grands cris et des gestes désordonnés à notre intention, nous rappellent qu'il est temps de réjoindre la troupe et nous sommes grondées pour nous être débandées.

— « Nous avons toujours vu ces anges », dit Isaline, « quand nous serons grandes et que nous écrirons notre roman, nous parlerons d'eux. »

Dans une rue tortueuse du vieux Fribourg, on creuse des tranchées pour une conduite d'eau. L'étourdie Blanche s'en va, par inadvertance, choir dans la plus profonde. Quand nous la voyons dans l'eau bourbeuse et que nous l'entendons crier — la pauvrete, encore en deuil de sa mère — « maman, maman », nous nous penchons sur le bord du fossé, au risque de l'y suivre, et nous pleurons, copieusement.

Un terrassier accourt :

« Eh bien ! pleurez sur elle. Elle n'est pas déjà assez mouillée comme ça ! »

Ce calme bonhommique et le geste de l'homme, qui tend un bras puissant vers l'infortunée, nous rassurent.

Les maîtres, des dames s'approchent, on se hâte de transporter l'enfant à la gare où on la déshabille, on l'essuie et on l'enveloppe de tous les manteaux et de tous les châles.

Des mamans de bonne volonté rincent les vêtements maculés à une fontaine voisine. Le train de Berne est en gare ; on se compte, on s'y installe, on y dépose Blanche dans ses châles, on y transporte les vêtements lavés et mouillés et on y organise un séchoir.

Au moyen de ficelles, chemise, jupons, bas, etc. sont attachés et étalés aux portières ouvertes où des mains agiles les retiennent et où des yeux vigilants les surveillent, sous les regards ahuris des confédérés travaillant dans leurs champs.

Sûrement, il ne se sont jamais expliqué ce que pouvait bien signifier ces grappes de têtes rieuses, autour de ces vêtements divers flottant le long des wagons.

Nous arrivons à Berne, la lessive n'est qu'imparfaitement sèche ; dans notre zèle impatient, nous l'avons trop souvent rentrée pour la tâter.

Que faire de la pauvre Blanche dans ses châles ? On la conduit chez la jolie maman du baptême de César, en séjour à Berne ; elle se charge de Blanche et de sa lessive pendant le reste de la journée.

Blanche verse quelques larmes en nous quittant ; nous aussi, sommes chagrénées de nous séparer d'elle.

Nous sommes trop curieux de voir les merveilles de Berne, pour nous attarder longtemps à nos regrets. Nous voyons bien les rues en tunnels — que les grandes personnes appellent des arcades — sous lesquelles nous faisons sonner nos souliers ferrés, mais pas trace d'ours. Par contre, nous voilà tous arrêtés, le nez en l'air, devant la fontaine de l'Ogre. Elle n'est pas sans nous causer de l'inquiétude et c'est avec une certaine angoisse que nous nous dirigeons vers la Fosse aux ours.

Là nos craintes se changent en étonnement ; deux familles de petits ours nous divertissent par leurs gambades, et les vieux apprécient, avec des gestes reconnaissants et quelques tours de danse, les carottes des quatre communes qui sortent toutes fraîches de nos poches.

Nous nous arrachons à ce spectacle effarant : en pleine ville, à ciel ouvert, là, presque à portée de nos mains, ces bêtes monstrueuses, la gueule ouverte, pour happer au passage, ce qu'on leur jette, sans cesse, tout le long du jour.

— « Je me demande », me dit Henri, « si les gens de Berne vivent tranquilles. »

Quelle est notre surprise de nous trouver dans la grande cave ! Une cave énorme, aux voûtes sonores, au sol rugueux et aux murs bruts ; de faire le tour des tonneaux prodigieux que le vignoble vaudois remplissait naguère de « la chère boisson » que les édits somptuaires de L. L. E. E. de Berne mesureraient si parcimonieusement « à leurs fidèles sujets ».

Alors, a lieu un festin pantagruélique qui aurait sûrement inquiété par son extravagance « nos paternels Seigneurs, soucieux de la santé des Vaudois ». Mais, les illustres et magnifiques Excellences n'ont plus rien à démêler avec les écoliers des quatre communes, et ceux-ci peuvent déballer à loisir, autour des tables de la grande cave, et déguster de même, d'innombrables saucissons, quartiers de jambon, de bœuf, de veau, des œufs, des cornichons, de la salade aux pommes de terre, du fromage, du beurre, de la confiture, du gâteau au vin cuit, et que sais-je encore !

Je dois dire, soucieuse de vérité, qu'il est fait aussi, une certaine consommation de vin blanc, tempéré de limonade.

Tout est mis en commun : les deux nouveaux mariés, Lucien et Louise, qui n'ont rien apporté, s'en félicitent ; ils ont pu, sans se fatiguer d'aucune charge, trotter partout, en se donnant le bras, ou se tenant par la main ou par la taille.

Avant de quitter cet aimable séjour, nous chantons la cantate de Grandson, attirant de sympathiques curieux. Ceci nous vaut

un grand succès, des exclamations laudatives et de la part de l'hôte, une réduction de nos frais.

Mais, le programme n'est pas à son terme : il reste divers monuments à entrevoir, en courant, les biches et une visite au Schänzli.

Le Schänzli d'alors, où l'on ose courir, circuler et admirer bruyamment la vue. Que c'est beau, vu de là-haut.

L'Aar qui serpente, les grands clochers aux flèches élancées, les ponts hardis et majestueux et cette riche verdure animant la monotonie des constructions. Nos yeux d'enfants en restent éblouis et le souvenir de Berne aux clartés du soleil couchant d'un soir de printemps mémorable, ne s'effacera pas. Réunis sur le Schänzli, impressionnés par la beauté du site, nous chantons les morceaux les plus vibrants de notre répertoire. Les chants montent limpides et fervents vers un ciel radieux.

Ils sont foule, ceux qui accourent au Schänzli, pour nous écouter. Ils ont un moment d'émotion intense quand après avoir célébré « La jeunesse et les fleurs », les voix enfantines chantent avec une grâce candide :

„Heureux qui d'âge en âge
Aux jours du noir chagrin,
Voit briller le rivage
De l'éternel matin.
Qu'importent la vieillesse,
Les hivers rigoureux,
Dieu nous aime sans-cesse
Soyons toujours joyeux!“

Tant courir, se démener, parler, chanter et regarder, donne grand'soif ; au Schänzli, les parents présents n'y voyant pas d'incon-

vénients, on nous distribue un verre de bière ; oh ! un tout petit verre ; quelques-uns trouvent cela très amer, d'autres rafraîchissant et agréable. Je pense que ce sont ces derniers qui s'aperçoivent avec surprise, en descendant, qu'ils ont des jambes molles.

Les enfants des quatre communes en bons Vaudois qu'ils sont, ne se tracassent pas pour si peu.

Par toutes les rues, dans une terrifiante débandade chacun s'en va, de ci, de là ; les uns s'aventurant avec intrépidité dans des impasses ; d'autres s'arrêtant aux devantures des magasins, y empletent même des articles bizarres. — Ne voit-on pas défiler en gare de Berne au départ, toute une troupe de minois, filles et garçons, affublés de lorgnons noirs et bleus. —

Les petits chalets-encriers ou petits chalets — tout court — des tasses avec le Palais fédéral ou un des ponts sur l'Aar, déjà sérieusement endommagés, voisinent nombreux avec les reliefs dans les sacs et les paniers ; par contre, les bourses sont vides et tous déclarent fièrement, avoir dépensé leur argent en princes.

D'où vient donc cette indulgence des parents et des régents ? Ils ne s'étonnent de rien ; personne ne gronde, personne n'est grondé. Est-ce dans l'air de la ville fédérale ?

Il est vrai que partout où nous passons, nous ne rencontrons que visages affables, regards aimables et amicales questions. Nos confédérés s'intéressent vivement à notre expédition et nous ne nous faisons pas prier pour en énumérer les détails : depuis le con-

cert de la cantate de Grandson, le montant de la recette, jusqu'à la course et ses péripéties dont le dernier acte se déroule à Berne ; nos impressions sur cette ville, ses attraits ; sur Fribourg et la catastrophe, l'étendage de la lessive en wagon, rien n'est oublié, l'énumération des vivres emportés des quatre communes dont nous sommes les juvéniles ressortissants ; l'amitié confraternelle qui unit nos quatre maîtres, et nous a groupés pour le concert et l'excursion ; aussi la ville de Berne voit-elle, ce jour-là, des attroupements sans cesse renouvelés dont nous sommes, écoliers de tous âges, avec de grands airs d'importance, le centre fort animé.

C'est une journée glorieuse : la joie dans les cœurs, le soleil sur nos têtes, le doux mois de mai fleurissant et enguirlandant les fenêtres, les promenades des villes, les jardins, les pelouses et les prés parcourus par le train.

Nos régents nous laissent la bride sur le cou, sans se départir à aucun moment d'une vigilante surveillance. — A l'unanimité, les parents présents leur vouent une admiration attendrie. La bonne Providence aidant, ils mènent à bien la tâche redoutable de promener deux cents et quelques enfants, villageois et campagnards, de 9 à 16 ans, écervelés et téméraires, à travers deux grandes villes, coupées de ponts, de montées, de dégringolades, et de les ramener sains et saufs, au bercail.

A la gare de Berne, on se compte une dernière fois ; des mains maternelles prennent livraison de Blanche en ses vêtements séchés.

Nous voilà, tous dans nos wagons, frater-
nisant, discutant, riant et mangeant.

Les ours en biscôme et en chocolat, à moi-
tié fondus dans nos poches, se partagent
gracieusement, entre voisins. Il n'est plus
question de « ceux de Palézieux », « ceux de
Chesalles ». Nous sommes devenus une
troupe d'amis ; nous sommes de gais enfants
qui ont appris, en cette heureuse journée, à
se connaître et à s'aimer.

Seule, la pauvre Thalie a saigné du nez,
une partie de la journée ; elle nous quitte
à la gare et rentre seule, mélancoliquement,
tout droit à la Maladeire. Une partie de la
population est à la gare, venue à notre ren-
contre ; elle nous entoure et nous escorte en
une rentrée triomphale au village, aux joyeux
accents du refrain :

„Salut à toi, Jeunesse,
O doux printemps du cœur.“

XVI.

O Dieu, qui des fleurs de la vie
Charmes nos jeunes ans . . .

Louis Durand.

L'école. L'école est notre vie ; l'école nous
absorbe. Si les vacances sont les bienvenues,
nous voyons approcher également, avec joie,
la rentrée.

Je travaille avec ardeur et avec zèle et
j'avance ; ma grande taille n'est plus un sujet
de gêne pour moi, car bien que jeune d'an-
nées, je suis parmi les grandes et je
m'efforce de m'y maintenir en rang hono-
rable. Mon maître est content de moi.

Evanouis les mauvais souvenirs ! Finis, les jours mauvais !

Henri travaille assidûment, lui aussi ; il se corrige même de sa manie de jouer des tours ; il s'est attiré en classe, pendant l'hiver, une punition sévère. Séparé d'Elise, la cadette des Jumelles, par le couloir seulement, il a pris un malin plaisir à l'exaspérer en enlevant, à sa façon adroite, dans son casier, sous la table, son écharpe, ses mitaines, ses mitons, son bonnet, son châle dont il s'affublait à la grande indignation de la pauvre Elise impuissante. Tout cela se passait si rapidement, si dextrement ! Quand Henri avait minaudé un instant, dans ces atours, il les enlevait et les restituait, un à un, roulés en boules et lancés en pleine figure d'Elise, qui avait fort à faire à les lisser, les brosser, les essuyer en se lamentant silencieusement.

Mais tant va la cruche à l'eau..... Il arriva qu'un jour, notre maître se trouva là, quand Henri surgit de dessous sa table, revêtu du châle, du bonnet, de l'écharpe, des mitons et mitanies d'Elise. Je me demande comment notre maître a pu le regarder sans rire ! Elise, larmoyante et nous autres, figés dans la stupéfaction ! Mais notre maître comprend la discipline. Henri à lui seul, suffit pour dérouter de son travail, toute une division ; il s'amuse pour le plaisir de s'amuser ; il est gai, il aime rire. Mais il doit comprendre qu'il y a un temps pour travailler et un temps pour s'amuser et amuser les autres ; aussi la correction est-elle sérieuse.

C'est à cette occasion que notre maître

nous rappelle en termes pénétrants et clairs, que notre génération jouit d'un enseignement qui se développe sans cesse, nous ouvrant des avenues nouvelles ; que nous n'avons pas trop de nos années d'école pour en profiter, que notre premier devoir est de consacrer tout notre cœur, toute notre fougue à notre travail et celui-ci terminé, mettre tout notre cœur, toute notre fougue à nos jeux.

Pourtant, il fallait à Henri une leçon plus salutaire, encore. Un jour, pendant la leçon de dessin, le maître était penché et corrigeait le travail de l'élève placé devant moi, Henri attendant près de lui, debout dans le couloir. Il avisa soudain, les boutons marquant le bas de la taille de la redingote du maître, prit mon canif d'une main, de l'autre, un des boutons et fait mine d'en trancher le fil en disant des lèvres, seulement, mais de façon si experte qu'on le comprend toujours :

— « Il faut enlever ça, c'est du luxe. »

Le maître se retourne. Henri, impassible, a remis le canif en place et pris son air le plus posé ; tandis que moi, pauvre moi, rouge jusqu'à la racine des cheveux, je réprime mal, le rire qui me secoue. Pour la première fois, je suis punie ; le maître m'ordonne froidement d'aller derrière la porte. Ce n'est plus le coin bénin de la Petite Maîtresse. Passer la porte sous les yeux d'une soixantaine d'écoliers, quand on est une fille de ma taille, une grande !

Qu'était l'ignominie ressentie en vidant ma poche pleine de pavots maraudés à tante Elise, à côté de cela ! J'avais pris les pavots. La peine était méritée.

Là, qu'avais-je fait ? Je ne me sentais pas coupable ; une grande amertume m'envahissait à la pensée que j'étais punie sans raisons, et par la faute du camarade auquel m'unissaient tant de misères, de luttes, de calamités subies en commun. Je passai la porte et j'allai du même pas à la maison.

Le souvenir des désespoirs vécus me submergea et je me livrai âprement à ma douleur. Je restai plusieurs jours à la maison sans sortir. Je désespérais de la justice, de l'amitié.

Un jour enfin, le maître me fait appeler : j'apprends qu'Henri s'est spontanément dénoncé en se rendant compte que c'est à cause de lui que je ne reviens pas à l'école.

Le maître se borne à quelques paroles d'encouragement où je sens que j'ai encore son estime et, le cœur allégé, je reprends goût à l'existence.

Le lendemain, Henri qui guettait le moment où il me verrait seule, s'approcha timidement, le petit pain à la main, ses yeux rieurs anxieusement fixés sur les miens :

— « Dis donc, Anne-Julie, j'ai rien su, je te promets. J'ai cru que tu étais malade. C'est Edouard qui m'a dit que son papa était rudement étonné de toi. Alors, il m'a expliqué et je suis allé m'expliquer moi aussi. Tu comprends, moi, passer la porte, c'est pas ça qui me rebouille. Je n'y pensais plus. Dis, tu es re de bonne ? »

Comment garder rancune à ce bon garçon. J'accepte le petit pain doré et les regrets exprimés si gentiment.

— « Mais, tu sais, Henri, tu dois arrêter maintenant, à l'école, tes farces. »

— « Oui, je te promets, c'est fini. »

Cette promesse me paraît bien téméraire, et sans doute, Henri saisit l'expression de doute sur ma physionomie, car il ajoute :

— « Je peux pas me changer comme ça. J'en fais plus à l'école, c'est promis ; mais, alors gare au catéchisme, le dimanche, je les y fais pour toute la semaine. »

Henri tient parole. L'austère sévérité des heures de classe n'est plus agrémentée de ses tours imprévus et de ses plaisanteries ; le travail et l'ordre ne sont plus troublés dans notre division ; notre maître peut se consacrer à d'autres, quand nous avons une tâche donnée à exécuter, certain que nous y travaillons sans sa surveillance, comme sans distractions.

Par contre, alors, au catéchisme, le dimanche, Henri fait ses tours les plus diaboliques ; il circule à quatre pattes, du haut en bas, de long en large sous les bancs, pinçant et tirant les pieds des filles ; les malheureuses sont obligées de s'asseoir à la turque sur leur banc et l'heure du catéchisme est un véritable supplice pour les timorées. De temps en temps, il se dresse, pousse des cris extraordinaires, puis plonge à nouveau et reprend ses étranges pérégrinations. Une fille est-elle embarrassée pour réciter ou répondre, il lui souffle les insinuations les plus bizarres.

Un grand éclat de rire accueille un dimanche, l'infortunée Virginie, à laquelle l'étude de n'importe quel sujet est du reste, toujours restée étrangère ; à la question qui lui est posée d'indiquer dans quelle Epître de l'apôtre Paul se trouve un passage, elle répond à haute et intelligible voix :

— « Dans l'Épître aux gens de Châtillens! »

La tête espiègle d'Henri apparaît naturellement près de Virginie interloquée et il prend place pompeusement, à ses côtés, pour la reconforter.

Il est certain qu'Henri se dédommage largement au catéchisme, de sa sagesse à l'école.

Notre maître donne un charme infini à son enseignement ; à l'aride monotonie de la grammaire et des calculs, il alterne l'histoire et des lectures choisies. Comme nous écoutons les récits de guerres et de défense de nos héroïques aïeux ! Quels généreux transports ! quel enthousiasme, inspiré par les héros de ces combats de géants, par les luttes fantastiques de ces poignées de pâtres, comme au Rothenthurm et à la Schindelleghi ; par les dévouements sublimes, les glorieux exploits des hommes libres : Winkelried, Wengi, Wala de Glaris, les guerriers tombés au Morgarten, dont les noms ignorés aujourd'hui, furent lus, pendant longtemps, dans les églises, devant le peuple assemblé et debout fêtant le jour anniversaire, comme un jour saint. La participation des femmes suisses aux combats, aux côtés de leurs maris, de leurs frères, de leurs fils ; leurs fières et intrépides réponses à l'ennemi et au tyran.

Puis, il nous montre les défaillances et les revers de notre Patrie ; ses fautes et leurs conséquences. Pour moi, j'éprouve une grande souffrance à la pensée que notre patrie a essuyé des revers, ensuite de ses fautes ; j'éprouve une profonde humiliation aussi.

Ces Confédérés unis contre les tyrans, se

laissent désunir par la discorde, le plus grand ennemi des nations.

Un jour de pluie, assise sur le rebord de la fenêtre de la chambre « derrière », j'écoute Edouard nous lire le récit saisissant de réalisme, du combat de Greifensee.

— « Zurichoï et Schwytzoï s'étaient battus sur les bords de la Sihl ; des cadavres jonchaient le sol, l'incendie rougissait le ciel et des scènes atroces avaient été commises en dehors des murs de Zurich. »

La cité de la Limmat était cernée par l'armée des Confédérés ; mais, à quelques lieues de là, sur les bords d'un lac aux ondes transparentes, une poignée de braves tenait tête à une troupe de Schwytzoï, commandée par le superbe et inflexible landamann Ital Reding.

Vingt fois, les assaillants s'étaient élancés contre le Château de Greifensee, vingt fois ils avaient été repoussés.

A la fin, décimée par le fer ennemi, épuisée par la fatigue, manquant de provisions, vendue par un traître, l'héroïque garnison capitula et soixante et quelques soldats sortirent du château, désarmés et courbant le front.

En tête marchait leur chef, Jean le Sauvage. Cette valeureuse troupe est conduite dans une prairie, à peu de distance de la ville. Là, ses vainqueurs tiennent conseil et délibèrent de leur sort. Les soldats exaspérés d'une résistance à laquelle ils ne s'étaient pas attendus, refoulent tout sentiment de justice et de pitié et demandent à grands cris la mort de leurs ennemis. Reding les excite par ses propos sanguinaires.

En vain, les femmes, les enfants et les proches des défenseurs de Greifensee remplissent l'air de leurs supplications. En vain, le courageux Holzach de Menziken élève la voix en faveur de l'humanité et représente aux Suisses qu'après tout, ces hommes n'ont fait que leur devoir, une soldatesque, ivre de sang et encouragée par son chef, ne répond que par des paroles de mort. Un cercle se forme, les victimes sont placées au milieu, le bourreau y entre, le glaive à la main.

Il frappe et la tête de Jean le Sauvage tombe sur le gazon, il frappe et une seconde tête tombe de même ; il frappe, il frappe encore et toujours. Les cadavres s'amoncellent, la terre est rougie et déjà l'on peut compter neuf têtes parmi l'herbe de la prairie. Alors le bourreau s'arrête et regarde Reding ; il semble demander grâce pour les autres.

— « Continue », s'écrie le farouche landamann, « ou tu périras comme eux. » Et le bourreau ému et tremblant continue son terrible office.

Mais, le soleil, arrivé au terme de sa course a disparu derrière la colline. La nuit vient. L'exécuteur, cent fois plus humain que ses barbares maîtres, espère que l'obscurité mettra un terme à son horrible besogne.

Vain espoir. Reding a fait allumer des torches et c'est à la lueur sinistre et fumeuse de la résine, que s'achève cette œuvre de mort. Le bourreau ne peut se reposer que lorsque pour la soixantième fois, son glaive a tracé dans l'air un cercle de sang.

Alors les Confédérés s'éloignent de ce lieu d'horreur. Allez, soldats, vous livrer au som-

meil, mais sachez que dans peu de temps, là-bas, sur les bords de la Birse, écrasés par des ennemis nombreux et près d'expirer, le souvenir de cette hécatombe barbare troublera vos derniers moments et que vous vous écrierez pleins d'angoisse : « O Greifensee, terrible est ta vengeance ! »

La voix d'Edouard manque de fermeté, arrivée à la fin de ce récit, et tant lui, que Léon et moi, nous faisons entendre des reniflements significatifs.

— « Es-tu sûr, Edouard, que des Suisses ont pu être si mauvais, envers d'autres Suisses ? »

Edouard en est très sûr. Même Léon l'affirme et me voyant affectée, ce dernier ajoute :

— « Tu sais, c'est bien vieux tout ça. Si on allait jouer à cache-cache au galetas. »

Nous allons jouer à cache-cache au galetas; cette émotion qui vient de nous étreindre, qui nous a tenus quelques instants en haleine, douloureusement secoués, nous agite maintenant d'une envie de nous démener, de réagir d'une façon quelconque. Les enfants sont ainsi ; ils ne résistent pas longtemps à leur naturel, qui est de rire, gambader, faire les fous, comme dit la chanson ; même impressionnés avec une intensité aussi forte qu'elle est brève, nous nous démenons, nous réagissons. Nous faisons dans ce galetas, un vacarme discordant ; nous regardons par la lucarne tomber la pluie, aller et venir les habitants, auxquels nous crions, abrités derrière le pan du toit, toute une série de mots qui s'ils ne sont pas absolument vilains, ne sont guère beaux.

C'est Léon qui mène le branle ; nous suivons tous, plus endiablés les uns que les autres. D'une lucarne voisine, Isaline surveille les opérations, soutient les attaques et inaugure même une chute de projectiles sur les inoffensifs passants.

Quelque personne bien intentionnée avertit nos parents et cet après-midi, qui marquait par l'expression spontanée de sentiments d'émotion rares chez de si jeunes enfants, nous voit recourir à des procédés de sauvages et finit en une réprimande générale ; les manifestants sont envoyés au lit réfléchir aux conséquences qu'entraîne une démonstration publique aux dépens de gens paisibles, vaquant à leurs affaires.

Ah ! la merveilleuse école que notre école. Le maître nous initie aux beautés de notre langue ; ses dictées sont toujours prises dans des œuvres de choix.

Nous vibrons au style noble et nerveux des meilleurs écrivains. Notre maître évite toute prose ou poésie triviales ; il juge qu'on n'est jamais trop jeune pour former son oreille à l'harmonie des sons ; et nous, quand nous nous essayons à la composition, rien de ce qui sort de nos plumes, ne nous paraît assez parfait.

Ah ! la bonne, la belle école. Quelle joie, le matin en s'éveillant, de se préparer pour l'école ; jamais les matinées n'y sont trop longues ; les après-midi passent comme des instants. Qu'il fait bon travailler avec ce maître, un maître sévère, mais juste.

Jamais il ne nous laisse craindre que la science soit difficile à atteindre ; il met tout à notre portée ; il n'enseigne pas seulement,

il nous apprend à aimer l'étude, à nous faire des amis de l'étude et de nos livres. Il n'est pas un de ces pontifes qui détiennent la science à eux seuls, la distribuent par bribes, par petites bouchées solennellement indigestes : il nous la présente dans toute sa noblesse, une amie dont il faut faire connaissance chaque jour ; chaque jour un peu plus, chaque jour un peu mieux, car selon son expression, on n'a pas trop de toute une vie pour se familiariser avec quelques-uns de ses trésors. Et ces trésors sont à notre portée, nous n'avons qu'à vouloir, l'étude se dispensera largement à chacun selon ses moyens.

Et donc, voilà que nous nous encourageons, que nous reformons une volée intéressante, l'ancienne volée de la Petite Maîtresse, et notre école acquiert un bon renom dans le canton.

L'esprit qui règne parmi nous, dans le village, se ressent aussi de cette influence du maître ; on ne rôde pas le soir ; garçons et filles jouent en commun, comme ils travaillent en commun, sans trouble et aucune sentimentalité.

Ah ! la vaillante école ! La bienfaisante école ! Les écoliers heureux !

Nous y retrouvons retrempee, vigoureuse, virilisée, l'atmosphère débonnaire de la Petite Ecole, l'école de notre Petite Maîtresse. Les belles années que nous vivons là ! Tout concourt à n'éveiller en nous que des sentiments élevés. Compassion touchante pour l'élève dont la mère — peinant à la journée, — n'arrive qu'avec peine à donner à ses enfants le pain quotidien, et ne peut

fournir ni cahiers ni crayons. A l'instigation de notre maître, chacun apporte ses cinq centimes et l'on forme un fonds, un fonds pour des cas semblables. Riches et pauvres y contribuent par cinq centimes à la fois. Cinq centimes, rien de plus.

Aux examens, quelques injustices inévitables se produisent : l'organisation, en ces temps, n'est pas parfaite ; elle laisse même une latitude dangereuse aux âmes pas bien nées. Notre maître, sans allusions aux griefs de quelques-uns, nous rappelle que l'injustice subie ne doit pas inciter à une injustice semblable en représailles, comme le cœur humain y est tout naturellement porté :

« Effacez vos rancunes, vivons en harmonie. Si la vie est courte pour l'étude, elle est trop courte aussi pour permettre aux sentiments mesquins de s'installer dans nos cœurs »

Puis notre maître nous fait une lecture et, placés devant une injustice historique, celle qui nous préoccupe reprend ses proportions véritables. Et nous chantons, pour clore la journée, non plus le

„Nul n'enfant n'est trop petit“

de notre Petite Maîtresse, car nous sommes de grands élèves, maintenant ; nous chantons à quatre voix, l'Invocation patriotique de Richard :

Toi, dont le trône est voilé de mystères,
Toi, dont l'amour suit le faible mortel
Esprit immense, écoute nos prières
Jette un regard sur les enfants de Tell.

Longtemps, naguère, un despote farouche
Sema le deuil sur nos champs, sur nos monts
Et le malheur qui fait prier la bouche
D'un souffle ardent, longtemps brûla nos fronts.

*

Mais tu veillais, et devant nos murailles,
Lorsque la guerre amenait ses fureurs,
Nos ennemis tombaient dans les batailles,
Comme l'épi devant les moissonneurs.

XVII.

Là, finissent nos misères . . .

J. J. Porchat.

On n'a pas oublié l'infortunée Lydie. Elle arrivait, en hiver, du fond de l'Arzelier, brassant la neige ; ses jupes, ses bas gelés sur elle ; elle s'asseyait dans son coin sombre, à l'école de la nouvelle maîtresse, ne demandant pas autre chose que de se faire oublier, car la pauvre Lydie, un de ces enfants que la Petite Maîtresse qualifiait de « peu doué » était notre aînée de plusieurs années, et pour tout travail, écrivait des lettres sur l'ardoise et s'esseyait à en déchiffrer sur l'alphabet.

Au lieu de passer avec nous, dans l'école du maître, ayant atteint l'âge de libération, elle fut mise en service, pour aider à sa mère veuve à élever de nombreux petits frères et sœurs.

Je monte, triste et accablée, les escaliers de bois branlants, qui conduisent au logis de Lydie. Elle est rentrée à la maison, malade, notre ancienne maîtresse d'école du Dimanche, du temps de la petite Alice, nous a demandé d'aller la visiter.

Elle ne souffre pas beaucoup, elle est pâle, elle est décharnée ; elle ne dort pas la nuit.

— « Qu'aimerais-tu manger, Lydie », lui dis-je, quand elle m'explique qu'elle est malade parce qu'elle ne dort presque pas, et ne peut pas manger ce qu'on lui donne. « Ma maman te l'enverra, si tu veux quelque chose. »

— « Sais-tu, Anne-Julie, j'aimerais de la crème dans des cornets ; sais-tu ce que c'est ? Dans ma place, ils en mangeaient le dimanche. On m'en a donné une seule fois, un cornet qui s'était cassé ; je n'ai jamais rien mangé de si bon... »

— « Pourquoi ne t'en donnait-on pas ? »

— « Il n'y en avait point pour moi. Madame n'est pas méchante, mais elle compte ainsi : tant de cornets, pour elle, monsieur et les enfants. Il n'y en avait point pour moi. C'est la cuisinière qui allait chercher les cornets chez le pâtissier ; il lui en donnait toujours deux de plus, un pour elle et un pour moi ; mais, elle les mangeait les deux et ne m'en donnait jamais point ; elle fouettait, elle-même, la crème pour remplir les cornets ; elle en gardait toujours un peu pour elle ; mais jamais pour moi. »

— « Cette méchante Sophie ! »

— « Oh oui. Bien méchante. Jamais je n'ai eu assez à manger. Elle prétendait toujours que c'était Madame que voulait ainsi, mais Madame ne savait rien. Je ne pouvais pas manger en même temps que les autres, parce que je devais m'occuper des enfants. Quand je rentrais à la cuisine pour manger, je trouvais un peu de restes sur la table, tout froids et pas même assez de pain. »

— « Pourquoi ne l'as-tu pas dit à Madame ? »

— « Oui, en effet, pourquoi. Si je l'avais dit, je ne serais peut-être pas tombée malade. Le docteur à l'hôpital a dit à maman que j'étais malade, faute de nourriture. N'est-ce pas terrible ? Si pauvre qu'on soit ici, on a toujours eu, au moins, assez de pain. »

Et la pauvre Lydie pleure pitoyablement.

Lydie est blonde avec de jolis yeux bleus ; quand elle parle et sourit, une petite fossette se creuse à gauche, dans sa joue amaigrie ; ça la fait ressembler à mon oncle Pierre-Eugène. Je crois que c'est pour cela que j'ai toujours eu une prédilection pour elle. Elle a une voix douce et triste. Elle raconte ses malheurs sur un ton monotone et résigné.

Je pense à mon enfance heureuse, aux soins dont nous sommes entourées, Cici et moi ; à ma maladie où j'ai été soignée avec tant de sollicitude. Pourquoi Lydie qui est si docile, si craintive, est-elle si mal partagée ?

— « Vois-tu, Anne-Julie, ce qui me peine surtout, c'est de penser que Sophie et moi, on est du même village. Je ne lui ai jamais fait de mal. Je m'étais réjouie en entrant en place chez ce pasteur, de me trouver avec une camarade ; c'est ça qui est dur. Tu peux compter. J'ai toujours été malade. Tu sais, déjà, à l'école de la nouvelle maîtresse, ma maman lui avait demandé de me mettre, en hiver, près du fourneau, pour me sécher un peu. Elle me mettait là-bas tout au coin, tu te rappelles, où il faisait froid, ce vilain coin sombre et humide. Quand il neigeait pendant la nuit, notre chemin n'était pas

fait le matin, et il fallait brasser la neige, tu sais comme j'arrivais mouillée ; et puis, je demandais de sortir, elle ne voulait pas me laisser. Quand vous m'ouvriez la fenêtre, Henri et toi, et que je pouvais ainsi me sauver et aller au cabinet, ça allait encore ; mais après que tu as été partie, je n'ai plus pu et je ne pouvais pas attendre la récréation non plus, et j'étais toujours plus mouillée . . . Et tu sais, elle me battait. M'en a-t-elle donné des gifles, ce vieux diable quand elle venait regarder la gouille sous mes pieds, en relevant ses volants . . . »

Lydie si douce, si soumise, s'anime, parle avec irritation, avec aigreur même. Je ne peux que dire :

— « Pauvre, pauvre Lydie. »

— « Oui, pauvre Lydie. Tu peux bien le dire Anne-Julie. Tomber après, avec cette Sophie, chez un pasteur, encore ; ce n'est pas étonnant si je ne peux plus manger : je n'en ai plus l'habitude. »

Je ne sais plus que dire. Une fois, encore, je me trouve en face de la méchanceté, de la malice humaine. Quand Lydie ajoute avec amertume :

— « A quoi sert de venir au monde, de vivre, pour être maltraitée ainsi. »

Je ne puis rien répondre. Je réfléchis longtemps.

— « Sais-tu, Lydie », dis-je enfin, « il faudrait le leur rendre à la maîtresse et à cette vilaine Sophie. »

— « Ça ne me redonnerait rien, à moi », répond Lydie. « Et puis, vois-tu, moi, je ne pourrais pas faire souffrir. Tu ne me croiras pas, Anne-Julie, mais toute misérable que je

suis, là, j'aime encore mieux être à ma place qu'à la leur. Ne crois-tu pas que quand elles sauront que c'est leur méchanceté qui est cause de ma maladie, elles ne seront pas bien malheureuses.»

Je retrouve ma bonne Lydie. Son pauvre cœur comprimé par une pernicieuse malignité, soulevé un instant par le souvenir des cruautés subies, a exhalé sa peine ; puis son humilité amène reprend le dessus, elle a un sourire brave pour conclure :

— « Que veux-tu, je suis de ces gens qui sont nés pour souffrir. »

— « Mais non, Lydie, personne ne naît pour souffrir ; personne n'a le droit de faire souffrir et surtout toi, Lydie, tu n'as jamais entendu parler notre maître ; eh bien, sais-tu ce qu'il nous dit, qu'on ne doit jamais chercher à venger une injustice par la même injustice. Toi, tu le trouves dans ton cœur, Lydie. Tu es meilleure que moi et que nous toutes, à l'école. Mon grand-papa dit que notre lot à tous, est de souffrir ; mais mon grand-père n'est pas comme les autres gens. C'est une injustice que tu aies dû souffrir, toi, Lydie. Console-toi, je t'apporterai des cornets à la crème. »

Je m'achemine, pensive, vers la maison : sur le petit pont de bois qui franchit le Flon, je rencontre notre docteur ; je n'hésite pas à l'aborder et même à le prendre par la manche.

— « Lydie est-elle bien malade, docteur ? Mourra-t-elle comme Alice ? Elle aimerait des cornets à la crème. »

Le docteur n'est pas surpris de mes questions, sous son aspect brusque, il cache le meilleur des cœurs.

— « Donne lui des cornets à la crème », me dit-il. Il ajoute, comme se parlant à lui-même :

— « Il lui faudrait du bon vin vieux, pauvre fille ! Tu sais qu'il y a toujours cette dent qu'il faut que je t'arrache. »

Je me sauve en criant :

— « Non, non, je ne me laisse plus pondzonner. »

Quelque temps auparavant, j'étais allée le trouver dans l'intention de me faire arracher une dent que me faisait affreusement mal. Le docteur l'avait examinée et pressée avec son pouce. La douleur avait instantanément disparu et pendant qu'il se retournait pour prendre sa pince, je m'étais enfuie en courant. Il avait bien essayé de me poursuivre, mais il riait tant qu'il n'avait pu m'atteindre.

Quand je porte les cornets à la crème à Lydie, elle me montre des bouteilles de vin que le docteur lui a données.

— « Comme il est généreux », dit-elle avec attendrissement. « Comme il est bon. Tous les remèdes, c'est lui qui les apporte et maman n'en paie jamais point. »

Ah oui ! Lydie, tu le connais peu, encore, mais, tu dis vrai, c'est un homme généreux, c'est un médecin dévoué, compatissant. Il comprend les hommes et les douleurs et les afflictions des hommes. Il tend une main secourable, là où il trouve une peine. C'est un homme à l'abnégation géniale, comme Balzac a dépeint ses sympathiques héros.

Chacun fait de son mieux pour adoucir les derniers jours de Lydie. Je n'ai plus besoin de demander à personne, ce qu'il en est

d'elle. J'ai appris à connaître l'insécurité de la vie ; je saisis les signes révélateurs sur les traits émaciés de Lydie, ses mains amaigries.

Je vais la voir, aussi souvent que je peux ; Isaline aussi la visite fidèlement et lui porte toute sorte de douceurs et de réconfortants.

Aucune puissance ne peut enrayer la terrible maladie ; elle poursuit son œuvre mortelle.

Par un triste dimanche pluvieux, Isaline et moi, sommes venues apporter à Lydie, des roses que nous avons été demander au château pour elle, où il y en a, en bordure, toute une avenue ; nous les posons sur son lit, elle entrouvre les yeux et dit faiblement :

— « Que c'est beau ! »

La bonne madame Noir la soigne. Nous la trouvons souvent à son chevet ; elle nous dit :

— « Allez, mes enfants, c'est fini. »

Nous nous en allons, Isaline et moi, les yeux pleins de larmes. Lydie, nous semble-t-il, a une mort lamentable, comme sa vie. Elle a toujours supporté en silence, torts, peines, injustices, et c'est ainsi, qu'elle accueille la mort.

Nous suivons tristement la route ; arrivée chez moi, j'entre en pleurant. Isaline me suit. Nous nous désolons, non pas tant sur la mort de Lydie, que sur son existence désolée.

— « C'est une injustice », répète Isaline, entre ses larmes. « C'est une grande injustice, Anne-Julie. Nous écrirons notre roman et nous raconterons la vie de la pauvre Lydie. Prends donc le dictionnaire et regarde ce que c'est qu'un martyr. Il paraît que c'est le mot pour la vie de Lydie.

Maintenant, j'ai besoin de changer d'air, après ces épreuves. Allez-vous passer vos vacances à la vallée ? Moi, je vais à Vaulion. Maman permet. »

Nous avons fait seules, pour la première fois, le voyage à notre vallée. Je suis impatiente de voir mon oncle Pierre-Eugène ; j'ai des choses à lui dire sur lesquelles il me tarde de savoir son opinion.

Nous nous sommes réfugiés, les deux sur le crêt, comme l'autre fois : la grande rivière, sournoise et froide, serpente à nos pieds. Je raconte à mon oncle Pierre-Eugène ce que je sais de la vie de Lydie, de sa mort qui nous a laissé à Isaline et à moi, une impression navrante.

— « Sais-tu, mon oncle Pierre-Eugène, ce que je trouve injuste c'est ça : Jutte, qui était toujours maussade, est partie tout différemment. Vous étiez tous là, elle était toute blanche dans ce beau blanc, un beau lit blanc, avec de grands rideaux, le livre rouge dans ses mains ; tu te souviens comme c'était beau ! La pauvre Lydie, elle, elle a supporté tant de tribulations, comme dit grand-père, sans jamais se plaindre et elle n'en voulait à personne, même la maîtresse, elle l'a appelée un diable, une seule fois, et c'était même risible, parce qu'elle a dit « vieux diable ». Même contre cette mauvaise Sophie, elle n'a pas eu un mot de colère ; et elle, la pauvre Lydie, est partie si tristement. Une chambre laide, un vilain lit, avec une paillasse et un duvet rouge fané, et il pleuvait. Sais-tu, elle était si jolie encore, parfois, ses yeux riaient comme les tiens, et sa bouche aussi, avec une petite fossette, c'est pourquoi je l'aimais

aussi, parce qu'elle me rappelait toi. Mais, morte, elle était maigre et jaune ; elle n'était pas belle comme Jutte. Oh, c'était une bien laide mort, mon oncle Pierre-Eugène, Ça m'a fait penser à quelque chose de vilain ; sais-tu, à la porte d'un cimetière, chez nous, il y a écrit, en lettres blanches, sur une planche noire.

„Nous fûmes ce que vous êtes.
Vous serez ce que nous sommes.“

C'est laid, n'est-ce pas ? J'aimerais bien qu'ils enlèvent ça Quand je passe, je ne peux plus le regarder, je tourne la tête. »

Mon oncle Pierre-Eugène est très embarrassé ; il est évident qu'il ne trouve rien à dire pour me reconforter.

Assis en face de la rivière, nous la regardons, sans parler, couler à nos pieds.

— « A quoi songes-tu, Nanette », demande enfin mon oncle Pierre-Eugène, « as-tu trouvé quelque chose pour te consoler de toutes ces tristesses ? »

— « Oui, oncle Pierre-Eugène, les roses. Isaline et moi, lui avons apporté chacune une grande brassée de roses du château ; nous les avons mises sur son lit et elle a dit que c'était beau. Après tout, vois-tu, elle avait quelque chose de beau, elle aussi ; elle avait toutes ces belles roses fraîches, ruisselantes de pluie, des rouges, des roses et de jolies petites blanches, en bouquets, comme des grappes. Oh ! je suis bien contente. Je le dirai à Isaline. »

— « Tu vois, Nanette, c'est ça ; il faut chercher les roses. Moi, je suis trop jeune pour te parler comme parlerait mon père,

mais je crois qu'il vaut mieux chercher le beau côté, les roses quoi ! »

Cette philosophie me convient parfaitement ; je suis prête à reprendre gaîment la vie, quand je me souviens soudain, de Greifensee.

— « Oh ! écoute encore, mon oncle, j'ai une autre vilaine chose à te dire. »

Je lui expose tout au long ce que j'ai retenu du massacre et ma déception en constatant qu'il y a, dans notre histoire, des pages humiliantes.

Là, encore, mon oncle Pierre-Eugène vient à mon secours.

— « A propos, tu sais l'allemand, Nanette, attends-moi, là, un moment. »

Il part à longues enjambées et je le vois bientôt entrer dans la maison et en ressortir, un livre à la main.

— « Tiens, mon petit, voilà pour toi. C'est un vieil ami. C'est l'historien Jean de Muller. C'est de l'allemand, mais je ferai comme pour M. Jourdain, comme si tu ne le savais pas. Écoute-moi ça. »

Et mon oncle Pierre-Eugène traduit de sa voix sonore, un peu chantante :

— « Ce qui consolide l'existence et le nom d'un peuple, c'est l'indélébilité du caractère national. Au cours des siècles, si le nom suisse est resté synonyme de loyauté et d'honneur, c'est à nos soldats que nous le devons. Par eux, le caractère national a conservé un de ses plus beaux traits ; cette fidélité au devoir qui à elle seule, suffit à racheter toutes les défaillances des derniers siècles. Les temps viennent. Les temps s'en vont. Qu'y a-t-il d'indestructible ? Ce qui,

gravé dans l'âme, se propage de générations en générations. Le souvenir des gloires disparues mérite de vivre aussi longtemps que nos vallées et nos montagnes ; tant que durera notre alliance éternelle. »

« Ainsi tu vois, Anne-Julie, l'héroïsme des soldats suisses a effacé les défaillances comme celle de Greifensee. »

Une fois, encore, mon oncle Pierre-Eugène rompt le silence :

— « A quoi penses-tu, petite Nanette ? »

— « Je voudrais bien vivre toujours avec toi, mon oncle Pierre-Eugène. Quand je serai grande, veux-tu que nous nous marions ? »

Il m'a fallu beaucoup de courage pour faire cette proposition à mon oncle Pierre-Eugène, aussi suis-je peinée de le voir rire.

— « Ce n'est pas possible. Un oncle ne peut pas épouser sa nièce. »

— « Alors, tu vas penser : Est-elle pourtant bête, cette Anne-Julie, de dire ça ! mon oncle Pierre-Eugène, n'est-ce pas ? »

— « Oh non, tu ne pouvais pas savoir ; c'est bien dommage à ce point de vue-là, que tu sois ma nièce. Nous t'avons tous trouvée amaigrie cette année, Anne-Julie, n'es-tu pas bien ? »

— « Je suis très bien, mais ma petite-maman a beaucoup de soucis ; elle se décourage et c'est moi qui dois l'encourager. Je voudrais aussi avoir quelqu'un comme toi, pour m'encourager, moi aussi. Sais-tu que je voudrais des fois, être de nouveau, un des petits de la Petite Maîtresse. »

— « Quand tu as besoin d'encouragement », répond mon oncle, « va voir la Petite Maî-

tresse, Nanette, la bonne tante Charlotte et continue à chercher les roses, mon petit. »

XVIII.

„Venidè totès
Por ariâ . . .“

Notre ami, le conducteur de la voiture postale, nous met en garde contre un bien vilain taureau, presque blanc, avec taches noires, dans un des chalets d'en là. Il attaque surtout les femmes ; les Suissesses, précise-t-il, « les Bourguignonnes passent comme elles veulent. Faites bien attention. »

Le conducteur s'attriste de nous voir riant, Cici et moi, ainsi que grand-papa et tante Doya. Il referme le coffre de la voiture d'où il a sorti notre courrier, en souhaitant que nous ne nous en repentions jamais.

Nous partons le lendemain, de bonne heure, Cici et moi, passer la journée chez Parrain et cousine Nicolette ; nous avons décidé d'aller à pied. Grand-papa a l'intention de nous accompagner jusqu'au second chalet ; il faut pourtant se méfier de ce taureau blanc qui en veut aux Suissesses et tolère les Bourguignonnes. Au dernier moment, grand-papa est empêché, tous les gendarmes sont partis et aucune Bourguignonne ne pointant sur la grande route poudreuse de France : nous partons seules.

Nous sommes si insouciantes de tout danger, Cici et moi, que nos grands-parents nous laissent aller et nous allons hardiment.

Nous laissons derrière nous, la vaste forêt, à l'ombre fraîche, remplie des appels joyeux

des oiseaux ; nous avançons et voyons le grand chalet du taureau blanc se profiler sur la colline à notre gauche, toutes ses cheminées fumant. Le troupeau paît, il déjeune et nulle part, trace d'un taureau blanc.

Nous sommes à quelque vingt mètres du pont par lequel la route franchit un torrent venant de la montagne et allant se jeter dans la rivière qui coule au fond de la vallée, quand nous apercevons tout à coup, une grosse masse d'un blanc sale, se lever de l'herbe où elle était couchée et nous examiner avec attention, évidemment pour reconnaître si elle a affaire à des Suissesses ou à des Bourguignonnes. Cette masse a l'œil bien exercé puisqu'après quelques instants d'observation, elle se met résolument en mouvement dans notre direction.

— « C'est le taureau », crie Cici terrifiée.

— « C'est le taureau », répond Anne-Julie.

Et toutes deux de bondir dans la direction du ruisseau et de se précipiter sous le pont avec de l'eau à moitié jambes. Le taureau nous a suivies, il s'approche du bord, constate avec satisfaction que nous sommes bel et bien prisonnières, et s'installe gentiment dans l'herbe à l'entrée du pont, d'où il tourne un œil placide dans notre direction. Après nous être remises un peu de cette violente émotion, nous reconnaissons, Cici et moi, que nous n'aurions pas dû rire des avertissements du conducteur. Puis, nous nous rendons compte que nous sommes à la merci du taureau, qu'il va nous garder là, sous ce pont, dans ce tunnel, tant que bon lui semblera. Jusqu'à quand sera-ce ?

— « J'y pense, Cici, laissons-le s'endormir

et nous nous sauverons par l'autre bout du pont. »

Nous surveillons de près, notre geôlier, il s'est endormi. Voici le moment propice pour nous faufiler à l'autre extrémité du pont et prendre notre course dans la direction du chalet, appeler à l'aide.

Nous suivons la rivière, sous le pont, sur les pierres, dans l'eau, peu nous importe. Arrivées au but, nous nous apprêtons à escalader le talus ; le taureau est là, devant nous, goguenard ; il nous aurait dit en bon français : « vous ne m'y prendrez pas, mes enfants », qu'il ne nous aurait pas fait comprendre plus clairement qu'il avait l'intention, bien arrêtée, de nous traiter en Suissesses.

Nous reprenons notre place sous le pont, dans le torrent, avec un cri de terreur.

Le torrent, grossi par les pluies récentes coule avec bruit ; ce bruit nous empêche d'entendre si quelqu'un passe sur la route, sur nos têtes, et est cause aussi, que les passants, s'il y en a, ne nous entendraient pas crier. Un grand nombre de vaches se sont approchées et s'installent près du torrent, et qu'elles mangent ou qu'elles reposent, le bruit de leurs cloches se mêlant au fracas du torrent, le rend encore plus assourdissant.

Si nous pouvions attirer le taureau dans le torrent, sous le pont . . . il est bien trop malin pour cela. Il sait qu'il n'a qu'à traverser la route pour nous tenir en respect dans ce tunnel, il ne va pas risquer de se mouiller les pieds.

L'horreur de notre situation nous ôte toutes autres pensées ; nous nous résignons

à notre malheur et attendons la délivrance, assises chacune, sur une grosse pierre, nos souliers et nos bas mouillés, dégoulinant dans le torrent.

Le taureau s'est recouché dans l'herbe à portée de nos regards. Nous tentons de nouveau, de sortir par l'autre issue, et comme la première fois, le taureau a saisi notre dessein, il est là et nous fait rentrer si ce n'est sous terre, du moins, sous le pont.

La situation toute tragique qu'elle soit ne manque pas de piquant.

Cici et Nanette, les cheveux en désordre, leurs chapeaux pendant derrière le dos, retenus autour du cou par l'élastique, perchées chacune sur un bloc, assourdies par la chute de l'eau sur les pierres et les sonnailles des vaches, ne s'entendant qu'en parlant très fort, et à quelques pas d'elles, confortablement étendu dans l'herbe parfumée de thym et de serpolet, ce monstre de taureau, les guettant cyniquement.

A plusieurs reprises, nous l'avons vu suivre des yeux, la route au-dessus de nous ; nous sommes persuadées que quelqu'un a dû passer, soit un piéton, soit une voiture.

Les heures s'écoulent, lentement ; livrées à nos réflexions, elles nous semblent interminables. Nous avons faim.

Heureusement que la chaleur est forte et que nous sommes parties, munies de nos manteaux. Le taureau se lève, vient boire dans le torrent, s'étire, laboure le sol de ses pieds en poussant quelques mugissements brefs. Il se recouche. L'espoir de voir la fin de notre emprisonnement s'évanouit. Le tau-

reau n'est pas encore las de nous tyranniser. Nous le baptisons Néron.

Nous n'avons pas la moindre notion de l'heure qu'il peut être, quand nous voyons soudain surgir un pâtre, son petit fouet à lanière de cuir, en main, il va de l'une à l'autre vache, en criant :

« Por ariâ Por ariâ »

Les vaches se lèvent et s'éloignent ; le pâtre va disparaître, lui aussi. Nous sommes engourdies, étourdies, clouées sûr nos pierres et nous allons laisser échapper cette chance de salut, car le taureau n'a pas bougé et le pâtre n'a fait aucune attention à lui, quand enfin, nous sautons de nos pierres et courons vers l'entrée du tunnel, en criant.

Le pâtre lève les bras au ciel ; le taureau se dresse majestueusement, esquisse positivement une sorte de pirouette et part au petit trot.

Nous émergeons de notre refuge et tombons assises dans l'herbe aux pieds du pâtre. C'est un jeune Fribourgeois. Nous lui racontons notre aventure. Il nous montre le taureau qui s'en va vers le chalet, poussant devant lui, les vaches attardées qu'on va traire.

— « Mais, alors, quelle heure est-il ? », crie Cici alarmée.

— « L'est diourâ 4 are, demoiselle. »

Nous nous regardons consternées ; et seulement, alors, nous réalisons que nous tombons d'inanition. Le pâtre nous offre, dans son pâtois, mêlé de français, de venir au chalet nous restaurer. Nous refusons, en frissonnant. Nous ne voudrions pas nous retrouver près de Néron.

— « N'est pas nai, demoiselles, l'est un biau blian ; va l'attachâ, venez. » ¹⁾

Nous sentons bien qu'il nous serait impossible de rentrer chez grand-père dans l'état où nous sommes, affaiblies et énervées. Nous suivons le pâtre et nous acheminons vers le chalet.

Au même instant, un coup de sifflet bien connu retentit ; nous voyons sur la route, avancer au galop, le cheval de notre oncle Edouard ; assis sur le siège à côté de lui, est notre grand-papa maternel. Ils nous installent près d'eux et nous nous expliquons.

Le pâtre est allé chercher le fruitier du chalet. Quand il apprend notre histoire, il ne peut s'empêcher de rire.

— « Voyez-vous, ce maudit taureau ! Il ne peut pas souffrir de voir un cotillon passer sur la route. Il faut qu'il leur joue un tour. »

— « Et les Françaises », demande Cici, est ce vrai qu'il les laisse tranquilles ? »

— « C'est un fait que c'est rare qu'il en poursuive. A quoi ça tient-il ? Ma femme dit que c'est aux chapeaux. Les Suissesses portent des chapeaux et les Françaises des bonnets. Un jour, ma femme a mis un chapeau pour voir, eh bien ! Il s'est embryé pour lui venir contre. On va lui attacher une planche sur les yeux, et il aura fini de faire souffrir le monde. »

Comment notre grand-papa se trouve-t-il sur le char de notre oncle Edouard ? Le conducteur de la poste, qui avait comme un

¹⁾ Il n'est pas noir, demoiselles, c'est un beau blanc, je vais l'attacher.

pressentiment de malheur, en passant devant la maison du parrain de Cici, avait demandé à une servante si nous étions venues ; celle-ci lui avait dit l'étonnement de notre cousine Nicolette d'être sans nouvelles de nous et de ne pas nous voir arriver. Le conducteur avait alors chargé un roulier français rentrant chez lui, de prévenir notre grand-père. Celui-ci était parti aussitôt. Sans doute, notre tyran l'avait vu passer sur le pont ; grand-papa avait remarqué le gros taureau blanc couché près du torrent.

Chez nos grands-parents paternels, consternation et conjectures terrifiantes en apprenant que Cici et Nanette sont introuvables. Oncle Edouard avait aussitôt attelé et était parti avec grand-père, au hasard, sur la route que nous avons dû suivre.

On s'imagine dans quel état d'attente angoissée, nous trouvons grand'mère, tante Doya et tous les gendarmes. Ceux-ci avaient déjà prévenu le hameau français et les hommes se préparaient à une battue redoutable dans la forêt. Oncle Edouard ne laisse pas même souffler son cheval ; il repart au galop pour rassurer son monde ; jusque chez cousine Nicolette ; de toutes les habitations sortent des gens qui crient : « Sont elles retrouvées ? »

Quelques jours plus tard, nous faisons la visite promise à cousine Nicolette ; nous voyons en passant, M. Néron sa planche sur le nez qui paît insolemment ; il veut faire croire qu'il a cette planche là, pour son propre agrément.

Le petit pâtre fribourgeois, son fouet de cuir à la main, est assis au bord du chemin.

— « La lou diabliou au coi », nous dit-il ;
« Hié l'avè remiouâ son lan. I lou gardâ. » ¹⁾

— « Regardez », nous dit oncle Pierre-Eugène qui conduit le char. « Regardez quelle belle bête, votre Néron. Mais, c'est un superbe taureau. Un taureau anglais. »

En effet, vue de notre siège élevé, protégées par notre oncle Pierre-Eugène et son fouet, nous admettons que cette puissante bête est belle.

Néron nous paraît d'un beau blanc aujourd'hui ; ses proportions sont harmonieuses, bien croupé, d'un bel aplomb, il tient sa tête haute, en dépit de son entrave. Il n'a nullement l'air d'un vaincu. Il circule en souverain, indifférent à l'injure que l'homme lui a infligée.

— « C'est un beau taureau », répète oncle Pierre-Eugène, en enlevant son cheval.

— « Lou craiou », dit fièrement le petit pâtre.

Nous faisons un détour pour aller embrasser nos grands-parents et nos oncles. Ceux-ci accourent des champs où ils travaillent, se découvrent, essuient la sueur ruisselant sur leurs visages et nous embrassent comme s'ils nous retrouvaient après une longue absence.

Oncle Pierre-Eugène n'a pas voulu nous laisser quitter le char ; il est pressé, dit-il.

— « Embrassez-vous vite, nous repartons. »

Voici Mélie. Elle veut, elle aussi, nous embrasser, nous tâter pour s'assurer que nous

¹⁾ Il a le diable au corps. Hier, il avait ôté sa planche. Je le garde.

sommes bien saines et sauvées. J'interpelle oncle Octave, du haut de mon siège.

— « As-tu une maxime pour le taureau, mon oncle Octave ? »

— « Attends, mâtine. Allons vous autres, aidez-moi. »

— « Qui les garda dans le ruisseau ?
C'est le taureau ! »

crie oncle Jules. —

— « Se mettre en route avec prudence
C'est avoir de la prévoyance. »

dit oncle Antoine-Elisée ; « je fais concurrence à Octave. »

— « Tout un jour, sous un pont, Cici et Anne-Julie ont gardé un taureau. Oh, là, là, quelle folie ! »

Ceci est d'oncle Edouard. Oncle Pierre-Eugène cherche aussi des rimes. Il a trouvé :

— « J'ai perdu mes propres enfants,
Oh, quelle horreur ! dit grand'maman. »

— « Taisez-vous, taisez-vous », crient grand-père et grand'mère.

Grand'maman met ses mains sur ses oreilles. Grand-papa secoue la tête, mais il rit.

— « J'y suis », crie oncle Octave.

— « Il faut écouter les avis
Si l'on veut vivre sans ennuis ! »

— « C'est de mieux en mieux », dit oncle Pierre-Eugène, au milieu des rires qui accueillent les sentences d'oncle Octave et nous repartons gaîment.

Chez cousine Nicolette, c'est à qui nous choiera et nous cajolera le plus. L'histoire commence à prendre des proportions fantastiques qui nous effarouchent, Cici et moi. Nous répétons avec angoisse :

— « Mais non, cousine Nicolette. Le taureau ne nous a pas jetées dans le Biblanc (c'est le nom du torrent), le taureau nous a couru après seulement un petit bout, cousine Nicolette. »

Rien n'y fait. Impuissantes à rectifier ces exagérations, nous écoutons des récits dont le tragique augmente avec chaque nouvel auditeur, et comme pour le duel du cousin Ernest, de Toepffer, cousine Nicolette frémit, les visites frémissent, toute la compagnie frémit avec cousine Nicolette ; et Cici et Anne-Julie finissent aussi par frémir avec cousine Nicolette et la compagnie.

Nous nous sentons devenir de véritables héroïnes. Nous absorbons tout ce qu'on nous présente, car il faut absorber, non seulement, pour le jour même, mais encore ce qui n'a pu être absorbé, pendant notre séjour sous le pont du Biblanc, ensorte que vers le soir, Cici et Nanette, prises du mal chronique de la maison, ingurgitent force infusions de camomilles, les unes après les autres, et quand oncle Pierre-Eugène vient les chercher, elles sont loin d'être fières, comme bien l'on peut s'imaginer.

— « Espérons que Néron aura mis sa planche », dit notre oncle, « que dirait-il à voir ces mines défaites ! »

Le grand air, heureusement, nous rend nos couleurs. Nous sommes très honteuses, assises à côté d'oncle Pierre-Eugène, qui surveille malicieusement le pâturage à la recherche du taureau blanc. Nous passons sans l'apercevoir ; mais la petite moustache de notre oncle Pierre-Eugène découvre une lèvre rail-

leuse tout particulièrement affligeante pour Anne-Julie.

— « Nous avons été bien sottes de nous laisser gâter ainsi, n'est-ce pas, oncle Pierre-Eugène ? », dit-elle enfin.

— « Cousine Nicolette a une si jolie tête sur ses jolies épaules qu'on ne s'étonne pas de la voir tourner si facilement », répond oncle Pierre-Eugène. « Vous deux, gardez-vous de ce défaut. Toujours le mot « propre », le geste « propre » — »

— « Nous ne serons jamais si jolies que cousine Nicolette », soupire Cici en levant vers oncle Pierre-Eugène, les yeux bleus qu'elle tient de Charles ; les mêmes yeux bleus que grand-père, grand'mère et tous les oncles, les yeux bleus de cousine Nicolette ; aussi notre cousine, de naissance, et doublement notre cousine, par son mariage avec Parrain. Les yeux bleus de notre oncle Pierre-Eugène s'arrêtent un instant sur les yeux bleus de Cici, effleurent d'un regard rapide ses boucles blondes. Yeux bleus et boucles blondes que se sont transmis les émigrés, nos ancêtres, de générations en générations, en sorte que les yeux bruns d'Anne-Julie, et ses cheveux bronzés sont une anomalie dans la famille, et la bouche d'oncle Pierre-Eugène redevenue sympathique prononce mystérieusement :

— « On vous dira ça, dans dix ans, mam'selle Cici. » —

Notre tante Doya se déclare humiliée par l'échec que ses nièces ont subi de la part d'un taureau. Quant à elle, elle a toujours traversé les pâturages de la vallée avec un chapeau sur sa tête, sans souci des taureaux,

et n'entend pas s'en préoccuper davantage. Ce taureau, avec une planche, n'est pas une solution. Comme il n'est guère possible à une femme de se promener avec un fouet, elle a imaginé quelque chose dont elle se promet de faire l'essai. Justement, au chalet de l'autre côté de l'Orbe, dont les vaches paissent autour de nous, il n'est bruit que d'un jeune taureau noir, irascible à l'endroit des femmes. Les pâtres ne le laissent pas franchir la rivière, ensorte qu'il ne peut atteindre la grande route.

Tante Doya a précisément du beurre à empléter au chalet de madame Clôt, elle me convie à l'accompagner et nous partons.

Nous nous hâtons, car c'est l'heure où les vaches descendent vers la rivière ; on entend, dans le lointain, les appels des pâtres se répercutant dans l'immense forêt somptueuse.

— « You-eh, you-eh ! », crient les uns.

— « Eh-oh, eh-oh ! », crient les autres.

Nous traversons les champs de myrtilles, d'airelles rouges et de genévriers ; ils ont emprisonné les rayons du soleil, tout le long du jour, et quand on les remue en marchant, ils dégagent un parfum aromatique.

Au pied de la Grande Roche, la rivière s'évase, ralentit son cours en méandres paresseux et de grands nénufars referment leurs corolles blanches et rosées ; l'ombre avance, tintant de bleu sombre, sapins et rochers. Une paix profonde, un calme enchanteur envahissent peu à peu ces lieux ; nous suivons le bord de la rivière jusqu'à l'endroit où elle se resserre et reprend son courant rapide ; nous traversons le pont d'où les pâtres appellent les vaches.

— « Attendez - nous », nous disent - ils, « n'allez pas seules, le taureau noir rôde par là. Les hommes sont en train de traire, il n'y a personne autour du chalet. »

— « Je n'en ai pas peur », répond tante Doya, « et j'ai de quoi me défendre. »

— « Tout également », dit le plus âgé des pâtres, « on ne peut pas vous laisser aller ; on va faire passer les bêtes. Vous rentrerez avec nous. »

— « Ne craignez rien pour nous », affirme tante Doya, m'entraînant dans la direction du chalet qu'on voit là-bas, mollement adossé à la pente ; les portes sont grandes ouvertes, les vaches circulent en tous sens, les unes allégées de leur lait, les autres, attendant leur tour ; des cochons, des moutons, des volailles, une jument avec son poulain, deux chevaux blancs à longues queues et crinières, gambadent à l'entour. C'est un riche chalet, des fruitiers opulents.

Soudain, un mugissement bien connu sonne à nos oreilles, comme une fanfare ; je saisis le bras de tante Doya. Un taureau noir, vif, découplé, s'avance témérairement à notre rencontre ; il s'arrête, abaisse sa tête mutine en une sorte de révérence ironique, nous montrant ainsi deux petites cornes acérées surmontant un front fantasque et têtù.

Tante Doya s'arrête et le voit venir, sa main droite enfouie dans la poche de sa robe. Elle en sort un petit pistolet d'enfant à vingt centimes qu'elle charge de plusieurs capsules roses et qu'elle décharge à bout portant sous le nez du taureau, au moment où il s'approche de nous, en un bond hardi.

On ne peut avoir l'air plus stupéfait et effaré que le petit taureau noir. Il renifle l'odeur de la poudre, secoue la tête et s'en va vagabonder plus loin.

Madame Clôt a assisté à cette scène de la fenêtre de la cuisine ; elle sort, suivie de ses servantes, toutes riant aux larmes. Le fruitier s'en amuse à son tour :

— « Seulement, ça c'est un jeune, il n'est pas encore roué. Du reste, quoi qu'on en pense, il n'a pas dit son dernier mot. Je serais curieux de savoir quel effet aurait ton système sur les vieux manœuvriers d'en là », dit-il, en regardant dans la direction des grands chalets de la route. « Un taureau, ça naît méchant, et tu sais quand on est méchant, c'est pour longtemps. »

Nous reprenons, tante Doya et moi, le chemin du retour ; arrivées au pont, nous nous arrêtons, sollicitées par la beauté qui nous environne.

Les derniers rayons du soleil vont par dessus la Grande Roche, comme des flèches étincelantes frapper les monts opposés, laissant la vallée, baignée d'une buée pourpre.

La rivière, éternellement muette, roule ses ondes sourdes d'un vert luisant.

Ce n'est pas une belle rivière chantante, murmurante comme celle de notre nouveau pays, coulant entre deux rives boisées ; parfois tapageuse, sur son lit de pierres, que nous escaladons, les Jumelles, Isaline et moi, avec une gaîté confiante, quand partant avec nos provisions, nous passons des demi-journées à l'explorer, remontant son cours. Ça et là, de grandes flaques claires montrent un sable fin ; de petites cascades nous invitent

au jeu en se précipitant d'une pierre à l'autre et fuyant devant nous ; des buissons, de beaux arbres élancés, l'ombragent, nous présentent des solitudes idéales pour le pique-nique. C'est toujours nouveau, toujours gai, souriant, engageant, accueillant, imprévu. Mais la rivière de la vallée natale ne présente aucune de ces séductions ; elle n'inspire aucune confiance, aucune joie. Elle a toutefois un attrait incontestable, angoissant ; ces flots qui se pressent, égaux, ont un aspect redoutable et menaçant. Un faux pas sur leurs bords perfidement fleuris, et ils vous prendraient, vous entraîneraient au loin, saisissant, enveloppant votre corps et le passant, inerte, abandonné à d'autres flots, plus pressés encore, plus redoutables.

Cette rivière, impassible et cruelle, ne serait pas insensible à ce jeu-là, elle précipiterait ses ondes glauques pour vous cacher mieux et vous tenir plus sûrement dans son sein voluptueux. C'est pourquoi nous la considérons si longuement, fascinées, malgré nous.

Didier, le séminariste, s'approche avec un ami, un prêtre Dominicain ; ils ont vu la scène du petit taureau noir et en rient encore. Nous rentrons ensemble, nous remontons la côte, longeant la grande forêt.

Que ce jeune prêtre est beau dans sa robe blanche ; il s'est écarté de nous et marche pensivement, sous les sapins majestueux ; il cueille des touffes de Reines des Prés ; je remarque que ses lèvres remuent ; je pense aux jeunes druides marchant ainsi que lui, dans les forêts primitives, apprenant par cœur, les vers qui renfermaient la science

morale et religieuse de la Gaule et cueillant les verveines sacrées.

XIX.

O lac, tu l'as bien dit.

Les heures sont rapides . . .

Eug. Rambert.

Une grande joie nous attend. En rentrant chez notre petite-maman, nous allons séjourner quelque temps chez les Elizas. Nos grands-parents « des deux côtés », selon l'expression de l'oncle Marcellin, ne sont pas contents de nous voir écourter notre séjour. Nos oncles, eux aussi, réclament. Ils s'attachent de plus en plus à nous, à mesure que nous grandissons. Les séjours de Cici et d'Anne-Julie sont une joie attendue d'année en année. Et voilà qu'elles s'en vont avant le temps, aussi les oncles sont-ils désappointés. C'est encore grand-papa qui console tout le monde. Il est bien heureux que « nos chères petites orphelines soient invitées chez ces dames, dans le beau vignoble vaudois ». Et les oncles qui sont tous de chers garçons sans aucun égoïsme, se déclarent à l'unisson, aussi heureux que « notre père ». Grand-maman nous fait cadeau de petits cols de toile brodés à la main, jaunis par le temps, datant de sa propre, tendre jeunesse ou de celle de sa tante Anne-Geneviève dont l'élégance est proverbiale dans nos annales de famille.

Je suis assez indifférente aux atours qui, généralement de travers, sur ma personne remuante, m'incommodent plutôt, tandis que

Cici apprécie hautement le don de grand-mère.

Le voyage chez les Elizas est un enchantement. De la gare, nous suivons à pied les raccourcis de la route qui serpente, en pente douce, à travers le riche vignoble et les vergers du Pays de Vaud ; les grappes mûrissantes répandent un subtil parfum de miel ; quelle abondance !

« C'est le Pays de Chanaan », dit Cici. Voici que devant nous, surgissent les tours de notre favori des romantiques châteaux de madame de Montolieu : les quatre tourelles. Cet imposant donjon, quelle merveille !

Nous ne savons où arrêter nos regards charmés. Le beau village plantureux et toujours les vignes ; par de là les murs, les ceps plient sous les grappes dorées ; aux maisons des treilles opulentes, des pêchers, des abricotiers, des poiriers de choix.

Nous chantons, Cici et moi, au grand amusement de Marie, moi toujours juste, Cici, un petit alto en fausset — le chant de Giroud :

„Pourtant le blé mûrit et le raisin se dore
Au loin, sur les côteaux, tout est prospérité.“

Voici notre pasteur, voici les Elizas. Voici la cure enclose dans son jardin, ses arbres et ses haies de lauriers-cerises ; son verger traversé par un délicieux ruisseau babillard. C'est une ancienne cure, avec des recoins imprévus, un bout de corridor où l'on monte une marche : là, on en descend deux. Nous retrouvons les ancêtres dans leurs cadres ; ils continuent à suivre du regard ces petites

filles grandies et toujours turbulentes ; voici la grande cuisine où la bonne Marie officie déjà, son tablier blanc noué autour de la taille.

Nous mettons le couvert avec Melle Eliza ; je porte délicatement les verres sur un plateau et les pose sans les ternir. Je me souviens de la leçon.

Comment décrire les heures charmantes vécues dans cette demeure hospitalière et paisible ; les promenades et les visites avec notre pasteur et les Elizas, les courses aux commissions avec Marie ; les dînettes dans le jardin ; la vue merveilleuse des fenêtres ; le beau lac, les coteaux fertiles.

Comme les journées passent rapides. Comme il est vite là, le moment du départ. Je vais au-delà du jardin, d'où l'on voit le lac. Je m'assieds sur un mur et je regarde autour de moi. A portée de ma main, les ceps se dressent, je crois les voir se dresser avec fierté sous le poids de leurs grappes transparentes ; les Elizas nous ont prévenues que ces vignes ne leur appartiennent pas ; nous avons compris que d'y toucher, serait du maraudage grave. J'admire les beaux grains aux tons chauds ; puis je détourne les yeux et les reporte sur le lac.

La matinée avance. Le Léman scintille de tous ses feux. Il brille « comme un bassin d'argent qui reflète le soleil et qui s'enflamme ». ¹⁾

Ce lac, que je connais si peu, que je n'ai qu'entrevu jusqu'ici, il m'émotionne, il me

¹⁾ Reynold.

bouleverse même un peu. Je voudrais le voir de tout à fait près ; savoir ce qu'est :

„Son aspect courroucé
Quand grondent les orages . . .“

Je le sens vivre, abrité par les montagnes auxquelles il semble s'appuyer et demander protection. Il ne me parle pas comme le ruisseau de mon village ou comme la rivière sauvage de la vallée maternelle ; mais il émane de lui une rêverie puissante qui monte dans mon cœur. Je me dis :

« Ce sont grand-papa et grand'maman, mes grands-parents maternels, qui m'ont appris à l'aimer, avant de le connaître, ce beau Léman. Grand-papa me disait, quand j'étais toute petite : Tu verras un jour le Léman, crois-moi Nanette, c'est ce que nous avons de plus beau, nous autres Vaudois.

Et grand'maman chantait de sa voix claire et haute, qu'elle appelait un superius :

„ . . . Amour de tes rivages,
Miroir du ciel où tremblent les nuages . . .
De mon pays, ô suprême beauté . . .“

Je ne peux pas chanter ce chant-là ; je me mets à chanter de toutes mes forces, celui d'Alfred Cérésole :

„Je t'aime ô mon pays,
Je chéris tes rivages
Ton lac aux flots d'azur, aux contours gracieux . . .“

Voilà qu'une voix d'homme se joint à la mienne. C'est le vigneron, l'heureux maître du clos que borde le mur où je suis assise, où les ceps portent triomphalement des grappes succulentes. Il me fait signe de con-

tinuer et nous chantons ensemble les quatre versets finissant par ces mots :

„O bon pays! Béni de la nature . . .
. . . Espoir du vigneron!“

Tout en chantant, il a cueilli les plus belles grappes entre les belles, et vient les mettre, plein mon tablier.

Je suis si transportée de joie que je ne puis que crier : « Merci, oh merci ! » et cours vers les Elizas avec mes richesses.

— « Oh, non, je ne les ai pas prises », sont mes premières paroles à madame Eliza qui me regarde surprise. Je lui raconte tout. Marie procure un panier pour emporter mon trésor, car nous partons l'après-midi. Je voudrais que les Elizas et Marie choisissent chacune une de ces superbes grappes ; j'en offre aussi à notre pasteur, mais personne n'accepte.

— « Nous en aurons beaucoup », disent-elles, « porte celles-ci à ta petite-maman. »

Nous quittons les Elizas, notre pasteur, Marie, la Cure aux volets à chevrons verts et blancs ; le château seigneurial, le paysage grandiose ; le lac nous accompagne ; escorte royale, par de là les villes, les villages, d'autres vignobles, d'autres vergers, jusqu'au moment où notre train, jetant un cri, comme un adieu éperdu, entre brusquement dans la montagne où un tunnel a été percé pour lui

XX.

Lorsque nos pieds chancellent sur la route . . .
. . . Et nous sommes petits . . .

Jules Besançon.

Or, il arriva qu'une belle jeune fille de la ville, du nom poétique de Désirée, fut envoyée en pension, dans notre village. Toutes nos têtes tournèrent ; à Isaline et à moi, en premier lieu.

Que sommes-nous, villageoises simplettes et naïves, comparées à cette jeune Diane ! Elle a les grâces de l'antique chasseresse, formes élancées et vigoureuses, noble attitude, un teint délicat, des cheveux ondés.

Et puis, elle porte une robe de popeline noire — elle est en deuil —, chacun sait que la popeline, du moins celle de Désirée est transparente et nous voyons de beaux bras ronds à travers cette popeline. Elle porte un velours noir autour du cou avec un médaillon. Isaline et moi mourons d'envie de porter aussi un velours noir avec un médaillon. Suprême élégance : elle a de hautes bottines en peau brillante ; des talons fins et de hauteur double des nôtres ; et ces bottines se boutonnent au lieu de se lacer comme les nôtres.

Nous nous vousoyons. Nous observons notre langage car celui de Désirée est raffiné. Notre vie se modifie. Nous ne jouons plus à des jeux bruyants avec les garçons. Désirée n'aime pas cela et le déclare « petite fille » et puis « des garçons de village, des campagnards ! » Nous nous promenons en nous donnant le bras, écoutant avec avidité les histoires de Désirée, sur sa vie à la ville,

ses lectures, ses amies et les étudiants à casquettes blanches ou vertes.

Nous marchons posément, avançant nos pieds, la pointe en avant, comme Désirée ; et si cette phase de notre existence ne contribue pas à notre amélioration morale, du moins, nous acquérons une marche élégante, en dépit de nos souliers de campagnardes.

Nous ne jouons plus à la dînette. Désirée n'approuve pas cela non plus.

Enfin, la Reine Berthe que nous visitons un jour, dans son manoir de Surcrêt, nous dit qu'elle n'aime pas nous voir nous « bambaner » ainsi, en nous donnant le bras, et elle ajoute, à notre grande mortification :

« Vous n'êtes plus, ni chair, ni poisson. »

En vérité, nous ne savons plus bien ce que nous sommes, des demoiselles, des élégantes, des fillettes . . . rien de tout cela . . .

Notre maître non plus, n'est pas content ; quoique le travail à l'école n'ait pas fléchi, il n'aime pas cet esprit. Désirée est bornée, il le lui déclare sans ambages, elle ne réfléchit pas, du moins ses réflexions ne portent pas sur les sujets de l'étude. Notre maître a fait une découverte : nous lisons beaucoup trop et nous lisons des livres qui ne nous valent rien. Désirée a ri des livres qui nous intéressent :

— « C'est fade cela », nous dit-elle, « ces petites filles qui sont punies quand elles sont méchantes, et récompensées, quand elles sont sages. Aujourd'hui, on goûte le genre romanesque. »

Romanesque. Quel beau mot. Désirée en a la bouche pleine, et quand elle dit romanes-

ses lectures, ses amies et les étudiants à casquettes blanches ou vertes.

Nous marchons posément, avançant nos pieds, la pointe en avant, comme Désirée ; et si cette phase de notre existence ne contribue pas à notre amélioration morale, du moins, nous acquérons une marche élégante, en dépit de nos souliers de campagnardes.

Nous ne jouons plus à la dînette. Désirée n'approuve pas cela non plus.

Enfin, la Reine Berthe que nous visitons un jour, dans son manoir de Surcrêt, nous dit qu'elle n'aime pas nous voir nous « bambaner » ainsi, en nous donnant le bras, et elle ajoute, à notre grande mortification :

« Vous n'êtes plus, ni chair, ni poisson. »

En vérité, nous ne savons plus bien ce que nous sommes, des demoiselles, des élégantes, des fillettes rien de tout cela

Notre maître non plus, n'est pas content ; quoique le travail à l'école n'ait pas fléchi, il n'aime pas cet esprit. Désirée est bornée, il le lui déclare sans ambages, elle ne réfléchit pas, du moins ses réflexions ne portent pas sur les sujets de l'étude. Notre maître a fait une découverte : nous lisons beaucoup trop et nous lisons des livres qui ne nous valent rien. Désirée a ri des livres qui nous intéressent :

— « C'est fade cela », nous dit-elle, « ces petites filles qui sont punies quand elles sont méchantes, et récompensées, quand elles sont sages. Aujourd'hui, on goûte le genre romanesque. »

Romanesque. Quel beau mot. Désirée en a la bouche pleine, et quand elle dit romanes-

que, il faut absolument que nous sachions aussi ce que c'est que le romanesque.

Comment, et par qui les livres arrivèrent, reste le secret d'Isaline.

C'est une vague toxique, cette irruption de livres nouveaux ; nous les dévorons en cachette et nous parlons avec Désirée, de nos favorites, Malvina, Rosalinde, Hildeberte, dont seules les fleurs peuvent égaler la beauté et la délicatesse.

Elles partent, en rougissant et les yeux baissés, gagner leur vie dans un château lointain.

Un jeune homme aux qualités non moins transcendantes que les charmes de ces demoiselles, remarque invariablement la belle institutrice pour laquelle il veut vivre ou mourir. Après quelques vicissitudes — mais le terme est trop dur —, je dirai péripéties, Malvina ou Rosalinde finissent par tomber, les yeux toujours baissés et toujours rougissantes, dans les bras de la noble dame de Brodewitz, ou de Carlowitz, ou de Haute-terre, ou de Mal quelque chose, qui l'appelle « ma fille » et donne sa bénédiction. C'est pour finir, un échange de serments promettant une vie de roses et de miel,

Un éternel printemps sous un ciel toujours bleu!

Il n'y a pas même, en point final, le « beaucoup d'enfants » des contes de fées. Qu'est-ce qui vaut à nos héroïnes, une vie apparemment exempte de peines et de devoirs ? La beauté de leurs traits, la grâce de leur corps, la distinction de leur maintien ? Ce ne sont pas les atours, car les détails très complets sur leurs garde-robes n'accusent, outre les

vêtements discrets d'une simplicité rustique, que des nœuds roses et bleus ou de velours noir, faisant ressortir la blancheur de leur teint, le velouté des yeux et l'or de la chevelure. Elles sont désespérément blondes. Nous ne le sommes, ni Isaline, ni moi.

En montant sur le canapé de Madame Michot, nous pouvons étudier attentivement nos visages, dans la grande glace. Isaline, livre en mains, détaille Malvina :

« Ses joues délicatement teintées comme le pétale d'une rose d'Orient . . . »

L'Orient nous déconcerte. Mais, le reste, nous le comprenons, et la glace nous renvoie des joues rouges.

Hélas, oui, rouges et nous devons bien l'avouer, tachetées de rousses !

Isaline continue :

« Un front, uni et lisse, pur comme le lys . . . »

Hélas ! Hélas ! Les rousses escaladent nos joues et envahissent nos fronts. Nous avons bien essayé pour nous débarrasser de ces maudites rousses, de nous lever de très grand matin et de baigner nos figures — nos rousses surtout — dans la rosée. Mais, nous revenons avec des bas de jupes — en notre temps, les jupes dépassent le genou, même pour les toutes jeunes fillettes — et des souliers si mouillés que les mamans mettent le holà !

Après avoir abandonné l'espoir de rivaliser de beauté avec nos héroïnes, il nous reste celui de leur ressembler en maintien et en toilette. Mais, comment y parvenir ?

Personne ne consulte ni nos désirs, ni nos goûts, pour nous habiller. On nous a fait

cadeau d'un unique ruban, dit à double face. Celui d'Isaline est noir et bleu, le mien est noir et rouge ; ils sont raides et on nous les attache bien plats.

Rosamonde porte « dans ses cheveux un nœud de ruban de taffetas bleu tendre, posé comme un papillon ».

Désirée, elle, étant donné son deuil, en porte un noir ou un blanc. Nous ne pouvons assez admirer sa gracieuse silhouette.

Quant au maintien, l'imiter, sans exemple sous nos yeux, est bien difficile. Une pudeur nous retient d'en parler à Désirée. Nos efforts pour rougir restent infructueux quelle que soit l'emphase que mette Isaline à répéter les propos adressés à Malvina ou à Rosamonde par leur jeune seigneur respectif ou les aristocratiques parents. Quand nous avons les yeux baissés, nous oublions régulièrement de les relever lentement et en outre, nous n'avons pas « ces longs cils qui font une ombre sur la joue de marbre de Rosalinde ».

Un nouveau deuil dans sa famille rappelle prématurément Désirée.

— « Prenez garde », nous dit notre maître. Vous filez un mauvais coton. Qu'est-ce que c'est que cette littérature qui vous absorbe ? Littérature soit-disant anodine, la plus pernicieuse pourtant. Elle vous sort de votre milieu, de la réalité, fausse le sens du devoir, fausse le bon-sens, fausse le sens moral. Prenez garde. »

Et notre maître prévient nos parents. Notre petite-maman et Madame Michot font maison nette de cette littérature ambiguë.

Les garçons ne regrettent pas le départ de

Désirée, « cette pimbêche qui a gâté tous les jeux ».

Les relations ne se rétablissent plus, comme auparavant ; quelque chose est changé.

Fatale influence de la lecture. Désirée a dit vrai, « Le monde, le vaste monde », les livres de la Bibliothèque rose sont fades.

Les fillettes sont devenues sentimentales ; les garçons après s'être moqués de nous, deviennent audacieux ; ils nous envoient des billets à l'école, chacun déclarant à chacune, qu'elle est la plus jolie et qu'il aimerait l'embrasser. Mais les fillettes, si sentimentales soient-elles, n'ont pourtant pas abandonné tout bon sens ; elles font les cornes aux garçons et leur tirent la langue ; les garçons se vengent en leur tirant les cheveux.

Un soir, Anne-Julie selon son habitude, va chercher le lait du ménage à la laiterie. Elle remarque à la lueur du falot qui éclaire le village, plusieurs garçons attroupés, qui eux aussi, vont à la laiterie ou en viennent, car les mœurs sont demeurées correctes : on ne rôde pas le soir. Pour rentrer chez elle, Anne-Julie doit passer l'angle obscur du collège, d'où surgit un de ses camarades d'école ; il espère grâce à l'encombrement causé par le pot de lait qu'elle porte, qu'il pourra l'embrasser. Anne-Julie est prise comme une souris dans une souricière, mais sa présence d'esprit ne la quitte pas.

Elle jette un défi suprême à l'effronté. Celui-ci n'en tient aucun compte et va profiter de son avantage, quand, vlan ! il reçoit et le pot et le lait en pleine figure. Anne-Julie se précipite dans l'état que l'on pense,

et tragique, se présente à sa petite-maman, en criant :

— « J'ai cassé le pot J'ai cassé le lait ! »

Cet événement, comme toutes les grandes secousses, éclaircit l'atmosphère. Notre maître perd le pli soucieux qui barraît son front. L'étude reprend ses anciens droits sur nous, et la Reine Berthe, satisfaite, nous appelle « des bergères ».

Cependant, les Malvina, les Rosalinde occupent encore une place considérable dans nos imaginations et nos conversations. Notre petite-maman et Madame Michot grondent souvent

En dépit des années, les foires du village n'ont jamais perdu leur prestige à nos yeux. Toute l'année on y mange le biscôme de la marchande de Romont ; en hiver, des châtaignes rôties. Les bancs nous attirent toujours par leurs étalages hétéroclites ; les forains par leurs boniments extravagants.

« Cha... cha... cha... cha... », crie sur tous les tons, et pendant une bonne demi-minute, un petit homme surmonté d'une pile d'une vingtaine de chapeaux de paille, au moins, et qui finit brusquement par un « peaux » caverneux !

Un élégant vend des plumes qui sont si faciles à manier, qu'elles écrivent, presque toutes seules. Et ce qu'elles ont de plus merveilleux, ces plumes, c'est qu'en s'en servant, on ne fait jamais de fautes d'orthographe, affirme-t-il.

Pour nous en convaincre, il enlève ses manchettes, retrousse la manche droite de son habit, trempe sa plume dans de l'encre verte

et trace, en une écriture arrondie et régulière, le mot « Thélégraphe ».

Des Dzoettes, pittoresquement coiffées du mouchoir rouge ou jaune, la pointe tombant, derrière, sur le cou, des paysans, des campagnardes, nous autres, garçons et fillettes, ébahis, admirons sans réserve.

Les mains se glissent dans les poches et le malin vendeur redouble ses arguments.

— « Craidé-vo ? », se disent paysans et paysannes, les uns aux autres.

Les enfants comptent dans leurs mains les centimes dont ils disposent.

— « Cinquante centimes », vocifère le marchand, « c'est pour rien ! »

Un vieux paysan assiste, muet à cette scène. Il est planté bien droit dans sa blouse neuve, aux plis rigides, ses mains appuyées sur sa canne.

Son visage maigre est net comme tout son aspect ; il mordille sa lèvre inférieure qui porte une « mouche » et ça lui donne un drôle de petit air belliqueux.

Soudain, il tend sa canne vers l'écrêteau surmontant le bureau des Postes et Télégraphe, là tout près, en face et se met à épeler d'un ton narquois :

« Télégraphe. »

Les porte-monnaies rentrent aussitôt dans les poches ; les mains des enfants se referment sur leurs trésors ; les uns pirouettent à droite, les autres à gauche, et avec des rires et des plaisanteries, le petit attroupement s'éparpille.

Isaline et moi, ainsi que Cici, n'avons pas chassé de nos cœurs, le souvenir dangereux, des héroïnes défendues ; nous ne nous con-

solons pas de n'avoir pu terminer la « Rose de Tistelœn ».

Par un jour de congé de beau printemps, où après quelques semaines de sécheresse, une pluie bienfaisante a rafraîchi la nature, nous nous joignons à la Petite Maitresse et à ses petits, pour une de ses excursions classiques au Bois de Mont.

Cette volée de la Petite Maitresse est très nombreuse ; quelques garçons téméraires et intrépides donnent fort à faire à notre Petite Maitresse, dont les forces commencent à fléchir ; elle est heureuse quand quelques-uns de ses anciens « petits » lui apportent leur concours.

De Sumont, où nous nous sommes arrêtés pour reprendre haleine, car fidèles aux habitudes consacrées, nous avons gravi Sumont en chantant, la Petite Maitresse nous montre le paysage.

— « Voyez enfants, que c'est beau ! »

Que c'est beau, en effet. Le village est à nos pieds, enfoui dans la verdure ; les champs partout, offrent à l'œil des couleurs et des nuances diverses. Ici, l'herbe est striée de jaune ; là, de blanc, selon les fleurs qui dominant. Les blés, les avoines, les trèfles, encore jeunes et tendres, sont de teintes de verts variées, et alternent avec les pièces de terre labourées où rien encore, ne pousse. Cela fait des étendues verdoyantes, tachetées d'un riche brun rougeâtre, encerclées par les rivières boisées dont les frondaisons mêlent leurs verts à tous ces verts.

Tout à l'entour, les fermes et ça et là,

dans les prés, les grands pommiers arrondis et les poiriers en fleurs.

Quelle béatitude dans ces paysages frais et gracieux.

— « Quel bonheur vous avez mes enfants », nous dit la Petite Maîtresse, « d'habiter ce beau pays. »

Je m'assieds dans le Bois de Mont, à côté de la Petite Maîtresse et je lui parle de Désirée, Malvina et des autres. La Petite Maîtresse secoue la tête et dit avec beaucoup de décision, que pour elle, elle ne comprend rien à ces romans, que la vie n'est pas comme dans ces romans-là.

— « Vois-tu, Anne-Julie, c'est bien beau, la vie toute simple, si on la comprend bien. »

— « Toi, Petite Maîtresse, tu es toute seule. Comment . . . »

La Petite Maîtresse m'interrompt avec indignation :

— « Toute seule. Et mes petits ? »

— « Oui, mais tu n'es pas mariée, tu n'as personne . . . , tu dois toujours travailler . . . »

— « Mais, malheureuse enfant, travailler, c'est ça qui fait le bonheur. Où as-tu pris ce que tu penses là ? »

La Petite Maîtresse s'en va donner un coup d'œil à ses petits, puis revient vers moi, toute soucieuse.

— « Ecoute, il te faut comprendre que la vie est faite de travail. Travailler, c'est vivre. Apprends tout ce que tu peux, après, cherche-toi un travail. Peut-être que tu te marieras, et alors, ton travail sera tout trouvé ; tu tiendras ton ménage et tu auras tes enfants. C'est bien simple. Si tu ne te

maries pas, tu auras ton occupation, ta vocation : voilà le mot. »

Oui, Petite Maîtresse, c'est bien simple. Les romans romanesques de Désirée n'ont pas mis de fausses notions dans tes rêves. Tu as marché, tout droit, dans la voie étroite et rude du devoir.

Tu as su jouir de ton beau pays. La vue de Sumont d'où tu en embrasses une partie, met dans ton existence monotone, la poésie qui l'égaie, et ton idéal de fidélité au devoir, élève ton âme candide, comme celle d'un enfant, au-dessus des humbles besognes et des chimères.

Tu as su jouir de tes petits, volées après volées, générations après générations. Quand ils ont atteint l'âge où l'on réfléchit, tu es pour eux, Petite Maîtresse, un exemple, un grand exemple.

Isaline et moi, nous nous mettons à réfléchir et à discourir à perte de vue.

Nous regardons les femmes autour de nous; et que voyons-nous? La plupart sont des mères de famille « tenant leur ménage et ayant des enfants » comme dit la Petite Maîtresse. Toutes les autres femmes ont leur occupation ou leur vocation. Personne ne flâne.

— « Notre but dans la vie », dit Isaline, « sera donc de nous trouver une vocation ou bien de nous marier. La Petite Maîtresse a raison. J'aimerais mieux me marier, je ne me sens pas du goût pour aucune vocation. Mademoiselle Ménier a chez elle un jeune homme nègre, très bien élevé, qu'elle fait instruire. Il est d'une bonne famille, quoique nègre. Il commence à parler français, très

bien, et il m'a dit qu'il voulait bientôt se marier. Il parle comme Roland de Terville et s'il n'était pas enfin, quoi, presque noir, il ressemblerait à Iwan, le comte de Ludowitz Je pourrai m'entendre avec lui, bien que je préférerais de beaucoup que ce nègre fût blanc. »

Je ne suis pas contente d'Isaline. Elle n'est pas sérieuse ; elle me désappointe. Je lui fais des reproches qu'elle accepte de bonne grâce et nous convenons qu'avant dix-sept ans, nous ne voulons pas chercher de maris.

Nous nous rapprochons des Jumelles dont nos lectures et nos relations avec Désirée nous ont séparées et nos anciens jeux et les anciens chants exercent de nouveau leurs anciens charmes.

XXI.

Sans vos nids, ô verts buissons,
Sans tes fleurs, prairie,
Sans musique, sans chansons
Que serait la vie!

Van Hasselt.

Notre attention, une fois éveillée sur les questions essentielles de l'avenir, elles sont le sujet de fréquentes discussions entre nous.

Un ménage nous intéresse tout particulièrement. Le mari est venu de la ville se fixer dans notre village. A trente ans, il s'est marié avec une jeune fille de vingt ans.

Nous la trouvons ravissante, cette jeune femme, et bien qu'elle ne soit pas vraiment belle, elle a un charme certain. Elle est brune avec des yeux veloutés ; elle est gaie,

s'habille simplement, de jolies choses fraîches et claires, qu'elle porte avec grâce ; son mari l'appelle « Bijou ». Cela nous donne beaucoup à penser.

Nous remarquons que cette dame bien qu'elle ait deux servantes, travaille constamment. Elle-même, nous dit en riant, qu'elle fait toujours de nouveaux habits pour ses poupons.

Au premier abord, cette vie nous semble bien prosaïque. Le dimanche après-midi, nous voyons ces époux aller en promenade avec leurs bébés. Nous les observons beaucoup et nous savons que de temps à autres, ils partent les deux, faire visite dans leurs familles ou chez des amis. Nous ne voyons pas dans leur vie d'autres divertissements.

C'est donc une existence simple et calme, qui n'a aucune analogie avec celle de Malvina, mariée dans son château, allant en voiture, de manoir en manoir, assister à des fêtes, en son honneur ; montant à cheval, jouant la comédie en des costumes d'étoffes somptueuses, et étincelante de bijoux ; servie par des serviteurs gantés qui lui présentent ses lettres sur des plateaux en argent.

Et il n'y a pas que Malvina, il y a aussi Rosalinde qui elle, habite un palais dans une grande capitale, et qui est si possible encore plus riche. Et il y en a encore d'autres.

Les dimanches de pluie, surtout, Isaline et moi, nous nous absorbons dans ces problèmes brûlants.

Notre jeune dame a l'air si heureuse, si satisfaite de son sort. Quand elle parle de son mari, qu'elle prononce son nom, le nom d'Edmond, il semble que ce nom contient un

monde d'affection et de tendresse. Et cela encore nous donne beaucoup à penser.

— « C'est sûr que c'est bien difficile de démêler tout ça », dit Isaline. « Pourquoi ne pourrions-nous pas aussi bien que Malvina, aller à l'étranger et réussir comme elle ? Il y a tant de gens nobles à l'étranger. »

Oui, pourquoi ? Là-dessus, nous tombons dans une profonde rêverie en regardant la nature humide et comme en pleurs ; nos rêves prennent une couleur terne, qui nous démoralise.

Un jour, nous voyons la jeune dame dans son jardin, occupée à de la tapisserie. Elle nous sourit toujours, gentiment et nous appelle souvent près d'elle.

Ce jour-là, elle nous fait un signe auquel nous répondons avec empressement et nous voilà assises à ses côtés à la regarder travailler. C'est une chaise qu'elle destine à son mari : comme elle y travaille avec joie et se rejouit de la surprise qu'elle va lui causer ; chaque point qu'elle brode contient sûrement une petite parcelle d'amour.

— « Cette chaise », dit Isaline, « sera alors rien que pour lui ? Où la mettrez-vous ? »

La jeune femme rit.

— « Mais, nous la mettrons au salon, dans notre chambre, peu importe. Vous comprenez que ce qui est à l'un, est aussi à l'autre, dans un ménage. »

Voilà un nouvel aspect de la question, auquel nous n'avions pas encore pensé.

— « Ça doit être joli », me confie Isaline, en rentrant, « de broder une chaise pour son mari, en cachette, et puis après, on l'a aussi pour soi. »

C'est ainsi qu'Isaline et moi avons, entre nous un très gros secret. Nous ne le confions à personne, ni aux Jumelles qui se sentent très vexées d'être tenues en dehors d'une affaire selon toute apparence considérable, étant donné nos nombreux concilia-bules, nos allusions, puis nos silences significatifs ; ni à Edouard, qui m'a offert sa grosse cornaline, en échange de ma confiance — le refus m'a été très douloureux — ni surtout à Henri, dont je crains les railleries.

J'ai hésité à en parler à Marie, une grande, très sérieuse, qui m'a dit qu'elle connaissait beaucoup de choses de la vie. J'ai accepté une invitation pour aller, un dimanche après-midi, avec elle et ses frères, garder les vaches en champs. Elle m'a promis, contre mon secret, de me montrer son herbier où elle a, entre autres, desséchées des branches de fleurs que nous appelons « Cœurs de vieilles filles » — de jolis petits cœurs d'un rose tendre accrochés le long d'une tige qui s'incline gracieusement, en demi-cercle.

— « Ces fleurs », dit-elle, « sont aussi fraîches que si elles étaient cueillies d'hier. »

Je suis très curieuse de voir cet herbier, mais Marie exige que je dise mon secret avant. Je suis tenaillée par le désir de voir l'herbier, comme aussi par l'inquiétude de trahir la confiance d'Isaline qui m'a juré qu'elle n'avait jamais dévoilé à personne, le sujet de nos graves délibérations.

Heureusement, pour moi, un évènement imprévu me tire de cette préoccupation. Les frères de Marie, en sortant les vaches, ont détaché le jeune taureau, malgré la défense

de l'oncle Jeannot, et une fois encore, un taureau intervient dans ma vie.

Le taureau, en liberté, se jette tête basse dans le verger où la fermière se promène, avec un chapeau sur sa tête, elle aussi, la malheureuse !

Il la prend sur ses petites cornes courtes et la lance devant lui.

A nos cris, le fermier arrive ; le taureau captivé est réintégré dans l'étable, tout surpris de la brève liberté accordée à ses ébats.

La fermière fait rentrer Marie ; les deux garçons sont tancés d'importance ; aussi, dans des circonstances si défavorables, je ne puis que me retirer, enchantée d'être restée fidèle à l'amitié.

Très fière de moi, je vais à la recherche d'Isaline. Elle aussi, paraît-il, a été tentée ; mais, elle a tenu bon, en dépit de l'offre très alléchante d'une pomme cuite dans la pâte, avec des raisins et sortant du four.

Je suis humiliée au souvenir de mes tergiversations et j'admire la fermeté d'âme d'Isaline. Je la convie à partager mon goûter auquel ma petite-maman, sur ma demande, veut bien ajouter en compensation, du miel dont Isaline est très friande.

Une mélodie charmante frappe nos oreilles ; c'est un petit ramoneur que son maître en tournée, a laissé là, passer son dimanche pour y reprendre le travail, le lundi matin. C'est un enfant d'Appenzell, assis solitaire dans ce village inconnu ; sans doute, la nostalgie de ses montagnes l'a saisi et il s'est mis à chanter les airs de son pays dont les refrains sont des jodlées.

Et ces chants montent vers les étoiles qui une à une, se lèvent dans le ciel pur.

Nous nous approchons du petit ramoneur. Il ne parle que très imparfaitement le français, mes connaissances en allemand sont sommaires ; nous parvenons pourtant à nous comprendre.

Il a aussi un but dans sa vie, devenir maître ramoneur et s'établir dans son pays. Nous lui faisons remarquer que son métier est un métier bien pénible ; il répond que c'est un bon métier qui le fera vivre, ainsi que sa mère veuve, et ses frères et sœurs.

Le petit ramoneur devient à son tour un des sujets de nos débats.

— « Tu vois », dit Isaline, « partout c'est la même chose — sauf pour Malvina et les autres — c'est le travail, et vivre avec son mari et ses enfants, ou bien sa mère et sa famille. Je commence à comprendre, Anne-Julie, ce qu'on nous dit, c'est vrai. Il faut apprendre pour pouvoir, après, travailler pour vivre. Vois, comme tous tiennent à leur famille. Tout est là. »

— « Moi aussi », répond Anne-Julie. « Je commence à comprendre que c'est bien simple, après tout, la vie, comme ça. Elle est simple, simple, mais n'est-ce pas ennuyeux? »

— « Tu penses à Malvina, à Rosamonde, moi, je crois que ça n'arrive pas ; grand'maman dit que ce qui est romanesque n'est pas comme la vie. Si on a un gentil mari — à propos, je ne voudrais plus ce nègre. J'aime mieux un Suisse, et surtout un Vaudois — pour moi, je crois que c'est ce qu'on peut désirer de mieux, j'entends pour une

jeune fille. Quand nous aurons seize ans, nous en chercherons un. »

— « On avait dit, dix-sept ans. »

— « On peut se marier à dix-sept ans et commencer à chercher un mari à seize ans ! »

— « Bravo, voilà qui est parlé ! »

Nous sursautons d'effroi, Isaline et moi. Nous reconnaissons cette voix ; c'est notre docteur. Nous nous levons du petit banc où nous sommes assises, derrière la haie, dans le jardin d'Isaline et faisons bravement front à l'offensive.

— « Racontez-moi ce que vous discutez là », dit le docteur avec un sérieux qui nous inspire confiance.

Je raconte qu'une vie toute simple me semble fade à côté de celle de Malvina. Isaline soutient son point de vue.

— « Tout ça ne m'explique pas pourquoi vous voulez commencer à seize ans, à chercher un mari », dit le docteur.

Nous éprouvons une soudaine gêne à débattre cette question avec lui ; il nous observe d'un air pressant, irrésistible ; nous finissons par tout lui dire, même l'histoire du nègre. A ma grande surprise, Isaline précise en ajoutant sur un ton avantageux et fatal :

— « Docteur, le nègre m'aimait. »

Le docteur réfléchit un instant, sans doute pour avoir l'air sérieux qui convient, et ignorant le nègre :

— « Isaline a raison », est son verdict. « Apprenez à travailler et si vous trouvez un mari de bonne heure, épousez-le, soyez de bonnes femmes, faites votre travail gaîment,

c'est une belle tâche. Elevez des enfants sains et vigoureux, faites en de bons citoyens. C'est de la belle besogne, intéressante. Et puis, c'est le lot de la femme, il n'y en a pas de meilleur, ni de plus beau, que voulez-vous de plus ? »

Anne-Julie tient à son idée :

— « Mais, n'est-ce pas bien ennuyeux ? »

— « Comment ennuyeux ? », dit le docteur.

— « Toujours la même chose, année après année ? »

— « Mais, c'est la plus grande chance qu'on puisse avoir, que tout marche tranquillement et toujours la même chose, même si c'est un peu monotone C'est quand il arrive des catastrophes qu'on voudrait que ça redevînt monotone, allez, je vois ça souvent. »

— « Mais, docteur, je ne pense pas à des catastrophes, mais des amusements, des plaisirs. »

— « Il y a toujours des plaisirs dans la vie. Des joies, de belles fêtes. Quand on n'en a pas trop, on les apprécie bien mieux. Et puis, vous pouvez toujours vous égayer en chantant ; j'en sais quelque chose moi. Oui, oui, vous avez raison. Mariez-vous de bonne heure, donnez à la patrie le plus de citoyens possible, et ne cessez jamais de chanter. »

Le docteur s'est éloigné. Isaline triomphe. Je suis à peu près convaincue. Mais, il y a Malvina

XXII.

Faisons très bien l'ouvrage
Que l'on nous donnera.
Prions, prenons courage . . .
Paul Privat.

Nous partons demain pour notre séjour annuel dans notre vallée. Nous partons en compagnie d'Isaline qui retourne à Vallion. Cici et moi, faisons un arrêt de quelques jours à Vallorbe.

Nous sommes montées les trois, consulter le prophète de Bas-Crochet dont les arrêts sur le temps sont infaillibles.

Il commence par nous crier, du fond de sa cuisine :

— « Je ne peux rien vous dire, je ne suis pas de la « manicle », moi. Et puis, je suis pressé. »

Il ronchonne un moment et voyant que nous ne nous en allons pas, il met son bonnet et sort. Il examine le ciel, la Tour de Gourze et finit par déclarer :

— « Vous aurez le beau, le grand beau, mais ça me fait malbien, on aurait besoin de pluie, ma fontaine est à goutte. Maintenant, faites pour aller, ces enfants. »

Et il rentre dans son corridor sombre en grommelant :

— « Je suis pourtant très tout seul, pour très tout faire ! »

— « On aurait pu lui offrir de lui aider », dit Isaline.

Nous nous arrêtons pour délibérer, mais Cici nous entraîne en nous assurant qu'il ne faut pas faire attention à ce qu'il dit, il grogne toujours ainsi.

Nous partons gaîment avec le beau temps ; Isaline se dirige sur Vaulion, nous mettons le cap sur Vallorbe.

La grande fête commence là ; nous mangeons chaque jour, des truites que le cousin Aimé pêche de son lit, prétend-il, sa maison étant au bord de l'Orbe.

Nous prenons la diligence postale ; je suis juchée près du postillon, un ancien employé de grand-papa à qui je dois cette faveur.

Nous sommes depuis une quinzaine de jours dans la maison familiale.

L'air natal, la fraîcheur balsamique des Combes, l'existence calme et lente, les grands troupeaux paresseux exercent sur nous leur fascination coutumière et nous oublions, pour ainsi dire, et Malvina, et Rosalinde, et « Mica la Juive ou les égarements du cœur ».

Or, par une matinée de pluie et de brume, grand-papa nous entend discuter nos héroïnes, leur souvenir semble vouloir renaître vivace. Ne risque-t-il pas de menacer de nous arracher triomphalement aux charmes de l'agreste nature de notre vallon. Grand-papa en est triste. Un silence pénible succède à cette vive conversation de tout à l'heure. Nous sommes chagrînées d'avoir peiné notre grand-père. Grand-papa dit enfin :

— « Je vois bien qu'il faudra que je mette un peu d'ordre dans ces têtes d'écervelées. »

Puis il sort, en faisant un nœud à son mouchoir de poche.

Nous savons que c'est l'intérêt que nous portons à ces personnages d'imagination qui inquiète et attriste grand-père. Mais, il n'en reste pas moins dans nos cœurs et ces têtes

d'écervelées, un désir qui ne veut pas mourir, de vivre un jour, l'existence enviable d'une Malvina.

Si nous ne pensons plus au nœud de son mouchoir de poche, grand-papa, lui, ne l'a pas oublié. Un jour, où nous tricotons laborieusement, nos quinze tours de jambe de bas, sous le grand sapin, grand-papa vient nous rejoindre, un livre à la main.

— « Voilà qui vaudra mieux que votre fatras. »

Ce volume qu'il nous tend, a une couverture pâle, sans prétention et porte en titre « Lumière d'En-Haut ». ¹⁾

C'est l'histoire de la fille d'un pauvre maître d'école qui quitte à seize ans, la maison paternelle. Son père est mort, elle va gagner sa vie, elle aussi, au service des autres.

Mais, là, tout est devoir, travail, tâches ardues, accueil réservé.

Comme la pauvre petite mansarde de Cornélie, chétivement meublée, contraste avec la chambre luxueuse dans laquelle on introduit Malvina, à son arrivée, dans la somptueuse demeure où les regards charmés accueillent sa grâce touchante.

Cornélie, elle, trouve dans sa mansarde une bénédiction ; la lucarne qui l'éclaire, placée haut, dans la paroi oblique, l'oblige à s'installer en dessous, pour obtenir une lumière suffisante à ses occupations.

« Ne voyant plus rien de la terre, et seule, la lumière d'En-haut, peu à peu », dit-elle, « cela me donna à réfléchir et je pris l'habi-

¹⁾ Lausanne, Arthur Imer, éditeur.

tude d'apporter, non seulement mon livre ou mon travail, sous la lumière d'En-Haut, mais de considérer à cette lumière tout ce qui m'arrivait. »

La famille du pauvre maître d'école a été habituée à la dure et aux privations. Les parents, chrétiens éprouvés, ont préparé par leur exemple, leurs enfants au rude combat de la vie. L'existence de nos diverses héroïnes a une certaine analogie, en ce sens qu'elles sont nées dans un milieu modeste ; dans le récit de Cornélie, l'inspiration est élevée, le devoir parle haut ; les enseignements de la Bible dominant, contrastant fortement avec la fade morale des autres.

Ce livre plairait à notre Petite Maîtresse, à la grand'mère d'Isaline. Il donne raison au jugement du docteur. Cornélie nous décrit l'école sévère de la vie dans toute sa réalité ; la même pour toutes les jeunes filles en des circonstances semblables. La vie faite de devoirs réguliers, monotones, de soumission à la volonté des autres, de support et de patience, de discipline domestique.

Les plaisirs, les distractions sont l'exception. Lorsqu'elle jouit d'un bonheur, Cornélie écrit : « Ceux qui ne connaissent le bonheur que rarement, et à de longs intervalles sont heureux de tout leur cœur. La joie transporte tout leur être. »

Nous suivons Cornélie dans ses diverses places où elle passe de longues années « jusqu'à ce que ses services ne soient plus nécessaires ». Elle assiste à la ruine d'une riche famille de parvenus ; elle partage des existences laborieuses ; d'autres plus faciles matériellement, mais où les tracasseries, les vicissi-

tudes, les joies et les satisfactions se succèdent cependant, avec un naturel si grand et une logique si sûre, qu'il ne demeure aucun doute sur l'authencité des faits. Rien n'est laissé à la fantaisie.

Partout, Cornélie a sa part prépondérante de devoirs réels, ses jouissances sont celles qu'elle partage avec ceux qu'elle sert, et celles qu'elle sait se créer.

Cornélie, qui en toutes circonstances a trouvé sa joie et sa récompense dans le sentiment du devoir accompli, ne constate pas moins, avec mélancolie — « qu'aucun homme ne lui a offert de partager sa vie » et si elle en est attristée et reconnaît que la vie de la femme mariée présente plus de chances de bonheur « et plus de douceurs », celle des « non mariées » comme elle les appelle « n'en peut pas moins être une existence riche ».

Quand vers le déclin de la vie, Cornélie s'installe dans un petit logement confortable, entourée de ses souvenirs, à l'abri des soucis matériels, grâce à ses économies et à la libéralité de ceux qui lui ont ainsi prouvé leur reconnaissance, elle se souvient de sa jeunesse, en disant avec Jérémie : « C'est une bonne chose pour l'homme qu'il porte le joug dans sa jeunesse. »

Et pour résumer la condition de son existence entière, qu'elle a honorée par le caractère de dignité qu'elle a su lui imprimer, elle cite ces paroles du Maître : « Quiconque voudra être le premier entre vous, qu'il soit votre serviteur. »

Nous tombons de nos rêves dans la sèche réalité. Cornélie et la Lumière d'En-Haut s'imposent à notre esprit ; leur vérité nous

apparaît indiscutable, tandis que nous sentons enfin la puériorité de nos frivoles lectures. Le contraste nous impressionne et ébranle sérieusement notre chimère.

C'est à ce temps-là que madame Clôt, la fruitière du grand chalet de l'autre côté de l'Orbe, ayant voulu se garer du petit taureau noir qui cabriolait malicieusement autour d'elle, tomba et se cassa les deux bras.

Nous allons, les après-midi de beau temps, Cici et moi, lui tenir compagnie et « lui tourner les mouches », qui profitent de sa dépendance pour se promener sur son visage.

Nous la mettons au courant de l'aventure : Malvina, Cornélie. Elle écoute avec beaucoup d'attention ; son jugement ne se fait pas attendre.

— « Fatras que tout cela, mes petites, et dangereux fatras, encore. »

— « C'est aussi ce que dit grand-papa. »

— « Vous voyez bien. Laissez ces histoires ; cette Malvina, et cette Mica, et Rosalinde — des bien jolis noms — mais ça n'a rien de vrai. Et puis, ces belles demoiselles, ça ne sait rien faire de ses dix doigts. Dans la vie, on ne va pas les yeux baissés, on les ouvre et on regarde où ça vous mène. Sans travail, rien ne vaut rien ; ça semble comme ça, tout beau, mais ça ne dure pas. Apprenez à travailler et tout le reste vous l'aurez avec le temps. Quand on vous prête un livre qui vous montre la vie autrement qu'elle est, soyez sûres que ceux-là qui l'ont écrit et ceux qui vous le prêtent, ne vous veulent rien de bien. » —

Le travail, le travail. C'est le refrain général. Voilà ce qu'il faut apprendre. Comme

notre petite-maman a enlevé de nos mains, les livres pernicious, il faut qu'à notre tour, nous arrachions de notre tête — car je ne crois pas que le ferment subtil ait encore atteint le cœur — les fausses notions qui y sont entrées avec leur cortège d'illusions chatoyantes.

Il faut redresser notre jugement dévoyé et envisager l'avenir avec clairvoyance et rectitude.

Le romanesque ne nous convient pas plus qu'« une volette à ma chatte », dit la Reine Berthe.

Nous mettons catégoriquement de côté les Malvina de nos rêves et nous nous tournons vers la vie pratique et sérieuse.

— « Vous avez une si jolie enfance », nous dit notre oncle Pierre-Eugène, que nous avons fait confident de ces luttes intestines, « tant d'amis et de bons amis. C'est un étonnement toujours nouveau pour moi quand je vous entends parler de toutes les personnes qui s'intéressent à vous ; je suis sûr qu'à vous seules, vous avez la moitié plus d'amis que ma propre mère n'en a eu, pendant son existence entière. Vous avez raison de mettre de côté ces fadaïses. Peut-on s'appeler « Mica », « Rosalinde », « Malvina » ! Je rage tous les jours d'avoir une sœur qui s'appelle Elvina. »

Et notre oncle Pierre-Eugène fait une grimace dégoûtée qui retrousse sa petite moustache ; il prend un air agressif — « comme s'il voulait mordre Malvina », dit Cici, en riant.

— « C'est sûr, mes enfants », continue notre oncle Pierre-Eugène, « que vous êtes des en-

fants privilégiées. Oui, vous avez une heureuse enfance, des amis précieux parmi les grandes personnes de votre connaissance. Un maître d'école excellent ; une délicieuse Petite Maîtresse ; des tantes, en veux-tu, en voilà, des Charlotte, des Sophies ; des Elizas. Et vous avez des amis et des amies, des camarades d'école ; des amitiés d'enfance qui sont pour toute la vie.

Vous avez la chance d'apprendre l'allemand avec une dame qui a une bonne influence sur vous. Ne voyez-vous pas quelle veine vous avez ?

Qu'est-ce que le travail pour vous aujourd'hui ? Travail d'école, travail de maison ! »

— « Je ne m'en plains pas », crient simultanément Cici et Nanette.

— « Allez, vous êtes bien heureuses », continue notre oncle Pierre-Eugène, « quand tant d'enfants luttent déjà pour leur pain, à votre âge.

Vous vivez dans cette belle contrée où vous avez tant de fruits que vous en voulez. »

— « C'est vrai », dit Cici. « Ici, il n'y en a pas. »

— « Vous n'avez affaire qu'à de braves gens, qui, tous, vous veulent du bien. Vous vivez dans un bon pays. Jusqu'à maintenant, vous n'avez guère eu à souffrir de l'humanité. Vous avez rencontré plus de bonnes âmes que de mauvaises.

— « Notre petite-maman a eu des soucis à cause de méchantes gens », interrompt Cici.

— « Et la vilaine maîtresse », crie Anne-Julie.

— « Ce n'est toujours qu'une, c'est peu sur la quantité.

Vous avez une santé magnifique, grâce à un bon médecin, avisé et clairvoyant : un médecin dévoué.

Ne trouves-tu pas aussi? » dit oncle Pierre-Eugène à oncle Octave qui s'approche, « que ces petites ont une fameuse existence, et qu'elles ont rencontré dans cette belle contrée du canton de Vaud, un nombre incroyable de bonnes gens. »

— « Nous répétons souvent cela entre nous », dit oncle Octave. « Je ne sais pas si c'est vous qui voyez tout en rose ou bien s'il n'y a que de braves gens, là-bas. Il est certain qu'il y en a beaucoup, à vous entendre. »

— « C'est parce que nous sommes des orphelines que tout le monde est bon pour nous », dit Cici. « C'est grand-papa du Carroz qui l'a dit. Et grand'mère dit que c'est parce que c'est aux veuves et aux orphelins qu'il a été fait le plus de promesses. »

— « Et sais-tu, mon oncle Octave », dit Anne-Julie. « Vous ne les connaissez pas tous. Il y en a beaucoup dont on n'a pas encore eu le temps de vous parler.

Nous avons encore des amis, les Leresche de Serix, les Jahncke à Moudon, Jenny à Mézières, Anna à Servion, les George à Palézieux-gare. Un jour, on a presque été tuées en descendant du train à Palézieux. Cici est descendue du mauvais côté et moi aussi ; on a passé les deux sous le train pour revenir vers la gare ; le chef de gare nous a secouées.... Penses-tu ! Il y a à Palézieux, Aline Berney, où nous allons en visite, et chez toutes ces gens aussi. »

— « Aux Tavernes, la tante Louise, des petites au Juge », crie Cici, « chez le Capitaine Rossier, en Praz-Don-Abbé ; en Frochoux, chez la tante Cardinaux ; à Chesalles, chez Mélina ; à la Bénichon, on nous invite à St-Martin, chez Monnez Firmin, à Promasens, et à Rue ; à Châtillens, chez les Lommel ; à Oron-le-château, chez le commandant Bron, on nous invite avec Isaline, au Péleret à Vuibroye. »

— « Oui, vous êtes d'heureuses enfants », reprend oncle Pierre-Eugène. Vous êtes riches en amitiés et en affections. C'est beaucoup, cela. Et pour en revenir à notre point de départ, travaillez bien à devenir de bonnes femmes, comme dit votre docteur. »

— « Je n'ai plus envie de ressembler à Malvina », dit Cici, « mais j'aimerais bien avoir ce beau collier de perles blanches dans le magasin de Marie, la sœur d'Isaline. Il y en a deux tout à fait la même chose qui iraient tout juste pour Anne-Julie et moi. Ils ont un joli petit fermoir, Marie dit qu'il est en argent. »

— « Voilà bien les femmes », dit oncle Octave, « on leur parle du sérieux de la vie, on leur montre un idéal, elles parlent colifichets. »

— « Que dis-tu là, Octave », dit oncle Pierre-Eugène. « Ce sont des enfants. Sérieux de la vie, idéal, sont de bien grands mots, pour elles. Chaque chose en son temps. Tu vois qu'elles ont lâché leur Malvina. C'est déjà beaucoup de gagné, et un collier de perles blanches, dans le magasin de Marie, la sœur d'Isaline, est un colifichet bien innocent. Au surplus, que ferait-on des perles

si on n'avait pas les femmes pour les porter. Allons, Octave, ne sermonne pas.»

— « Je suis de l'avis de Pierre-Eugène », dit oncle Edouard, s'approchant à son tour. « Les petites ont de la chance. Vous n'avez pas parlé de tous les amis qu'elles ont ici. »

— « Ça, c'est la parenté », dit oncle Jules.

— « Parenté ne dit pas toujours hospitalité », dit oncle Elisée-Antoine. « Les petites sont invitées partout. »

— « Oh oui, c'est vrai », crient Cici et Anne-Julie ensemble. « Il y a des masses d'aimables gens au monde et des tas de gentils oncles. Quant même vous piquez que vous n'êtes pas doux, comme le cousin Ducrêt, on veut vous embrasser tous ! »

Et oncles et nièces s'embrassent bruyamment sur les deux joues. —

— « La morale, Octave, la morale », crient les oncles.

— « Les huit fils chez Pierre
Sont de bons garçons.
Il n'est pas sur terre,
D'aussi beaux lurons !

*

Deux petites nièces
Nanette et Cici,
Deux croïettes¹⁾ pièces
Charment leur ennui.

*

On voit Pierre-Eugène
— Fier garçon, ma foi —
Nanette, sans-gêne
L'embrasser deux fois.

¹⁾ Malicieuses.

Cicette et grand'mère
Font de bons gâteaux.
C'est pour nous, j'espère,
Nos propres gâteaux.

Signé: *Octave poète.*»

Les vers d'oncle Octave sont salués par des applaudissements enthousiastes, et Cici déclare avec beaucoup de dignité que ses propres gâteaux et ceux de grand'mère sont, en effet, pour les oncles.

— « Comment sont-ils, ces colliers », demande oncle Pierre-Eugène. « J'ai envie de me trouver une fiancée. Ne serait-ce pas un joli cadeau pour ma bonne-amie ? »

— « Que ferait-elle de deux colliers ? », dit Cici.

— « Dans le cas où elle en casserait un ! »

Cici soupire douloureusement, mais se met à décrire minutieusement les deux colliers.

— « Ça y est », dit oncle Pierre-Eugène, « je me décide. Il ne me reste plus qu'à trouver la demoiselle. »

— « Crois-tu qu'oncle Pierre-Eugène est sérieux », dit Cici à oncle Adolphe.

— « Ce n'est pas une bonne amie, c'est deux. Il les a déjà trouvées », chuchote oncle Adolphe. « Attendez le Nouvel-an. »

Avant le goûter et avant de goûter à ces fameux gâteaux, nous allons avec grand-père et les oncles, sur la côte, voir les génisses et les génissons parqués.

Nous suivons le sentier qui monte en zigzags sous les sapins et les hêtres pour arriver au sommet d'où grand-papa aime à contempler la sévère vallée de ses ancêtres.

— « Voyez, enfants », nous dit-il, avec sa sérénité accoutumée, « nos ancêtres possé-

daient ce grand territoire » et il nous en montre les limites. « C'était une fière propriété. Elle s'est morcelée peu à peu, ensuite de revers et de partages. Notre nom, quand les biens terrestres diminuaient, s'est également diminué en perdant la particule originaire. Peu importe cela. Ce qui importe surtout c'est que vous portiez tous, honorablement, votre nom honorable. C'est que la vraie noblesse, la vraie distinction, soient votre partage. »

Grand-papa est beau, personnifiant le passé opulent, debout au soleil, tête nue, en face du calme paysage dans le silence qui enveloppe le vallon. Les oncles qui se sont découverts comme lui, le regardent sans parler ; leur silence respectueux est un acquiescement de ces beaux jeunes hommes, qui eux, représentent l'avenir de force, de travail et d'espoir.

Grand-père se tourne vers nous, et comme la Petite Maîtresse, selon la coutume qui leur est familière à tous deux, geste d'amour, de protection tendre, il pose ses mains sur nos têtes nues.

Cette scène consacre, pour ainsi dire, notre discussion dans la vallée avec les oncles ; en nous élevant au-dessus de la vallée, la pensée s'est élevée à son tour ; nous sentons, avec l'air qui fraîchit soudain, le frisson d'une aspiration indicible à atteindre ce qui est haut et noble.

Absorbés par nos pensées, muets, nous redescendons vers la rivière où l'ombre étend ses grandes ailes protectrices.

C'est maintenant à son vieux grand-père

maternel qu'Anne-Julie raconte la fin du roman des romans.

Grand-papa n'a pas grand'chose à ajouter à tout ce qui s'est dit déjà.

— « Tu as entendu la voix de la sagesse », me dit-il. « Il est une chose contre laquelle je veux te mettre en garde. Autant la lecture faite avec modération, et surtout, une lecture de choix, est profitable, autant la lecture à outrance, et la lecture de tout ce qui tombe sous la main, est nuisible. Une femme qui a la passion de lire, qui lira romans de tous acabits, feuilletons, nouvelles à sensations — car de telles femmes ont le goût rapidement faussé — eh bien ! cette femme-là est pire qu'un homme qui boit. Elle se fait un mal énorme, à elle-même, à son entourage, à son mari et à ses enfants, si elle en a. Elle néglige tous ses devoirs, et malheureusement, elle ne porte pas comme l'ivrogne, le masque de son vice, qui pourrait mettre en garde contre elle. »

Ces paroles m'impressionnent fortement. Mon grand-père le voit et ajoute avec solennité :

— « Souviens-toi. »

Le séminariste Didier et son ami, le Dominicain, en vacances, comme moi, nous rejoignent sur la route où nous nous promenons.

— « Je mets ma petite-fille en garde contre la lecture », dit grand-père.

— « Vous voulez dire la mauvaise lecture, M. le Receveur », dit Didier.

— « Non, non, la lecture en général », et grand-papa résume ce qu'il vient de me dire.

maternel qu'Anne-Julie raconte la fin du roman des romans.

Grand-papa n'a pas grand'chose à ajouter à tout ce qui s'est dit déjà.

— « Tu as entendu la voix de la sagesse », me dit-il. « Il est une chose contre laquelle je veux te mettre en garde. Autant la lecture faite avec modération, et surtout, une lecture de choix, est profitable, autant la lecture à outrance, et la lecture de tout ce qui tombe sous la main, est nuisible. Une femme qui a la passion de lire, qui lira romans de tous acabits, feuilletons, nouvelles à sensations — car de telles femmes ont le goût rapidement faussé — eh bien ! cette femme-là est pire qu'un homme qui boit. Elle se fait un mal énorme, à elle-même, à son entourage, à son mari et à ses enfants, si elle en a. Elle néglige tous ses devoirs, et malheureusement, elle ne porte pas comme l'ivrogne, le masque de son vice, qui pourrait mettre en garde contre elle. »

Ces paroles m'impressionnent fortement. Mon grand-père le voit et ajoute avec solennité :

— « Souviens-toi. »

Le séminariste Didier et son ami, le Dominicain, en vacances, comme moi, nous rejoignent sur la route où nous nous promenons.

— « Je mets ma petite-fille en garde contre la lecture », dit grand-père.

— « Vous voulez dire la mauvaise lecture, M. le Receveur », dit Didier.

— « Non, non, la lecture en général », et grand-papa résume ce qu'il vient de me dire.

Le Dominicain approuve grand-père. Il se tourne vers moi :

— « Je comprends que les romans aient beaucoup d'attraits pour les jeunes filles. Il y a heureusement quelques bons romans, utiles et bienfaisants, et ce que nous recommandons beaucoup à notre jeunesse, ce sont les biographies et les vies de tant de grands-hommes et femmes dans tous les domaines. Bien entendu, les classiques, choisis à votre portée ; les voyages, les découvertes de toutes sortes : en histoire naturelle, en arts, en sciences. Tout cela peut vous procurer des années de lecture, Melle Nanette, car il ne faut, non plus, pas trop lire », ajoute-t-il en souriant. « Il faut réserver du temps de loisir à la pensée. Permettez-moi de vous donner une indication : nous conseillons à nos jeunes gens de mettre de côté, chaque jour, dans le temps de récréation qui leur est laissé, un moment pour la réflexion et cette habitude prise à l'Institut, pendant des années, une grande partie de nos jeunes gens la maintiennent le reste de leur vie. Je parle de la réflexion, non pas purement religieuse, car celle-ci est prévue, d'autre part, mais, de la réflexion sur tous les sujets intéressant un être qui a la vie entière devant lui. Plus tard, ces sujets s'élargissent et ce moment de contemplation intérieure, de méditation s'élargit également et reste, pour la vie, un bienfait permanent. »

Qui voyons-nous approcher le long de la grande route ? C'est le vieux docteur Ganahl, dans ses habits de mi-laine, ses lourds souliers ferrés, son sac au dos. Quel joyeux revoir, comme il me trouve grandie et forte !

Depuis la mort de Jutte, je n'ai plus pensé, pour ainsi dire, au Voyage du Chrétien. Le bon docteur avec son sac au dos et son bâton à la main, me le rappelle.

Mais non pas le Chrétien au lourd fardeau.

Non, un Chrétien allégé de ses vicissitudes et de ses doutes, le Chrétien des « Prairies Plaisantes ». Je le dis au docteur.

— « Nous sommes tous des pèlerins, Anne-Julie, des voyageurs, si vous voulez. » Il me vousoie parceque je suis si grande, dit-il. « Votre allégorie religieuse est très belle ; nous autres, nous approchons du terme, votre grand-père et moi, nous' serons bientôt aux « Jardins du Roy », attendant le signal pour traverser la Rivière. »

Pourquoi le docteur gête-t-il toute ma joie avec ces présages de mort ?

Mes yeux se remplissent de larmes et je me souviens que toujours, quand je me suis réjouie dans la possession d'un ami — comme en ce moment de mon grand-père et du docteur — la sinistre visiteuse a rappelé sa présence.

La voix puissante et harmonieuse du clocher de France sonne l'angelus. Elle rappelle à son tour, comme elle l'a déjà fait, elle aussi, plusieurs fois, qu'il est une espérance au-dessus des demeures des hommes !

Les deux prêtres et le vieux docteur se découvrent en se signant. Nous les laissons un instant à leurs prières :

— « Espérons encore, cher docteur », dit mon grand-père, « que nous verrons grandir ces fillettes. »

— « Espérons ! »

. . . Bien des fleurs se sont fanées,
Aux sentiers où passe mon destin . . .
(O mein Heimatland, o mein Schweizerland.)

Ecoute, Anne-Julie, tu as laissé courir ta plume au gré de tes souvenirs, tu es arrivée au bout de ce gros cahier, c'est la dernière page et tu vas le fermer.

Tu as essayé de dépeindre ta vallée austère et mélancolique, ses fiers sapins, ses combes poétiques et sa rivière silencieuse et rapide.

Tu as fait revivre quelques-uns de ses enfants disparus: les grands-parents attachés au sol natal, aux pieuses coutumes du passé; les oncles amoureux de la vie pastorale, jouissant d'une félicité complète dans la solitude de leur montagne retirée.

Les habitants de la maison aux confins de notre étroite patrie: le grand-père dressé dans la discipline militaire, discipline au devoir, sévère à lui-même, bienveillant aux autres.

La parenté; Dzouven 'et ôtré . . .¹⁾

Ensuite est venue la patrie nouvelle; ses collines aux tonalités riches et variées; ses bois touffus aux lignes puissantes, ses lointains de cimes neigeuses crênelant le ciel d'un horizon à l'autre.

Ses vergers en fleurs, ses blés dorés, ses rivières gracieuses.

La paix de ses villages,

Le chant de ses clochers

Appelant au saint lieu.

. . . Ses châteaux, souvenirs des vieux âges.

. . . Pays béni de la nature

Où la charrue en paix

Creuse son noir sillon.

Côteaux, champs en culture . . .

Trésor du laboureur . . .

¹⁾ Jeunes et autres.

Tu as, là aussi, évoqué le souvenir de ceux qui ne sont plus ; la tendre Petite Maîtresse, chère encore à tant de cœurs restés jeunes, malgré les cheveux blanchissants ; la Petite Ecole que personne n'oublie, dont nous parlons, entre nous, dans les moments d'épanchements, avec une buée dans les yeux, et la voix plus très assurée !

Petite Maîtresse ! Petite Ecole ! Souvenirs de douceur, souvenirs magiques éveillant l'époque lointaine où les petites mains partageaient fraternellement les « dix heures » . . .

Tant de visages aimés, la Petite Maîtresse, les Elizas, la tante Charlotte, notre docteur Menthonnex, le bon docteur Ganahl, âmes d'élection, personnalités marquées par ce que la tendresse a de plus viril, ce que la bonté a de plus loyal et de plus sincère ; aussi, l'atmosphère de droiture et de bienveillance dans laquelle elles nous ont enveloppés, a imprimé à nos âmes à nous, à nos âmes enfantines, une trace indélébile.

Leurs souvenirs restent lumineux dans nos cœurs ; aucune amertume ne les traversa jamais.

Tu as revécu aussi les scènes de la grande Ecole, la personnalité impérative et vibrante du maître aimé, son enseignement incisif, l'amour qu'il a contribué dans une grande mesure à éveiller en nous, pour notre petite patrie vaudoise, pour notre patrie suisse.

C'est lui qui nous a appris à aimer les chants de la patrie. Avec quelle ardeur nous chantions les strophes émouvantes de Ch. Vulliemin !

A toi nos chants, berceau de nos vieux pères,
A toi nos chants, séjour des âmes fières,
Lieux par leurs bras, tant de fois défendus,
Des vieux héros et des mâles vertus.

*

Nous chanterons vos luttes héroïques,
Les souvenirs des gloires helvétiques.
O nos aïeux, vos glorieux combats,
Vos saints martyrs, vos généreux trépas.

*

Oh oui, suivons les traces de nos pères,
Gardons surtout, gardons leurs mœurs austères,
Gardons leur foi, leurs vertus, leur valeur,
Pour être forts dans les jours de malheur.

*

Ah! dignes des ancêtres,
Comme eux, restons sans maîtres.
De l'étranger méprisant le courroux,
Devant Dieu seul, fléchissons les genoux.

*

Enfin, les camarades d'école, les amis et
les amies, figures touchantes comme la petite
Alice et Lydie ; malicieuses, comme Henri et
Léon ; graves déjà, comme Edouard ; affec-
tueuses et fidèles, comme Isaline, Thalie et
tant d'autres.

(La suite des « Pas chancelants » paraîtra sous
le titre « L'Étranger qui est dans tes portes ».)



